OCT 1 1928

35e Année. N° 17. 1er Septembre 1928.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
André Maurois . . .	*Climats.* — I	5
Pierre Bernus	*La Politique des États-Unis*	52
Guy de Pourtalès . . .	*Hamlet-Roi.* — II	89
Louis Roussel	*La Littérature de la Grèce moderne*	121
Robert Dreyfus . . .	*M. Thiers et la Révolution du 4 Septembre* . . .	142
Henry James	*Le Sort de Poynton.* — IV	168
L. Houllevigue	Les Sciences : *Terres tremblantes d'Orient* . . .	193
Henry Bidou	Les Lettres : *Parmi les Livres*	204
Albert Flament . . .	La Quinzaine : *Tableaux d'un Midi à l'Autre* . .	213

MARCEL THIÉBAUT : Chronique bibliographique.

Copyright 1928 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1928

La **Revue de Paris** *publiera prochainement :*

Notes de Voyage

par PAUL MORAND

Le Crime des Justes

par ANDRÉ CHAMSON

Les Ascendants de Clovis

par CAMILLE JULLIAN
de l'Académie française.

Le Centenaire de Bonington

par JEAN AUBRY

L'Effort bulgare depuis la guerre

par le Colonel LAMOUCHE

Les Mémoires de la Comtesse Rasponi

FILLE DU ROI MURAT

General Serg.

CLIMATS

PREMIÈRE PARTIE

PHILIPPE MARCENAT A ISABELLE DE CHEVERNY

I

Mon brusque départ a dû vous surprendre. Je m'en excuse et ne le regrette pas. Je ne sais si vous entendez, vous aussi, cet ouragan de musique intérieure qui s'élève en moi depuis quelques jours comme les hautes flambées de Tristan. Ah! que je voudrais m'abandonner à la tourmente qui, avant-hier encore, dans la forêt, me jetait vers votre robe blanche. Mais j'ai peur de l'amour, Isabelle, et de moi. J'ignore ce que Renée, ce que d'autres, ont pu vous apprendre de ma vie. Nous en avons quelquefois parlé; je ne vous ai pas dit la vérité. C'est le charme des êtres nouveaux que cet espoir de transformer pour eux, en le niant, un passé que l'on eût voulu plus heureux. Notre amitié n'en est plus au temps des confidences trop flatteuses. Les hommes livrent leur âme, comme les femmes leur corps, par zones successives et bien défendues. L'une après l'autre, j'ai jeté dans la bataille mes troupes les plus secrètes. Mes souvenirs véritables, forcés dans leur réduit, vont se rendre et paraître au jour.

Me voici loin de vous et dans la chambre même où j'ai passé mon enfance. Au mur est accrochée l'étagère chargée de livres que ma mère, depuis plus de vingt ans, garde « pour l'aîné de mes petits-fils », dit-elle. Aurai-je des fils? Ce large

1er Septembre 1928.

dos rouge, taché d'encre, est mon vieux dictionnaire grec, ces reliures dorées, mes prix. Je voudrais tout vous dire, Isabelle, depuis le petit garçon tendre jusqu'à l'adolescent cynique, jusqu'à l'homme blessé, malheureux. Je voudrais tout vous dire avec naïveté, avec exactitude, avec humilité. Peut-être, si j'achève d'écrire ce récit, n'aurai-je pas le courage de vous le montrer. Tant pis. Il n'est pas inutile, fût-ce pour moi seul, de faire le bilan de ce qu'a été ma vie.

Vous souvenez-vous qu'un soir, en revenant de Saint-Germain, je vous ai décrit Gandumas. C'est un pays beau et triste. Un torrent traverse nos usines, construites au fond d'une gorge assez sauvage. Notre maison, petit château du XVIe siècle comme on en trouve beaucoup en Limousin, domine une lande de bruyères. Très jeune j'ai éprouvé un sentiment d'orgueil en comprenant que j'étais un Marcenat et que notre famille régnait sur ce canton. De la minuscule fabrique de papier qui pour mon grand-père maternel n'avait été qu'un laboratoire, mon père avait fait une vaste usine. Il avait racheté les métairies et transformé Gandumas, avant lui presque en friche, en un domaine modèle. Pendant toute mon enfance, je vis construire des bâtiments et s'allonger le long du torrent le grand hangar de la pâte à papier.

La famille de ma mère était limousine. Mon arrière-grand-père, notaire, avait racheté le château de Gandumas quand on l'avait vendu comme bien national. Mon père, ingénieur lorrain, n'était dans le pays que depuis son mariage. Il y avait fait venir un de ses frères, mon oncle Pierre, qui habitait Chardeuil, le village voisin. Le dimanche, quand il ne pleuvait pas, nos deux familles se donnaient rendez-vous aux étangs de Saint-Yriex. Nous y allions en voiture. J'étais assis, en face de mes parents, sur un strapontin étroit et dur. Le trot monotone du cheval m'endormait; je regardais pour me distraire son ombre qui, sur les murs des villages ou sur les talus des routes, se pliait, avançait, nous dépassait, puis se reformait derrière nous. De temps à autre une odeur de crottin qui reste dans mon esprit, comme le son des cloches, liée à l'idée du dimanche, nous enveloppait comme un nuage, et de grosses mouches venaient se poser sur moi. Je haïssais

les côtes plus que tout; alors le cheval se mettait au pas et la voiture montait avec une insupportable lenteur tandis que le vieux cocher Thomasson faisait claquer sa langue et son fouet.

A l'auberge nous retrouvions mon oncle Pierre, sa femme et ma cousine Renée, qui était leur fille unique. Ma mère nous donnait des tartines de beurre et mon père nous disait : « Allez jouer ». Nous nous promenions, Renée et moi, sous les arbres ou au bord des étangs et ramassions, chacun de notre côté, des pommes de pin et des châtaignes. Au retour Renée montait avec nous et le cocher abattait pour qu'elle eût une place les rebords du strapontin. Pendant le trajet mes parents ne parlaient pas.

Toute conversation était rendue difficile par l'extrême pudeur de mon père qui semblait souffrir dès qu'un sentiment était exprimé en public. Quand nous étions à table, si ma mère disait un mot sur notre éducation, sur l'usine, sur nos oncles, ou sur notre tante Cora qui habitait Paris, mon père lui montrait d'un geste inquiet le domestique qui changeait les assiettes. Elle se taisait. Très jeune, je remarquai que mon père et mon oncle, s'ils avaient quelque reproche à se faire l'un à l'autre, chargeaient toujours leurs femmes de le transmettre avec de curieuses précautions. Très jeune aussi, je sus que mon père avait horreur de la sincérité. Chez nous il était admis que tous les sentiments conventionnels sont vrais, que les parents aiment toujours leurs enfants, les enfants leurs parents, les maris leurs femmes. Les Marcenat voulaient voir le monde comme un paradis terrestre et décent et c'était en eux, me semble-t-il, plutôt candeur qu'hypocrisie.

II

La pelouse ensoleillée de Gandumas. Plus bas dans la plaine le village de Chardeuil, voilé par une brume de chaleur tremblante. Un petit garçon, enfoncé jusqu'à mi-corps dans un trou qu'il a creusé près du tas de sable, guette, dans l'immense paysage qui l'entoure, l'arrivée d'un invisible ennemi. Ce jeu était inspiré par la lecture de mon livre favori, la *Guerre en Forteresse* de Danrit. J'étais, dans mon trou de

tirailleur, le soldat de deuxième classe Mitour, et je défendais le fort de Liouville, commandé par un vieux colonel pour qui je me serais fait tuer avec joie. Je vous demande pardon de noter ces sentiments puérils, mais c'est là que je trouve la première expression d'un besoin de dévouement passionné qui a été un des facteurs dominants de mon caractère, bien qu'il se soit appliqué ensuite à des objets tout différents. Dès ce temps-là je reconnais, si j'analyse cette imperceptible parcelle encore saisissable en ma mémoire de l'enfant que j'ai été, que, dans ce désir de sacrifice, il y avait un peu de sensualité.

Très vite d'ailleurs mon jeu se transforma. Dans un autre livre, qu'on me donna pour le Jour de l'An et qui avait pour titre : *Petits Soldats russes*, je lus l'histoire d'une bande de lycéens qui décident de former une armée et choisissent pour reine une étudiante. La reine s'appelait Ania Sokoloff. « C'était une jeune fille remarquablement belle, svelte, élégante et adroite. » J'aimais le serment des soldats à la reine, les travaux accomplis par eux pour lui plaire et le sourire qui était leur récompense. Je ne savais pourquoi ce récit m'était tellement agréable, mais c'était ainsi, je l'aimais, et ce fut certainement par lui que se forma pour moi cette image de femme que je vous ai si souvent décrite. Je me vois marchant à côté d'elle sur les pelouses de Gandumas; elle me dit d'une voix grave des phrases tristes et belles. Je ne sais à quel moment, je me mis à l'appeler l'Amazone, mais je sais que toujours l'idée de hardiesse, de risque fut mêlée au plaisir qu'elle me donnait. J'aimais aussi beaucoup alors lire avec ma mère l'histoire de Lancelot du Lac et celle de Don Quichotte. Je ne pouvais croire que Dulcinée fût laide et j'avais arraché de mon livre la gravure qui la représentait, afin de pouvoir l'imaginer telle que je la souhaitais.

Bien que ma cousine Renée eût deux ans de moins que moi, elle fut longtemps ma camarade d'études. Puis, quand j'eus treize ans, mon père me fit entrer au lycée Gay-Lussac, à Limoges. Alors je logeai chez un de nos cousins et ne revins plus chez nous que le dimanche. J'aimais beaucoup la vie du lycée. Je tenais de mon père le goût des études, de la lecture; j'étais bon élève. L'orgueil et la timidité des Marcenat montaient en moi, inévitables comme leurs yeux brillants ou comme

leurs sourcils un peu hauts. Le seul contre-poids à mon orgueil était l'image de la Reine à laquelle je restais fidèle. Le soir, avant de m'endormir, je me racontais des histoires et mon Amazone en était l'héroïne. Elle avait maintenant un nom, Hélène, car j'aimais l'Hélène d'Homère. Mon professeur de seconde, M. Bailly, était responsable de cette aventure.

Pourquoi certaines images demeurent-elles pour nous aussi nettes qu'au moment de la vision, alors que d'autres, en apparence plus importantes, s'estompent puis s'effacent si vite? En ce moment sur un écran intérieur et merveilleusement au point, je projette M. Bailly entrant en classe de son pas lent, un jour où nous devons composer en français; il accroche à une patère sa houppelande de berger et nous dit : « J'ai trouvé pour vous un beau sujet : la Palinodie de Stésichore... » Oui, je vois très bien encore M. Bailly. Il a une moustache épaisse, des cheveux en brosse, un visage fortement marqué par des passions sans doute malheureuses. Il tire de sa serviette un papier et dicte : « Le poète Stésichore, ayant maudit dans ses vers Hélène, pour les maux attirés par elle sur les Grecs, est frappé par Vénus de cécité et, comprenant alors sa faute, compose une palinodie où il exprime son regret d'avoir blasphémé contre la beauté ».

Ah! que j'aimerais à relire mes huit pages de ce matin-là. Jamais plus je n'ai trouvé ce contact parfait de la vie profonde avec la phrase écrite, jamais sauf peut-être pour quelques lettres à Odile et, il y a huit jours à peine, pour une lettre que je vous destinais et ne vous ai pas envoyée. Le thème du sacrifice à la beauté éveillait en moi des résonances si profondes que, malgré ma grande jeunesse, je me sentis effrayé et que je travaillai pendant deux heures avec une ardeur presque douloureuse, comme si j'avais pressenti combien j'aurais de raison d'écrire, moi aussi, au cours de ma vie terrestre et difficile, la palinodie de Stésichore.

Mais je vous donnerais une idée très fausse de ce qu'est l'âme d'un lycéen de quinze ans, si je ne vous disais que mon exaltation restait intérieure et parfaitement cachée. Mes conversations avec mes camarades sur les femmes et l'amour étaient cyniques. Quelques-uns de mes amis racontaient leurs expériences avec des détails techniques et brutaux. Moi, j'avais

incarné mon Hélène en une jeune femme de Limoges, amie des cousins chez lesquels je logeais. Elle s'appelait Denise Aubry, était jolie et passait pour légère. Quand on disait devant moi qu'elle avait des amants, je pensais à Don Quichotte, à Lancelot, et j'aurais voulu attaquer à coups de lance les calomniateurs. Les jours où madame Aubry venait dîner, j'étais fou de bonheur et de crainte mêlés. Tout ce que je disais devant elle me paraissait absurde. Je détestais son mari, qui était un fabricant de porcelaine inoffensif et bienveillant. Dans la rue, en revenant du lycée, j'espérais toujours la rencontrer. J'avais remarqué qu'elle allait souvent, vers midi, acheter des fleurs ou des gâteaux rue Porte-Tourny, en face de la cathédrale. Je m'arrangeais pour être à cette heure-là sur le trottoir, entre le fleuriste et le pâtissier. Plusieurs fois elle me permit de l'accompagner jusqu'à sa porte, ma serviette de lycéen sous le bras.

Quand l'été vint, je la vis plus facilement au tennis. Un soir, comme il faisait très beau, plusieurs jeunes couples décidèrent qu'ils dîneraient là. Madame Aubry, qui savait très bien que je l'aimais, me demanda de rester aussi. Le souper fut gai. La nuit tomba; j'étais couché sur le gazon, aux pieds de Denise; ma main rencontra sa cheville que j'enveloppai doucement sans qu'elle protestât. Il y avait derrière nous des seringas dont je sens encore le parfum très fort. On voyait les étoiles à travers les branches. Ce fut un moment de bonheur parfait.

Quand la nuit fut tout à fait noire, je devinai, rampant vers Denise, un garçon de vingt-sept ans, avocat célèbre à Limoges pour son esprit, et j'entendis malgré moi une conversation qu'ils eurent ensemble à voix basse. Il lui demanda de le rencontrer à Paris, à une adresse qu'il lui donna; elle murmura : « Taisez-vous », mais je compris qu'elle irait. Je n'abandonnai pas sa cheville qu'elle me laissa, heureuse, indifférente; mais je me sentis blessé et conçus soudain un mépris sauvage des femmes.

J'ai sur ma table, en ce moment, le petit carnet de collégien où je notais mes lectures. J'y vois : 26 juin **D**, une initiale enveloppée d'un petit cercle. En dessous j'avais copié une phrase de Barrès : « Il faut faire un assez petit cas des

femmes, mais nous émouvoir à les regarder et nous admirer de ressentir pour d'aussi maigres choses un sentiment aussi agréable. »

Pendant tout cet été je fis la cour à des jeunes filles. J'appris qu'on pouvait, dans les allées obscures, les prendre par la taille, les embrasser, jouer avec leur corps. L'épisode Denise Aubry semblait m'avoir guéri du romanesque. Je m'étais fait une méthode de libertinage, et elle réussissait avec une certitude qui m'emplissait d'orgueil et de désespoir.

III

L'année suivante mon père, qui depuis longtemps était conseiller général, fut nommé sénateur de la Haute-Vienne. Notre mode de vie changea. J'achevai ma philosophie dans un lycée de Paris. Gandumas ne fut plus pour nous qu'une résidence d'été. Il fut convenu que je préparerais une licence en droit et ferais mon service militaire avant de choisir une carrière.

Aux vacances je revis madame Aubry qui vint à Gandumas avec mes cousins de Limoges; je crus comprendre que c'était elle qui avait demandé à les accompagner chez nous. J'offris de lui montrer le parc et trouvai grand plaisir à la conduire vers un pavillon que j'appelais mon observatoire et dans lequel, au temps où je l'aimais, j'avais souvent passé des dimanches entiers dans une vague rêverie. Elle admira la profonde gorge boisée au fond de laquelle on apercevait des pierres entourées d'écume et les fumées légères de l'usine. Quand elle se leva et se pencha pour mieux voir le mouvement lointain des ouvriers, je plaçai ma main sur son épaule. Elle sourit. J'essayai de l'embrasser; elle m'écarta doucement, mais sans rigueur. Je lui dis que je retournerais à Paris en octobre, que j'aurais un petit appartement à moi sur la rive gauche, que je l'y attendrais. « Je ne sais pas, murmura-t-elle, c'est difficile. »

Dans mon carnet de l'hiver 1906-1907, je trouve de nombreux rendez-vous **D.** Denise Aubry m'avait déçu. J'avais tort. C'était une aimable femme, mais je voulais, je ne sais pourquoi, trouver en elle une camarade d'études en même

temps qu'une maîtresse. Elle venait à Paris pour me voir, pour essayer des robes, des chapeaux. Cela m'inspirait un grand mépris. Je vivais dans les livres et ne pouvais comprendre que l'on fût différent de moi. Elle me demanda de lui prêter Gide, Barrès, Claudel dont je lui parlais tant; ce qu'elle m'en dit ensuite me blessa. Elle avait un joli corps; je la désirais très fort dès qu'elle retournait à Limoges. Quand j'avais passé deux heures avec elle, je souhaitais mourir, disparaître ou discuter avec un ami homme.

Mes deux camarades favoris étaient André Halff, un jeune Juif intelligent, un peu ombrageux, que j'avais rencontré à la Faculté de Droit, et Bertrand de Jussac, un de mes camarades de Limoges qui était entré à Saint-Cyr et venait passer les dimanches chez nous, à Paris. Quand j'étais avec Halff ou Bertrand, il me semblait que je plongeais dans une couche de sincérité plus profonde. A la surface était le Philippe de mes parents, être simple, fait de quelques conventions Marcenat et de quelques faibles résistances, puis venait le Philippe de Denise Aubry, sensuel et tendre par accès, brutal par réaction, puis le Philippe de Bertrand, courageux, sentimental, puis celui de Halff, précis et dur, et je savais bien qu'au-dessous il y avait encore un autre Philippe, plus vrai que tous les précédents, et qui seul aurait pu me rendre heureux si j'avais coïncidé avec lui, mais je ne cherchais même pas à le connaître.

Vous ai-je parlé de la chambre que j'avais louée dans un petit pavillon, rue de Varenne, et qui était meublée dans le goût sévère qui était alors le mien? Aux murs nus étaient accrochés un masque de Pascal, un masque de Beethoven. Étranges témoins de mes aventures. Le divan qui me servait de lit était recouvert d'une grosse toile grise. Sur la cheminée il y avait un Spinoza, un Montaigne, et quelques livres de science. Était-ce désir d'étonner ou sincère amour des idées? Mélange, me semble-t-il, des deux sentiments. J'étais studieux et inhumain.

Denise me dit souvent que ma chambre l'effrayait, mais que pourtant elle l'aimait. Elle avait eu avant moi plusieurs amants; elle les avait toujours dominés. Elle s'attachait à moi. Je le note pour vous avec humilité. La vie nous apprend

à tous qu'en amour la modestie est facile. Les plus déshérités plaisent quelquefois; les plus séduisants échouent. Si je vous dis que Denise tenait à moi plus que je ne tenais à elle, je vous raconterai avec la même sincérité les épisodes beaucoup plus importants de ma vie où la situation fut toute contraire. Pendant la période dont nous parlons, c'est-à-dire entre vingt et vingt-trois ans, j'ai été aimé, j'ai peu aimé moi-même. A la vérité je n'avais aucune idée de ce qu'était l'amour. L'idée qu'on pût en souffrir me semblait d'un romantisme insupportable. Pauvre Denise, je la vois étendue sur ce divan, penchée sur moi et interrogeant avec angoisse ce front, pour elle si parfaitement fermé.

— L'amour, — lui disais-je, — qu'est-ce que c'est, l'amour?

— Vous ne savez pas ce que c'est? Vous le saurez... Vous aussi, vous serez pris.

Je notais au passage le mot « pris » que je trouvais vulgaire. Le vocabulaire de Denise me déplaisait. Je lui en voulais de ne pas parler comme Juliette, comme Clelia Conti. Je faisais devant son âme les gestes agacés que l'on a devant une robe mal coupée. Je tirais en arrière, puis en avant, pour chercher un équilibre impossible. Je sus plus tard qu'elle avait alors acquis à Limoges une réputation d'intelligence et que mes efforts l'avaient aidée à faire la conquête d'un des hommes les plus difficiles de cette province. L'esprit des femmes est ainsi fait des sédiments successifs apportés par les hommes qui les ont aimées, de même que les goûts des hommes conservent les images confuses et superposées des femmes qui ont traversé leur vie et souvent les souffrances atroces que nous a fait subir une femme deviennent cause de l'amour que nous inspirons à une autre, et de son malheur.

M était Mary Graham, une petite Anglaise aux yeux voilés de mystère que j'avais rencontrée chez ma tante Cora. Il faut que je vous parle de cette tante puisqu'elle joue dans la suite de mon histoire un rôle intermittent, mais non sans importance. C'était une sœur de ma mère, qui avait épousé un banquier, le baron Choin, et avait toujours eu, je ne sais pourquoi, l'ambition d'attirer chez elle le plus grand nombre possible de ministres, d'ambassadeurs et de généraux. Elle avait formé son premier noyau en étant la maîtresse d'un

homme politique assez connu. Elle avait mérité la victoire en exploitant ce succès avec une méthode et une persévérance admirables. On la trouvait chez elle, avenue Marceau, tous les soirs à partir de six heures et elle donnait, chaque mardi, un dîner de vingt-quatre couverts. C'était un des rares sujets de plaisanterie de notre famille limousine que les dîners de tante Cora. Mon père soutenait, et je crois qu'il avait raison, qu'elle n'en avait jamais interrompu la série. En été les dîners étaient transportés dans la villa de Trouville. Ma mère racontait qu'au moment où, sachant mon oncle à la mort (il avait un cancer de l'estomac), elle était venue à Paris pour assister sa sœur, elle était arrivée un mardi soir et avait trouvé Cora faisant sa table.

— Et Adrien? — avait-elle demandé.

— Il est très bien, — avait dit tante Cora, — aussi bien que son état le comporte; seulement il ne pourra pas dîner à table.

Le lendemain, à sept heures du matin, un domestique avait téléphoné à ma mère : « Madame la Baronne a le regret d'informer madame Marcenat que monsieur le Baron est mort subitement cette nuit. »

Au moment de mon arrivée à Paris je ne souhaitais pas voir ma tante, ayant été élevé par mon père dans l'horreur du monde. Quand je la connus, elle ne me déplut pas. C'était une femme très bonne qui aimait à rendre service et qui avait acquis au contact de tant d'hommes chargés de fonctions diverses une connaissance un peu confuse, mais réelle, des rouages d'une société. Pour moi, jeune provincial curieux, elle était une mine de renseignements. Elle vit que j'avais plaisir à l'écouter et me prit en amitié. Je fus invité avenue Marceau tous les mardis soirs. Peut-être mettait-elle d'autant plus de coquetterie à m'accueillir qu'elle savait mon père et ma mère hostiles à son salon et n'était pas mécontente de triompher d'eux en m'annexant.

Les équipes de tante Cora comprenaient naturellement un certain nombre de jeunes femmes, appât nécessaire. J'entrepris la conquête de plusieurs d'entre elles. Je les avais courtisées sans les aimer, par point d'honneur et pour me prouver à moi-même que la victoire était possible. Je me souviens

du calme avec lequel, à la minute où l'une d'elles venait de quitter ma chambre en me souriant tendrement, je m'asseyais dans un fauteuil, prenais un livre et chassais sans effort son image.

Ne me jugez pas sévèrement. Je crois que beaucoup de jeunes hommes, comme moi, s'ils n'ont le bonheur de trouver tout de suite une maîtresse ou une femme très remarquable, en arrivent presque nécessairement à cet égoïsme hautain. Ils sont à la recherche d'un système. Les femmes savent par instinct que de telles entreprises sont vaines et ne les y suivent qu'avec condescendance. Quelque temps le désir fait illusion, puis, en deux âmes presque hostiles, un invincible ennui s'élève. Pensais-je encore à Hélène de Sparte? C'était un sentiment submergé que j'entrevoyais, cathédrale engloutie, sous les masses sombres de ma froide stratégie.

Quelquefois, au concert où j'allais tous les dimaches, j'apercevais de loin un ravissant profil qui me rappelait, par un choc étrange, la blonde reine slave de mon enfance et les châtaigniers de Gandumas. Alors, pendant tout le concert, j'offrais à ce visage inconnu les puissantes émotions soulevées par la musique, et il me semblait pendant quelques instants, que si je pouvais connaître cette femme, je trouverais enfin en elle l'être parfait et presque divin pour lequel je souhaitais vivre. Puis la reine déchue se perdait dans la foule et moi j'allais rejoindre rue de Varenne une maîresse que je n'aimais pas.

J'ai peine aujourd'hui à comprendre comment je pouvais abriter en moi deux personnages aussi contradictoires. Ils vivaient sur deux plans différents et ne se rencontraient jamais. L'amoureux tendre, avide de dévouement, avait reconnu que la femme aimée n'existait pas dans la vie réelle. Se refusant à confondre une image adorable et vague avec des figurantes trop grossières, il se réfugiait dans les livres et n'aimait plus que madame de Mortsauf, madame de Rênal. Le cynique dînait chez tante Cora et tenait à sa voisine, si elle lui plaisait, des propos gais et hardis.

Après mon service militaire, mon père m'offrit de diriger avec lui notre usine. Il avait maintenant transporté ses

bureaux à Paris, où se trouvaient ses clients, grands journaux et grands éditeurs. Ses affaires m'intéressaient beaucoup et je les développai, sans cesser de continuer à suivre des cours et à lire. J'allais à Gandumas une fois par mois pendant l'hiver; en été mes parents y vivaient et j'y passais quelques semaines. Je retrouvais avec plaisir, en Limousin, les promenades solitaires de mon enfance. Quand je n'étais pas à l'usine, je travaillais, soit dans ma chambre qui était restée la même, soit dans mon petit observatoire au-dessus du ravin de la Loue; toutes les heures je me levais, j'allais jusqu'au bout de la longue allée de châtaigniers, je revenais du même pas rapide et je reprenais ma lecture.

J'étais heureux d'être débarrassé des jeunes femmes qui, à Paris, étendaient sur ma vie un léger mais infranchissable réseau de rendez-vous, de plaintes et de bavardage. Cette Mary Graham dont je vous ai parlé était la femme d'un homme que je connaissais bien; il me déplaisait de serrer la main du mari. La plupart de mes amis l'eussent fait au contraire avec une ironique fierté. Mais la tradition de ma famille sur de tels sujets était sévère. Mon père avait fait un mariage de raison qui s'était, comme il arrive si souvent, transformé en mariage d'amour. Il avait été heureux à sa manière qui était silencieuse et grave. Il n'avait jamais eu d'aventures amoureuses, au moins depuis son mariage; pourtant je le devinais romanesque et sentais confusément que, comme lui, si j'avais le bonheur de trouver une femme qui ressemblât un peu à mon Amazone, je pourrais être heureux et fidèle.

IV

Pendant l'hiver 1909 j'eus deux bronchites assez graves et, vers le mois de mars, notre médecin conseilla de m'envoyer pour quelques semaines dans le Midi. Il me parut plus intéressant de visiter l'Italie que je ne connaissais pas. Je vis les lacs du Nord, Venise et m'installai pour la dernière semaine de mes vacances à Florence. Le premier soir, à l'hôtel, je remarquai à la table voisine de la mienne une jeune fille d'une beauté aérienne, angélique, dont je ne pus détacher mes

yeux. Elle était accompagnée d'une mère encore jeune et d'un homme assez âgé. En sortant de table je demandai au maître d'hôtel qui étaient mes voisines. Il me dit qu'elles étaient françaises, s'appelaient madame et mademoiselle Malet. Leur compagnon, général italien, n'habitait pas notre hôtel. Le lendemain, à l'heure du déjeuner, la table resta vide.

J'avais des lettres de recommandation pour plusieurs Florentins et une, entre autres, pour le professeur Angelo Guardi, le critique d'art, dont l'éditeur était un de mes clients. Je la fis porter et reçus le jour même une invitation à venir prendre le thé. Là, dans le jardin d'une villa de Fiesole, je trouvai une vingtaine de personnes parmi lesquelles étaient mes deux voisines. Sous un grand chapeau de paille, en robe de toile écrue à col marin bleu, la jeune fille me parut aussi belle que la veille. Je me sentis soudain timide et m'écartai du groupe où elle se trouvait, pour parler avec Guardi. A nos pieds était une pergola couverte de roses.

— J'ai fait mon jardin moi-même, — me dit Guardi. — Il y a dix ans, tout ce terrain que vous voyez était une prairie. Là-bas...

En suivant le geste de sa main, je rencontrai les yeux de mademoiselle Malet et vis, avec surprise et bonheur, qu'ils étaient fixés sur les miens. Regard d'une infinie brièveté, mais qui fut le grain de pollen minuscule, tout chargé de forces inconnues, d'où naquit mon plus grand amour. Par là, je sus, sans une parole, qu'elle m'autorisait à être naturel et dès que ce fut possible je m'approchai d'elle.

— Quel admirable jardin! — lui dis-je.

— Oui, — dit-elle, — et puis ce que j'aime tant à Florence, c'est que partout on voit la montagne, les arbres. J'ai horreur des villes qui ne sont que des villes.

— Guardi m'a dit que la vue, derrière la maison, est très belle.

— Allons voir, — dit-elle gaiement.

Nous trouvâmes un épais rideau de cyprès; un escalier de pierre le coupait en son milieu et montait vers une niche de rocailles qui abritait une statue. Plus loin, à gauche, était une terrasse d'où l'on découvrait la ville.

Mademoiselle Malet s'accouda près de moi et regarda long-

temps en silence les dômes roses, les larges toits faiblement inclinés de Florence, et, dans le lointain, les montagnes bleues.

— Ah! que j'aime ça, — me dit-elle avec ravissement.

Et un mouvement très gracieux et très jeune rejeta sa tête en arrière, comme pour aspirer le paysage.

Dès cette première conversation, Odile Malet me traita avec une confiance familière. Elle m'apprit que son père était architecte, qu'elle l'admirait beaucoup, qu'il était resté à Paris. Elle souffrait de voir auprès de sa mère ce général cavalier-servant. Au bout de dix minutes, nous en étions aux confidences les plus intimes. Je lui parlai de mon Amazone, de l'impossibilité où j'étais de trouver aucun goût à la vie si je n'étais soutenu par un sentiment violent et profond (Mon système cynique avait été balayé en un instant par sa présence). Elle me raconta qu'un jour, quand elle avait treize ans, sa meilleure amie, qu'elle appelait Misa, lui ayant dit : « Si je te le demandais, te jetterais-tu par-dessus le balcon? » elle avait failli sauter du quatrième étage, histoire qui m'enchanta.

Je lui dis :

— Allez-vous beaucoup dans les églises, dans les musées?

— Oui, — dit-elle, — mais ce que j'aime par-dessous tout, c'est flâner dans les vieilles rues... Seulement j'ai horreur de me promener avec maman et son général, alors je me lève le matin de très bonne heure... Est-ce que vous aimeriez venir avec moi demain matin? Je serai à neuf heures dans le hall de l'hôtel.

— Je crois bien... Est-ce que je dois demander à votre mère l'autorisation de sortir avec vous?

— Non, — dit-elle, — laissez-moi arranger ça.

Le lendemain, je l'attendis au pied de l'escalier et nous sortîmes ensemble. Les larges dalles des quais brillaient au soleil; quelque part une cloche tintait; des voitures nous dépassèrent en trottant. La vie devenait soudain très simple; le bonheur serait d'avoir toujours près de moi cette tête blonde, pour traverser une rue de prendre ce bras et de sentir sous la robe, pendant un instant, la chaleur d'un corps jeune. Elle m'emmena Via Tornabuoni; elle aimait les magasins de

chaussures, de fleurs, de livres. Sur le Ponte Vecchio, elle s'arrêta longtemps devant des colliers de grosses pierres roses et noires.

— C'est amusant, — dit-elle... — Vous ne trouvez pas?

Elle avait quelques-uns des goûts que j'avais jadis condamnés chez la pauvre Denise Aubry.

Que disions-nous? Je ne sais plus très bien. Dans mon carnet, je trouve : « Promenade avec **O.** San Lorenzo. Elle me décrit cette grande lumière qui, au couvent, était au-dessus de son lit et qui venait d'un volet éclairé du dehors par une lampe. En s'endormant elle la voyait grandir et se croyait au paradis. Elle me parle de la Bibliothèque rose; elle détestait Camille et Madeleine; elle ne peut supporter dans la vie le rôle de l'enfant sage. Ses lectures préférées sont les contes de fées et les poètes. Elle rêve quelquefois qu'elle se promène sous la mer et qu'autour d'elle nagent des squelettes de poissons, quelquefois aussi qu'une belette l'entraîne sous la terre. Elle aime le danger; elle monte à cheval et saute des obstacles durs... Elle a un joli geste des yeux quand elle cherche à comprendre quelque chose; elle plisse un peu le front et regarde en avant d'elle comme si elle ne voyait pas bien; puis se fait : « Oui » à elle-même; elle a compris. »

Je sens bien, en copiant pour vous cette note, que je suis impuissant à décrire les souvenirs de bonheur qu'elle évoque pour moi. Pourquoi éprouvais-je un tel sentiment de perfection? Ce que disait Odile était-il remarquable? Je ne le crois pas, mais elle possédait ce qui manquait à tous les Marcenat : le goût de la vie. Nous aimons les êtres parce qu'ils secrètent une mystérieuse essence, celle qui manque dans notre formule pour faire de nous un composé chimique stable. Si je n'avais pas connu de femmes plus belles qu'Odile, j'en avais connu de plus brillantes, de plus parfaitement intelligentes, mais aucune n'avait su mettre comme elle le monde sensible à ma portée. Éloigné par trop de lectures, par trop de solitaires méditations, des arbres, des fleurs, de l'odeur de la terre, de la beauté du ciel et de la fraîcheur de l'air, je trouvais toutes ces choses cueillies chaque matin par Odile et mises par elle en gerbe à mes pieds.

Quand j'étais seul dans une ville, je passais mes jours dans

les musées, ou bien je lisais dans ma chambre des livres sur Venise, sur Rome. On eût dit que le monde extérieur n'arrivait jusqu'à moi qu'à travers des chefs-d'œuvre. Odile tout de suite m'entraîna dans l'univers des couleurs, des sons. Elle m'emmena au marché aux fleurs, qui se tient sous les hautes arches du Mercato Nuovo. Elle se mêla aux femmes du peuple qui achetaient un peu de muguet, des branches de lilas. Elle aima le vieux curé de campagne qui marchandait les cytises enroulés autour d'un long roseau. Sur les collines, au-dessus de San Miniato, elle me donna les routes étroites, encadrées de murs trop chauds, au-dessus desquels moutonnaient des grappes de glycines touffues.

L'ennuyais-je en lui expliquant, comme je faisais avec le sérieux des Marcenat, les luttes des Guelfes et des Gibelins, la vie de Dante, ou la situation économique de l'Italie? Je ne le crois pas. Qui donc a dit, qu'entre homme et femme, c'est souvent une phrase naïve et presque sotte dite par la femme qui donne à l'homme l'invincible envie de baiser cette bouche enfantine, tandis que pour la femme souvent c'est au moment où l'homme fut le plus grave et le plus durement logique qu'elle l'aime, elle, le plus fort? Peut-être était-ce vrai d'Odile et de moi-même. En tous cas je sais bien que lorsqu'elle murmurait d'un ton suppliant : « Arrêtons-nous » en passant devant quelque boutique de fausse bijouterie, je ne critiquais pas, je ne regrettais pas, je pensais seulement : « Comme je l'aime », et j'entendais, avec une force croissante, ce thème du Chevalier protecteur, du dévouement jusqu'à la mort qui avait accompagné pour moi depuis l'enfance l'idée de l'amour véritable.

Ce thème, tout en moi le reprenait alors. Comme dans un orchestre une flûte isolée, esquissant une courte phrase, semble éveiller de proche en proche les violons, puis les violoncelles, puis les cuivres, jusqu'à ce qu'une énorme vague rythmée vienne déferler sur la salle, ainsi la fleur cueillie, le parfum des glycines, les églises blanches et noires, Botticelli et Michel-Ange, se joignaient tour à tour au chœur formidable qui disait le bonheur d'aimer Odile et de protéger, contre un invisible ennemi, sa parfaite et fragile beauté.

Le soir de mon arrivée, j'aurais désiré comme un inaccessible privilège une promenade de deux heures avec l'inconnue. Quelques jours plus tard, je considérais comme un esclavage insupportable de devoir rentrer à l'hôtel pour les repas. Madame Malet, inquiète, ne sachant pas très bien qui j'étais, essayait de ralentir la marche de notre intimité, mais vous savez ce que sont chez deux êtres jeunes ces premiers mouvements de l'amour; les forces qu'ils soulèvent semblent irrésistibles. Nous sentions vraiment sur notre passage se former des ondes de sympathie. La beauté d'Odile y aurait suffi. Mais elle me dit que notre couple avait plus de succès encore auprès de ce petit peuple italien qu'elle n'en avait eu seule. Les vetturini florentins nous étaient reconnaissants de nous aimer. Les gardiens de musée nous souriaient. Les bateliers de l'Arno levaient la tête avec complaisance pour nous regarder, accoudés au parapet, très près l'un de l'autre, afin de sentir la tiédeur de nos deux corps.

J'avais télégraphié à mon père que je croyais pouvoir me remettre complètement en restant encore une ou deux semaines. Il avait consenti. C'était maintenant tout le jour que je voulais avoir Odile à moi. Je louais une voiture et nous faisions ensemble de longues promenades dans la campagne toscane. Sur la route de Sienne, il nous sembla rouler dans un fond de Carpaccio. La voiture montait à l'assaut d'un monticule qui ressemblait aux pâtés de sable des enfants et au sommet duquel était un village irréel et crénelé. Les ombres massives de Sienne nous enchantèrent. En déjeunant avec Odile dans un hôtel obscur et frais, je savais déjà que je passerais toute ma vie en face d'elle. Pendant le retour, à la nuit, sa main se plaça dans la mienne. Le soir de cette promenade, je trouve dans mon carnet : « Sympathie évidente pour nous des chauffeurs, des femmes de chambre, des paysans. Sans doute voient-ils que nous nous aimons. L'art déployé par les gens de ce petit hôtel... Ce qui est exquis, c'est qu'avec elle je méprise tout ce qui n'est pas elle, elle tout ce qui n'est pas moi. Elle a un mouvement délicieux du visage qui exprime l'abandon et le ravissement. Dans ce mouvement, il y a de la mélancolie, comme si elle voulait fixer le moment présent et le garder dans ses yeux ».

Ah! que j'aime encore l'Odile de ces semaines florentines! Elle était si belle qu'il m'arrivait de douter de sa réalité. Je tournais la tête et lui disais : « Je vais essayer de rester cinq minutes sans vous regarder. » Je n'ai jamais pu résister plus de trente secondes. Il y avait dans tout ce qu'elle disait une extraordinaire poésie. Bien qu'elle fût très gaie, de temps à autre passait dans ses propos comme un son grave de violoncelle, une discordance mélancolique qui remplissait soudain l'air d'une menace confuse et tragique. Quelle était donc cette phrase qu'elle répétait alors? « *Fatalement condamnée...* Attendez... oui... *Sous l'influence de Mars, fatalement condamnée, fille aux cheveux d'or, prends garde à toi.* » Dans quel roman puéril, dans quel mélodrame, l'avait-elle lue, entendue? Je ne sais plus. Quand un soir, au crépuscule, dans un bois d'oliviers furtif et tiède, elle m'eut pour la première fois donné ses lèvres, elle me regarda avec une tristesse très douce et dit : « Vous vous souvenez, chéri, de la phrase de Juliette?... *J'ai été trop tendre et peut-être eussiez-vous pu craindre en m'épousant que ma conduite devînt trop légère...* »

Je pense avec plaisir à notre amour de ce temps-là; c'était un sentiment très beau et aussi fort chez Odile que chez moi. Mais, chez Odile, les sentiments étaient presque toujours contenus par l'orgueil. Elle m'expliqua plus tard que le couvent d'abord, puis la vie avec sa mère qu'elle n'aimait pas, l'avaient ainsi contrainte à « se fermer ». Quand ce feu caché paraissait, c'était par flammes violentes et brèves qui me réchauffaient le cœur d'autant plus vivement que je les sentais involontaires. De même que certaines modes en dissimulant aux yeux des hommes le corps tout entier des femmes donnait jadis du prix à une robe effleurée, la pudeur des sentiments, voilant à l'esprit les signes habituels des passions, fait apercevoir la valeur et la grâce de nuances imperceptibles de langage. Le jour où mon père me rappela enfin à Paris par un télégramme assez mécontent, je dus l'annoncer devant Odile chez les Guardi où elle était arrivée avant moi. Les gens qui étaient là, indifférents à mon départ, reprirent une conversation assez remarquable sur l'Allemagne et le Maroc. En sortant, je dis à Odile :

— C'était intéressant, ce qu'a dit Guardi.

Elle me répondit presque avec désespoir :

— Je n'ai entendu qu'une chose, c'est que vous partez.

V

Je quittai Florence fiancé. Il était nécessaire de parler de mes projets à mes parents; je n'y pensais pas sans inquiétude. Chez les Marcenat, le mariage avait toujours été considéré comme une affaire de famille. Mes oncles allaient intervenir et prendre des renseignements sur les Malet. Qu'apprendraient-ils? Je ne savais rien, moi, de la famille d'Odile et n'avais même jamais vu son père. Je vous ai dit que les étranges traditions des Marcenat voulaient que les nouvelles graves ne fussent jamais transmises directement à ceux qu'elles intéressaient, mais par un intermédiaire et avec mille précautions. Je priai ma tante Cora, qui était ma confidente favorite, de parler de mes fiançailles à mon père. Elle promit de m'aider, mais sans enthousiasme. Elle avait entendu beaucoup d'histoires sur les Malet et ne les aimait pas. Madame Malet en était à son troisième mari; le père d'Odile avait du talent mais ne travaillait pas. Je dis à ma tante qu'Odile était toute différente de sa famille, que d'ailleurs ma décision était prise et qu'il valait mieux qu'elle fût tout de suite approuvée par mon père.

Celui-ci se montra calme et bon. Il me demanda de réfléchir. Quant à ma mère, elle accueillit d'abord avec joie l'idée que j'allais me marier mais, au bout de quelques jours, elle rencontra une vieille amie qui connaissait les Malet et qui lui dit que c'était un milieu très différent du nôtre et libre de mœurs. Madame Malet avait une mauvaise réputation; on lui prêtait encore des amants. Sur Odile on ne savait rien de précis, mais il était certain qu'elle avait été mal élevée, qu'elle sortait seule avec des jeunes gens et que d'ailleurs elle était trop jolie.

— Ont-ils de la fortune? — demanda mon oncle Pierre, qui naturellement assistait à la conversation.

— Je ne sais pas, — dit ma mère. — Il paraît que ce monsieur Malet est un homme intelligent, mais bizarre... Ce ne sont pas des gens pour nous.

« Ce ne sont pas des gens pour nous » était une vraie phrase

Marcenat et une terrible condamnation. Pendant quelques semaines, je crus que j'aurais grand mal à faire accepter mon mariage. Odile et sa mère rentrèrent à Paris quinze jours après moi. J'allai leur rendre visite et fis la connaissance de M. Malet. On comprenait mal qu'il fût le père d'Odile; c'était un homme assez gros, à moustaches noires, amusant et cordial, mais trop gai. Odile avait deux frères, Jean et Marcel, tous deux très beaux comme elle, mais bruyants comme leur père. Je pris chez les Malet deux repas. Odile me parut aussi parfaite qu'à Florence, mais je souffrais, sans pouvoir bien définir ma souffrance, en la voyant au milieu de cette famille. Sous l'éclatante marche triomphale de mon amour, j'entendais en sourdine un motif Marcenat. Il y avait, dans l'arrangement de la vie des Malet, une fantaisie insupportable à mes instincts profonds. Mes parents firent une visite aux Malet; jamais deux familles n'avaient été moins faites pour se plaire, mais mon père, très sensible à la beauté des femmes bien qu'il n'en parlât jamais (et en cela je me connaissais semblable à cet inconnu), fut conquis dès le premier instant par Odile. En sortant, il me dit :

— Je ne sais pas si tu as raison... Mais je te comprends.

Ma mère dit :

— Elle est certainement jolie; elle est bizarre; elle dit de drôles de choses; il faudra qu'elle se transforme.

Aux yeux d'Odile, une rencontre était plus importante que celle de nos deux familles : celle de sa meilleure amie, Marie-Thérèse (qu'elle appelait Misa), et de moi-même. Je me souviens d'avoir été intimidé; je sentais que l'opinion de Misa avait une grande importance pour Odile; d'ailleurs elle ne me déplut pas. Sans la beauté d'Odile, elle avait beaucoup de grâce, des traits réguliers. A côté d'Odile elle paraissait un peu rustique, mais leurs deux visages formaient l'un près de l'autre un agréable contraste. Je pris assez vite l'habitude de les unir en une image commune et de considérer Misa comme sœur d'Odile. Il y avait pourtant en Odile une finesse naturelle qui la rendait très différente de Misa, bien qu'elles appartinssent par leur naissance au même milieu social. Au concert où, pendant nos fiançailles, je les emmenai tous les dimanches, je remarquai combien Odile écoutait mieux que

Misa. Odile, les yeux fermés, laissait la musique couler à travers elle, semblait heureuse et oubliait l'univers. Misa, les yeux curieux, regardait autour d'elle, reconnaissait des gens, ouvrait le programme, lisait et m'irritait par son agitation. Mais c'était une agréable camarade, toujours gaie, toujours satisfaite, et je lui étais reconnaissant d'avoir dit à Odile, qui me le répéta, qu'elle me trouvait charmant.

Nous fîmes notre voyage de noces en Angleterre et en Écosse. Je ne puis me rappeler période plus heureuse que ces deux mois de double solitude. Nous nous arrêtions dans de petits hôtels fleuris, au bord des rivières et des lacs, et nous passions nos journées étendus dans des bateaux vernissés et plats, garnis de coussins aux cretonnes claires. Odile me fit présent du pays, des prairies envahies par le bleu des jacinthes, des tulipes surgissant de hautes herbes, des gazons rasés, élastiques, et des saules laissant tomber leurs feuillages sur l'eau comme une femme aux cheveux dépeignés. J'appris à connaître une Odile inconnue, plus belle encore que celle de Florence. La regarder vivre était un enchantement. A la minute où elle y entrait, elle transformait une chambre d'hôtel en œuvre d'art. Elle avait un attachement naïf, touchant, pour des souvenirs de son enfance qu'elle transportait toujours avec elle : une petite pendule, un coussin de dentelle et un Shakespeare relié en daim gris... Quand, plus tard, notre ménage fut brisé, ce fut encore son coussin de dentelle sous le bras et son Shakespeare à la main qu'Odile partit. Elle effleurait la vie, esprit plutôt que femme. Je voudrais pouvoir la peindre, marchant au bord de la Tamise ou de la Cam, de son pas si léger qu'il semblait une danse.

Paris, au retour, nous parut absurde. Mes parents et ceux d'Odile croyaient que notre unique désir serait de les voir. Tante Cora voulait organiser des dîners en notre honneur; les amis d'Odile se plaignaient d'avoir été privés d'elle pendant deux mois et me suppliaient de la leur rendre un peu, mais nous ne souhaitions, Odile et moi, que continuer à vivre seuls. Le premier soir, quand nous prîmes possession de notre petite maison où les tapis n'étaient pas posés et qui sentait la peinture, Odile, dans un mouvement de gaminerie joyeuse,

alla vers la porte d'entrée et coupa le fil de la sonnette. Elle donnait ainsi congé au monde.

Nous fîmes le tour de notre appartement et elle me demanda si elle pourrait avoir pour elle un petit bureau voisin de sa chambre :

— Ce sera mon coin... Vous n'y entrerez que si je vous invite; vous savez que j'ai un farouche besoin d'indépendance, Dickie (elle m'appelait Dickie depuis qu'en Angleterre elle avait entendu une jeune fille héler ainsi un jeune homme); vous ne me connaissez pas encore, vous verrez, je suis terrible.

Elle avait apporté du champagne, des gâteaux et un bouquet de grandes reines-marguerites. Avec une table basse, deux fauteuils et un vase de cristal, elle improvisa un décor charmant. Nous fîmes le souper le plus gai, le plus tendre. Nous étions seuls et nous nous aimions. Je ne regrette pas ces moments, bien qu'ils aient été fugitifs; leurs dernières harmoniques résonnent encore en moi et j'en perçois, si je tends bien l'oreille et fais taire les bruits du présent, le son pur et déjà mourant.

VI

C'est pourtant dès le lendemain de cette soirée que je dois noter le premier choc qui raya d'un trait léger le cristal transparent de mon amour. Épisode minuscule, mais préfiguration de tout ce qui allait suivre. C'était chez le tapissier; nous commandions nos meubles. Odile avait choisi des rideaux que je trouvais chers. Nous discutâmes un peu, très amicalement, puis elle céda. Le vendeur était un joli garçon, qui avait pris avec énergie le parti de ma femme et m'avait agacé. Au moment où nous sortîmes, dans une glace, je saisis un regard d'intelligence et de regret échangé entre ce vendeur et Odile. Je ne puis vous décrire ce que j'éprouvai. J'avais acquis depuis mes fiançailles la certitude inconsciente, absurde, que l'esprit de ma femme était désormais lié au mien et que, par une permanente transfusion, mes pensées seraient toujours les siennes. L'idée de l'indépendance d'un être vivant à côté de moi m'était, je crois, incompréhensible. Bien plus encore l'idée de cet être conspirant avec un étranger

contre moi. Rien de plus fugitif, rien de plus innocent que ce regard; je ne pouvais rien dire, je n'étais même pas certain d'avoir bien vu et pourtant je sens que, de cette minute, date pour moi la révélation de la jalousie.

Jamais, avant mon mariage, je n'avais pensé à la jalousie, sinon comme à un sentiment de théâtre et avec un grand mépris. Un jaloux tragique était, pour moi, Othello; un jaloux comique, Georges Dandin. Imaginer que je pusse un jour jouer l'un de ces deux personnages, ou peut-être les deux ensemble, m'eût paru tout à fait absurde. C'était toujours moi qui avais abandonné mes maîtresses au moment où j'en avais été fatigué. Si elles m'avaient trompé, je ne l'avais jamais su. Je me rappelle avoir répondu à un camarade qui me disait souffrir de jalousie : « Je ne te comprends pas... Moi, je serais incapable de continuer à aimer une femme qui ne m'aimerait pas... »

Pourquoi Odile me rendit-elle inquiet dès que je la revis au milieu de ses amis? Elle était douce, d'humeur égale, mais, je ne sais comment, elle créait autour d'elle une atmosphère de mystère. Je ne m'en étais pas aperçu pendant nos fiançailles, ni pendant notre voyage, parce qu'alors notre solitude et le mélange complet de nos deux vies ne laissaient place pour aucun mystère, mais à Paris, tout de suite, je devinai comme un danger lointain, encore indéfini. Nous étions très unis, très tendres, mais puisqu'avec vous je veux être aujourd'hui sincère, il faut que je vous avoue que, dès notre second mois de vie commune, je savais que l'Odile réelle n'était pas celle que j'avais aimée. Je n'aimais pas moins celle que je découvrais, mais c'était d'un amour tout différent. A Florence, j'avais cru rencontrer l'Amazone; j'avais créé de ma propre substance une Odile mythique et parfaite. Je m'étais trompé. Odile n'était pas une déesse faite d'ivoire et de clair de lune; c'était une femme; comme moi, comme vous, comme toute la malheureuse race des hommes, elle était divisée et multiple. Et sans doute, de son côté, me reconnaissait-elle maintenant très différent du promeneur amoureux de Florence. Dès mon retour, j'avais dû recommencer à m'occuper sérieusement de l'usine de Gandumas et du bureau de Paris. Mon père, très absorbé par le Sénat, avait été surmené en mon absence. Nos

meilleurs clients, dès que je les revis, se plaignirent d'avoir éte négligés. Le quartier des affaires était loin de la maison que nous avions louée, rue de la Faisanderie. Je reconnus vite qu'il m'était impossible de rentrer chaque jour à l'heure du déjeuner. Si vous ajoutez à cela qu'il me fallait, chaque semaine, aller passer un jour à Gandumas, et que ce voyage rapide était trop fatigant pour qu'il me fût possible d'emmener Odile, vous comprendrez que, contre notre gré, nos vies furent tout de suite très séparées.

Quand je rentrais, le soir, j'éprouvais un sentiment de bonheur en pensant que j'allais revoir le beau visage de ma femme. J'aimais le décor dont elle s'était entourée. Je n'avais pas été habitué à vivre au milieu de belles choses, mais il semblait que j'en eusse un besoin inné et le goût d'Odile me ravissait. Chez mes parents, à Gandumas, des meubles trop nombreux, accumulés sans art depuis trois ou quatre générations encombraient des salons tendus de tapisseries aux tons bleus-verts où des paons grossièrement dessinés erraient parmi des arbres de vitrail. Odile avait fait peindre nos murs de teintes unies et douces; elle aimait les chambres presque nues; les grandes plaines désertes de tapis clairs. Quand j'entrais dans son boudoir, j'éprouvais une impression de beauté si aiguë que j'en étais vaguement inquiet. Sur une chaise-longue, ma femme était étendue, presque toujours en robe blanche, ayant près d'elle (sur la table basse de notre premier souper) un vase de Venise au col étroit qui contenait une fleur unique et parfois de légers feuillages. Odile aimait les fleurs plus que tout et je prenais l'habitude d'aimer, moi aussi, à choisir des fleurs pour elle. J'apprenais à suivre le cours des saisons aux vitrines des fleuristes; je voyais avec plaisir revenir le temps des chrysanthèmes ou celui des tulipes, parce que leurs teintes violentes ou délicates me permettaient de faire naître, sur les lèvres de ma femme, le sourire d'Odile heureuse. Quand elle me voyait arriver du bureau, les mains chargées d'un papier blanc aux angles durs, elle se levait, joyeuse : « Ah! merci Dickie... » Elle admirait, ravie, puis devenait grave : « Je vais faire mes fleurs » disait-elle. Elle passait alors une heure à chercher le vase, la longueur, l'éclairage ,qui donneraient à la tige d'un iris ou d'une rose la courbe la plus gracieuse.

Mais souvent ensuite la soirée devenait étrangement triste, comme ces jours ensoleillés où les grandes ombres des nuages viennent envelopper les choses par surprise. Nous avions peu de choses à nous dire. J'avais essayé bien souvent de parler avec Odile de mes affaires; cela ne l'intéressait guère. Elle avait épuisé maintenant la nouveauté de m'entendre raconter ma jeunesse; mes idées se renouvelaient peu parce que je n'avais pas le temps de lire. Elle le sentait. J'essayai de mêler à notre vie celle de mes deux amis les plus intimes; André Halff déplut tout de suite à Odile; elle le trouvait ironique, presque hostile, et en effet il l'était avec elle. Je lui dis une fois :

— Tu n'aimes pas Odile.

— Je la trouve très belle, — me dit-il.

— Oui, mais pas très intelligente?

— C'est vrai... Il n'est pas nécessaire qu'une femme soit intelligente.

— D'ailleurs tu te trompes; Odile est très intelligente, mais ce n'est pas ton type d'intelligence; elle est intuitive, concrète...

— C'est bien possible, — dit-il.

Avec Bertrand, ce fut différent. Il avait essayé d'avoir avec Odile une amitié confidentielle, profonde, et il l'avait trouvée rebelle, sur la défensive. Bertrand et moi passions volontiers tout un soir à fumer, l'un en face de l'autre, en reconstruisant l'univers. Odile préférait, pour terminer la journée, les théâtres, les cabarets de nuit, les fêtes foraines. Un soir elle me fit errer trois heures au milieu de boutiques, de manèges, de loteries et de tirs. Ses deux frères nous avaient accompagnés; Odile, avec ces deux enfants gâtés, gais et un peu fous, s'amusait toujours. Vers minuit, je lui dis :

— Enfin, Odile, vous n'en avez pas assez? Convenez que c'est un peu ridicule. Vous ne trouvez pas vraiment plaisir à jeter des balles sur des bouteilles, à tourner dans de fausses automobiles et à gagner un bateau de verre filé, après avoir attendu quarante tours?

Elle me répondit par une phrase d'un philosophe que je lui avais fait lire; « Qu'importe qu'un plaisir soit faux pourvu qu'on croie qu'il est vrai... » et, prenant le bras de son frère,

elle partit en courant vers un tir; elle tirait très bien et, ayant abattu dix œufs en dix coups, rentra de bonne humeur.

Au moment de notre mariage, j'avais cru qu'Odile avait comme moi horreur du monde. C'était faux. Elle aimait les dîners, les bals; dès qu'elle eût découvert le groupe animé et brillant qui vivait autour de tante Cora, elle voulut aller avenue Marceau tous les mardis. Mon seul désir depuis mon mariage était au contraire d'avoir Odile pour moi seul; je n'étais tranquille que si je sentais tant de beauté parfaitement enfermée dans le cercle étroit de la maison. C'était un sentiment si fort chez moi que je me sentais plus heureux quand Odile, toujours fragile et souvent accablée par la fatigue, devait rester étendue pendant quelques jours. Alors je passais la soirée dans un fauteuil, près de son lit; nous avions ensemble de longues conversations qu'elle appelait des « palabres », et je lui faisais la lecture. J'avais vite appris à connaître le type de livres qui pouvait fixer son attention pendant quelques heures. Elle n'avait pas mauvais goût, mais il fallait pour lui plaire qu'un livre fût mélancolique et passionné. Elle aimait *Dominique*, les romans de Tourgueneff et quelques poètes anglais.

— C'est curieux, — lui disais-je... — Quand on vous connaît peu, vous paraissez frivole, et au fond vous n'aimez que des livres assez tristes.

— Mais je suis très grave, Dickie; c'est peut-être pour ça que je suis frivole. Je ne veux pas me montrer à tout le monde telle que je suis.

— Pas même à moi?

— Si, à vous, oui... Souvenez-vous de Florence...

— Oui, à Florence, je vous ai bien connue... Mais maintenant, chérie, vous êtes très différente.

— Il ne faut pas être toujours pareille.

— Vous ne me dites même plus rien de gentil.

— On ne dit pas des choses gentilles sur commande; soyez patient; elles reviendront...

— Comme à Florence?

— Mais naturellement, Dickie, je n'ai pas changé.

Elle me tendait une main que je prenais, puis recommençait un « palabre » sur mes parents, sur les siens, sur Misa, sur

une robe qu'elle allait commander, sur la vie. Les soirs où elle était ainsi lasse et tendre, elle ressemblait vraiment au mythe d'Odile tel que je l'avais créé. Gracieuse, faible, elle était en mon pouvoir. Je lui étais reconnaissant de cette langueur. Dès qu'elle était de nouveau plus forte et pouvait sortir, je retrouvais l'Odile mystérieuse.

Jamais elle ne me racontait spontanément, comme tant de femmes bavardes et transparentes, ce qu'elle avait fait en mon absence. Si je posais la question, elle me répondait en quelques mots, presque toujours obscurs. Ce qu'elle disait ne me permettait jamais de me représenter de façon satisfaisante la succession des faits. Je me souviens que, plus tard, une de ses amies me dit, avec cette dureté qu'ont les femmes les unes pour les autres : « Odile, elle était mythomane ». C'était faux, mais si, au moment où le mot fut dit, il m'indigna, plus tard, en y réfléchissant, je vis très bien ce qui, chez Odile, avait pu donner prise à ce jugement... Cette nonchalance dans le récit... Ce dédain de l'exactitude... Quand, surpris par un détail invraisemblable, je l'interrogeais, je la voyais se fermer comme un enfant auquel un maître maladroit pose des questions trop difficiles.

Un jour où, contre mon habitude, j'avais pu rentrer pour déjeuner, Odile, à deux heures, demanda à la femme de chambre un chapeau et un manteau. Je lui dis :

— Que faites-vous cette après-midi?

— J'ai rendez-vous chez le dentiste.

— Oui, chérie, mais je vous ai entendue téléphoner; vous n'avez rendez-vous qu'à trois heures. Que ferez-vous jusque-là.

— Rien, je veux y aller doucement.

— Mais, mon enfant, c'est absurde; le dentiste habite avenue Malakoff. Vous y serez en dix minutes et vous avez une heure. Où allez-vous?

Elle répondit : « Vous m'amusez » et sortit. Le soir, après le dîner, je ne pus m'empêcher de lui demander :

— Eh bien, qu'avez-vous fait entre deux et trois?

Elle essaya d'abord de plaisanter puis, comme j'insistais, elle se leva et alla se coucher sans me dire bonsoir. Cela ne nous était jamais arrivé. J'allai lui demander pardon. Elle m'embrassa. Quand je la vis apaisée, avant de la quitter, je lui demandai :

— Maintenant, soyez gentille, dites-moi ce que vous avez fait entre deux et trois?

Elle éclata de rire. Mais tard dans la nuit, entendant du bruit, j'allumai et, allant à sa chambre, je vis qu'elle pleurait doucement. Pourquoi pleurait-elle? De honte ou d'ennui? Elle répondit à mes questions :

— Soyez adroit. Je vous aime tant. Mais faites attention : je suis très orgueilleuse... Je serais capable de vous quitter, vous aimant, après quelques scènes comme celle-ci... J'aurais peut-être tort, mais il faut m'accepter comme je suis.

— Chérie, — lui dis-je, — je ferai de mon mieux, mais, de votre côté, essayez de vous transformer un peu; vous dites que vous êtes orgueilleuse; est-ce que vous ne pouvez pas, quelquefois, vaincre votre orgueil?

Elle secoua la tête d'un air obstiné.

— Non, moi, je ne peux pas me transformer. Vous dites toujours que, ce que vous aimez en moi, c'est mon naturel. Si je changeais, je cesserais d'être naturelle. C'est à vous de devenir différent.

— Mais, chérie, je ne pourrai jamais le devenir au point de comprendre ce que je ne comprends pas. J'ai été élevé par un père qui m'a toujours enseigné, avant tout, le respect de la réalité, de l'exactitude... C'est la forme même de mon esprit... Je ne pourrai jamais dire sincèrement que je comprends ce que vous avez fait aujourd'hui, entre deux et trois.

— Ah! j'en ai assez! — me dit-elle avec dureté.

Et, se tournant de côté, elle feignit de dormir.

Le lendemain, je m'attendais à la trouver mécontente, mais au contraire elle m'accueillit gaiement et parut avoir tout oublié. C'était un dimanche. Elle me demanda d'aller au concert avec elle. On jouait *l'Enchantement du Vendredi-Saint* que nous aimions beaucoup l'un et l'autre. A la sortie, elle me demanda de l'emmener prendre le thé. Rien n'était plus touchant qu'Odile gaie, heureuse de vivre; on éprouvait si fort le sentiment qu'elle était faite pour la joie qu'on jugeait criminel de ne pas la lui donner. La regardant ce dimanche-là, si animée, si brillante, je pouvais à peine croire vraie notre querelle de la veille. Mais, plus je connaissais ma femme,

et plus je comprenais qu'elle possédait une faculté d'oubli qui la faisait semblable à un enfant. Rien n'était plus contraire à ma propre nature, à mon esprit qui notait, accumulait, enregistrait. Ce jour-là, pour Odile, la vie c'était une tasse de thé, des toasts bien beurrés, de la crème fraîche. Elle me souriait et moi je pensais : « Ce qui divise le plus les êtres, c'est peut-être que les uns vivent surtout dans le passé et les autres seulement dans la minute présente. »

Je souffrais encore un peu mais j'étais incapable de lui garder rancune longtemps; je me fis des reproches, des serments; je me jurai de ne plus poser de questions inutiles, d'avoir confiance. Nous rentrâmes à pied, à travers les Tuileries et les Champs-Élysées; Odile aspirait avec ravissement l'air frais de l'automne. Il me semblait que, comme au printemps, à Florence, les arbres roux, la lumière grise et dorée, le mouvement joyeux de Paris, les bateaux des enfants dont les voiles se penchaient sur le grand bassin et le jet d'eau flexible au milieu d'eux, tout chantait à l'unisson le thème du Chevalier; je me répétais une phrase de l'*Imitation* que j'aimais beaucoup et que j'avais pris l'habitude d'appliquer à mes rapports avec Odile : « Me voici devant vous comme votre esclave et je suis prêt à tout puisque je ne désire rien pour moi, mais pour vous ». Quand j'arrivais ainsi à vaincre mon orgueil et à m'humilier, non devant Odile, mais plus exactement devant mon amour pour Odile, je me sentais plus content de moi.

VII

La personne qu'Odile voyait le plus était Misa. Elles se téléphonaient tous les matins, quelquefois pendant plus d'une heure, et sortaient ensemble l'après-midi. Je favorisais cette amitié qui occupait Odile sans danger pendant que j'étais au bureau. J'avais même plaisir à voir Misa chez nous le dimanche et, plusieurs fois, quand il m'arriva de faire avec Odile de petits voyages de deux ou trois jours, ce fut moi qui proposai d'emmener son amie. Je veux essayer de vous expliquer les sentiments qui me guidaient, parce qu'ils vous aideront à comprendre ensuite le rôle étrange de Misa dans ma vie.

D'abord, si je désirais encore comme aux premières semaines de notre mariage être seul avec Odile, c'était plutôt maintenant par crainte vague de ce qu'apporteraient des êtres nouveaux, que par plaisir positif. Je ne l'aimais pas moins, mais je savais que les échanges entre nous seraient toujours limités et que les conversations vraiment sérieuses, profondes, ne seraient plus accueillies par elle qu'avec une bonne volonté languissante. Il était vrai qu'en revanche je prenais, moi, goût à ce bavardage un peu fou, un peu triste, frivole et toujours gracieux, à ces « palabres » qui étaient la vraie conversation d'Odile, quand elle était naturelle. Mais Odile n'était jamais mieux elle-même que devant Misa. Quand elles parlaient ensemble, elles laissaient voir toutes deux un aspect puéril de leur esprit qui m'amusait beaucoup, et me touchait aussi, en me montrant ce qu'avait pu être Odile petite fille. Je fus ravi le soir où, dans un hôtel de Dieppe, elles se disputèrent comme des enfants et où Odile finit par jeter un oreiller à la tête de Misa en lui criant :

— Méchante fille!

Il y avait aussi en moi un sentiment plus trouble et qui doit naître toutes les fois qu'une jeune femme est mêlée, par les circonstances et non par l'amour, à la vie quotidienne d'un homme. Par nos voyages, par la familiarité même d'Odile qui autorisait la mienne, je me trouvais presque aussi intime avec Misa qu'avec une maîtresse. Un jour, comme nous discutions sur la force physique des femmes, elle me provoqua. Nous luttâmes un instant; je la renversai, puis me relevai, un peu honteux.

— Quels enfants vous êtes! — dit Odile.

Misa resta longtemps étendue à terre, me regardant fixement.

Elle était d'ailleurs le seul être humain que nous recevions, Odile et moi, avec un égal plaisir. Halff et Bertrand ne venaient plus guère et je ne les regrettais pas beaucoup. J'avais très vite éprouvé à leur égard les mêmes sentiments qu'Odile. Et l'écoutant parler avec eux, je me dédoublais étrangement. La voyant par leurs yeux, je jugeais qu'elle traitait avec une inconvenante légèreté des sujets sérieux. Mais, en même temps, j'en arrivais à préférer ses folies aux

théories de mes amis. Ainsi j'étais honteux de ma femme devant eux et fier d'elle devant moi-même. Quand ils partaient, je me disais que malgré tout Odile leur était supérieure par un contact plus direct avec la vie, avec la nature.

Odile n'aimait pas ma famille et je n'aimais pas beaucoup la sienne. Ma mère avait voulu lui donner des conseils sur le choix de ses meubles, sur son train de vie, sur les devoirs d'une jeune femme. Les conseils étaient ce qu'Odile supportait le moins au monde. Elle prenait, pour parler des Marcenat, un ton qui me choquait beaucoup. Je m'ennuyais à Gandumas; je jugeais qu'on y sacrifiait tous les plaisirs de la vie à un conformisme familial dont rien ne prouvait l'origine sacrée, mais en même temps j'étais assez fier de l'austérité de nos traditions. La vie de Paris, où les Marcenat n'étaient rien, aurait dû me guérir de la manie de leur accorder tant d'importance, mais comme certaines petites communautés religieuses, transportées dans des continents barbares, voient sans que ce spectacle trouble leur foi des millions d'hommes adorer d'autres dieux, ainsi nous autres Marcenat, transportés au milieu d'un monde païen, gardions la mémoire du Limousin et le souvenir de notre grandeur.

Mon père lui-même, qui admirait Odile, ne pouvait s'empêcher d'être irrité par elle. Il ne le montrait pas; il était pour cela trop bon et trop réservé; moi qui connaissais sa pudeur et qui en avais hérité, je savais combien le ton d'Odile devait le faire souffrir. Ma femme, quand elle avait un sujet de doute ou de colère, le disait avec force et ensuite l'oubliait. Ce n'était pas ainsi qu'on nous avait appris, à nous autres Marcenat, que les êtres humains communiquent entre eux. Quand Odile me disait : « Votre mère est venue ici en mon absence et elle s'est permis de faire des observations au valet de chambre; je vais lui téléphoner que je n'admets pas ça... » je la suppliais d'attendre :

— Écoutez, Odile, sur le fond vous avez raison, mais n'essayez pas de lui dire ça vous-même, vous ne réussirez qu'à la fâcher. Laissez-moi faire ou bien, si vous préférez (et même cela vaudrait mieux), demandez donc à tante Cora de dire à ma mère que vous lui avez dit que...

Odile éclatait de rire :

— Vous ne vous rendez pas compte, — me disait-elle, — du comique de toute votre famille... Seulement, en même temps, c'est terrible... Mais oui, Dickie, c'est terrible, parce que je vous aime tout de même moins quand je vois les caricatures de vous que sont, au fond, tous ces gens-là... Je sais bien que vous n'êtes pas comme ça par nature mais vous êtes marqué par eux.

Le premier été que nous passâmes ensemble à Gandumas fut assez pénible. On déjeunait chez nous à midi exactement et l'idée qu'il fût possible de faire attendre mon père ne m'était jamais venue. Mais Odile emportait un livre dans la prairie ou allait se promener au bord du torrent et oubliait l'heure. Je voyais mon père marcher de long en large dans la bibliothèque. Je courais à travers le parc pour chercher ma femme; je revenais essoufflé sans l'avoir rencontrée, je la voyais arriver, calme, souriante, tout heureuse de s'être chauffée au soleil et quand, au début d'un repas, nous restions silencieux pour lui marquer une désapprobation qui ne pouvait être (puisqu'elle venait d'un groupe Marcenat) qu'indirecte et muette, elle nous regardait avec un sourire où je devinais de l'amusement et du défi.

Chez les Malet où nous dînions une fois par semaine, la situation était toute contraire; c'était moi qui me sentais observé et jugé. Là les repas n'étaient pas des cérémonies solennelles; les frères d'Odile se levaient pour aller chercher du pain; M. Malet parlait d'une phrase qu'il avait lue, n'arrivait pas à la citer exactement et sortait à son tour pour rapporter un livre. La conversation était extrêmement libre; je n'aimais pas à entendre M. Malet parler devant sa fille de sujets scabreux. Je savais à quel point il était absurde d'attacher tant d'importance à des détails si petits, mais ce n'était pas un jugement, c'était une impression pénible. Chez les Malet, je n'étais pas heureux; le climat n'était pas le mien. Je me déplaisais à moi-même, je me trouvais solennel, ennuyeux, et me reprochant mes silences je m'y enfermais.

Mais chez les Malet, comme à Gandumas, mes malaises n'étaient qu'en surface parce qu'il me restait le bonheur, encore si puissant pour moi, de voir vivre Odile. Quand, dans

un dîner, j'étais placé en face d'elle, je ne pouvais m'empêcher de la regarder; elle avait un éclat d'une blancheur lumineuse; elle me faisait penser à un beau diamant brillant au clair de lune. En ce temps-là elle s'habillait presque toujours en blanc et, chez elle, s'entourait de fleurs blanches. Cela lui allait bien. Quel prodigieux mélange elle était de candeur et de mystère! Je croyais vivre près d'une enfant, mais quelquefois, quand elle parlait avec un autre homme, je surprenais dans son regard je ne sais quel reflet de sentiments ignorés de moi et comme la rumeur lointaine d'un peuple sauvage de passions.

VIII

J'ai essayé de vous faire saisir l'entrée, la première exposition à demi couverte par d'autres instruments plus forts, des thèmes autour desquels s'est construite la symphonie inachevée qu'est ma vie. Vous avez noté le Chevalier, le Cynique et peut-être avez-vous saisi dans cette absurde histoire de tapissier, que par scrupule je n'ai pas voulu omettre, le lointain et premier appel de la Jalousie. Soyez maintenant indulgente et essayez de ne pas juger, mais de comprendre. Je dois faire un effort pénible pour vous raconter la suite de cette histoire, et pourtant je veux être exact. Je le veux d'autant plus que je me crois guéri et que j'essaierai de parler de ma folie avec l'objectivité d'un médecin qui a eu des accès de délire et s'efforce de les décrire.

Il y a des maladies qui commencent lentement, par des malaises légers et convergents; d'autres éclatent en une soirée dans un accès de fièvre violent. La jalousie fut chez moi un mal soudain et terrible. Si, apaisé, je cherche aujourd'hui à en retrouver les causes, il me semble qu'elles étaient très diverses. Il y avait d'abord un grand amour et le désir naturel de conserver pour moi les moindres parcelles de ces matières précieuses qu'étaient le temps d'Odile, ses paroles, ses sourires, ses regards. Mais ce désir n'était pas l'essentiel, car, lorsque je pouvais avoir Odile toute à moi (par exemple si nous étions seuls, un soir, chez nous, ou si je l'emmenais pendant deux ou trois jours en voyage) elle se plaignait de me voir alors beaucoup plus occupé de mes livres ou de mes

pensées que d'elle-même. C'était seulement quand elle pouvait être à d'autres que je souhaitais l'avoir à moi, sentiment où il y avait surtout de l'orgueil, l'orgueil souterrain masqué de modestie et de réserve qui était propre à la famille de mon père. Je voulais régner sur l'esprit d'Odile comme, dans la vallée de la Loue, je régnais sur les eaux, sur les forêts, sur ces longues machines où glissait la pâte blanche du papier, sur ces maisons de paysans, sur ces cottages d'ouvriers. Je voulais savoir ce qui se passait dans cette petite tête, sous ces cheveux bouclés, comme je savais chaque jour, par des états imprimés et clairs qui arrivaient du Limousin, combien il restait de kilos de Whatman et quelle avait été, pendant la dernière semaine, la production quotidienne de l'usine.

Je sens à la douleur que je réveille en appuyant sur ce point précis que là était le centre du mal, dans une curiosité intellectuelle aiguë. Je n'admettais pas de ne pas comprendre. Or comprendre Odile était impossible et je crois qu'aucun homme (s'il l'avait aimée) n'aurait pu vivre auprès d'elle sans souffrir. Je crois même que, si elle avait été différente, je n'aurais sans doute jamais su ce qu'était la jalousie (car un homme ne naît pas jaloux, il apporte seulement un état de réceptivité qui le rend apte à contracter cette maladie), mais Odile, par sa nature même et sans le vouloir, excitait sans cesse ma curiosité. Les événements, l'histoire d'une journée, qui pour moi, comme pour tous les miens, étaient des dessins précis et qu'il suffisait de décrire avec scrupule pour que toutes les phrases, tous les éléments du récit vinssent s'emboîter les uns dans les autres avec une perfection qui ne laissait place pour aucun doute, devenaient en traversant l'esprit d'Odile un paysage vaporeux et confus.

Je ne voudrais pas vous donner l'impression qu'elle dissimulait délibérément la vérité. C'était bien plus complexe. Ce qui se passait, c'était que, pour elle, les mots, les phrases avaient peu de valeur; de même qu'elle avait la beauté d'un personnage de rêve, elle passait sa vie dans un rêve. Je vous ai dit qu'elle vivait surtout dans l'instant présent. Elle inventait le passé et l'avenir au moment où elle en avait besoin, puis oubliait ce qu'elle avait inventé. Si elle avait cherché à tromper, elle se serait efforcée de coordonner ses propos, de leur

donner au moins un air de vérité; je n'ai jamais vu qu'elle s'en donnât la peine. Elle se contredisait dans une même phrase. Revenant d'un séjour à l'usine, en Limousin, je lui demandais :

— Qu'est-ce que vous avez fait dimanche?

— Dimanche? Je ne sais plus... Ah! oui, j'ai été très fatiguée; je suis restée au lit toute la journée.

Cinq minutes après, comme nous parlions de musique, elle s'écriait tout d'un coup :

— Ah! j'ai oublié de vous dire : j'ai entendu dimanche dernier au concert cette *Valse* de Ravel dont vous m'aviez parlé. J'aime beaucoup ça...

— Mais, Odile, vous rendez-vous compte de ce que vous dites? C'est de la folie... Vous savez tout de même bien si, dimanche, vous étiez au concert ou dans votre lit... et vous ne pensez pas que je puisse croire les deux choses.

— Je ne vous demande pas de le croire. Quand je suis fatiguée, je dis n'importe quoi... Je n'écoute pas moi-même ce que je dis.

— Enfin, maintenant, cherchez un souvenir précis : Qu'est-ce que vous avez fait dimanche dernier? Etes-vous restée couchée ou êtes-vous allée au concert?

Elle restait confuse un instant, puis disait :

— Je ne sais plus, moi, vous me faites perdre la tête quand vous prenez votre air d'inquisiteur.

Je sortais de telles conversations très malheureux; inquiet, agité, ne pouvant dormir, je passais des heures à essayer de reconstituer d'après les moindres mots qui lui avaient échappé ce qu'avait été le réel emploi de sa journée. Je passais alors en revue tous ces amis inquiétants qui avaient rempli, je le savais, la vie d'Odile jeune fille. Quant à Odile, elle avait la même facilité pour oublier de telles scènes que tout le reste. Je l'avais quittée le matin, boudeuse, fermée, je la retrouvais le soir joyeuse. J'arrivais prêt à lui dire : « Écoutez, chérie, ce n'est plus possible; il faudra penser à nous séparer. Je ne le désire pas, mais alors il faut que vous fassiez un effort, il faut que vous soyez autrement. » J'étais accueilli par une jeune fille en robe neuve qui m'embrassait et me disait : « Ah!

vous savez, Misa a téléphoné, elle a trois places pour l'Œuvre et nous allons voir *Maison de Poupée*, » et moi, par faiblesse et par amour, j'acceptais cette invraisemblable et consolante fiction.

J'étais beaucoup trop orgueilleux pour laisser voir que je souffrais. En particulier mes parents devaient à tout prix l'ignorer. Deux êtres seulement, pendant cette premiere année, me parurent avoir deviné ce qui se passait. Le premier fut ma cousine Renée et cela m'étonna d'autant plus que nous la voyions très peu. Elle vivait dans un monde de savants et de médecins, voyageait beaucoup et avait plusieurs fois accepté des missions pour l'Institut Pasteur. Elle irritait notre famille en refusant de se marier. Elle avait assisté à nos fiançailles et avait envoyé à Odile ce jour-là une admirable corbeille de lys blancs. Je me souviens que cela m'avait surpris; ses parents nous avaient fait un beau cadeau; pourquoi ces fleurs? Quelques mois plus tard nous avions dîné avec elle chez mon oncle Pierre et je l'avais à mon tour invitée à venir chez nous. Elle fut très aimable pour Odile et m'intéressa beaucoup par ses récits de voyages. Depuis que j'avais cessé de voir la plupart de mes anciens amis, je n'entendais plus guère de conversations aussi solides et aussi nourries. Quand elle partit, je la conduisis, jusqu'à la porte. « Comme ta femme est jolie! » me dit-elle avec une sincère admiration. Puis elle me regarda tristement et ajouta : « Tu es heureux? » sur un tel ton que je compris qu'elle ne pensait pas que je le fusse.

L'autre femme qui souleva pour moi un instant le voile fut Misa. Son attitude était devenue, au bout de quelques mois, assez bizarre. Il me semblait qu'elle cherchait maintenant beaucoup plus à être mon amie qu'à rester celle d'Odile. Un soir, Odile étant souffrante et couchée (elle avait eu deux accidents successifs et il devenait malheureusement probable qu'elle ne pourrait avoir d'enfants), Misa qui était venue la voir s'assit avec moi sur le divan, au pied du lit. Nous étions très près l'un de l'autre et presque entièrement masqués par le bois très haut du lit aux yeux d'Odile qui, couchée, ne pouvait voir que nos têtes. Tout d'un coup Misa se rapprocha, se serra contre moi et me prit la main. Je fus si surpris que je ne comprends pas encore comment Odile ne le vit pas sur mon

visage. Je m'écartai, mais à regret, et le soir, en ramenant Misa chez elle, d'un mouvement involontaire et brusque, je l'embrassai légèrement. Elle se laissa faire. Je lui dis :

— Ce n'est pas bien. Cette pauvre Odile...

— Oh! Odile! — dit-elle en haussant les épaules.

Cela me déplut et je devins ensuite très froid avec Misa; en même temps cela m'inquiéta, car je me demandai si son : « Oh! Odile! » ne signifiait pas : « Odile ne mérite pas qu'on s'occupe d'elle. »

IX

Deux mois plus tard Misa se fiança. Odile me dit qu'elle ne comprenait pas le choix de Misa. Ma femme avait trouvé ce Julien Godet très médiocre. C'était un jeune ingénieur qui venait de sortir de l'École Centrale et qui, comme disait M. Malet, « n'avait pas de position ». Misa avait plutôt l'air de chercher à l'aimer que de l'aimer vraiment. Lui, au contraire, était très amoureux. Mon père, qui depuis quelque temps souhaitait trouver un directeur pour une papeterie annexe qu'il avait fondée près de Gandumas, à la Guichardie, eut l'idée, quand il entendit parler du mariage de Misa, de prendre chez lui le mari de notre amie. Cela ne me plaisait qu'à moitié; je ne me sentais plus en confiance avec Misa, mais Odile qui aimait beaucoup à rendre service, à faire plaisir, remercia mon père et tout de suite transmit l'offre.

— Faites attention, — lui dis-je — vous envoyez Misa vivre en Limousin et vous vous privez d'elle à Paris.

— Oui, je le sais bien, mais je le fais pour elle et pas pour moi; d'ailleurs je la retrouverai au moment de ces horribles séjours à Gandumas, ce qui me sera très précieux et, si elle a envie de venir à Paris, elle pourra toujours loger chez ses parents ou chez nous... Et puis il faut bien que ce garçon fasse quelque chose et, si nous ne le prenons pas, il partira avec elle pour Grenoble ou pour Castelnaudary.

Misa et son mari acceptèrent tout de suite et Odile fit elle-même le voyage de Gandumas, en plein hiver, pour leur chercher une maison et les recommander aux gens du pays. C'était un trait d'Odile, que je n'ai pas encore assez indiqué, que de se dévouer très généreusement pour ses amis.

Je crois que le départ de Misa fut pour notre ménage un malheur parce qu'il eut pour résultat immédiat de rejeter complètement Odile vers un groupe qui me déplaisait beaucoup. Avant notre mariage Odile était souvent sortie seule avec des jeunes gens; elle avait été emmenée par eux au théâtre; elle avait fait des voyages avec ses frères et les amis de ceux-ci. Elle m'en avait prévenu très loyalement au moment où nous nous étions fiancés et m'avait dit qu'elle ne pourrait y renoncer. A ce moment, je la désirais plus que tout au monde; je lui avais répondu de bonne foi que cela me paraissait naturel et que jamais je ne serais un obstacle à ses amitiés.

Comme il est injuste et absurde de rendre les êtres humains comptables de leurs promesses! Quand j'avais fait celle-là je ne m'étais pas du tout représenté ce que j'éprouverais en voyant un autre homme accueilli avec ce même regard, ce même sourire, que j'avais tant aimés. Peut-être serez-vous étonnée d'apprendre que je souffrais aussi de la qualité assez médiocre de la plupart de ces amis d'Odile. J'aurais dû en être rassuré; j'en étais au contraire blessé. Quand on aime une femme autant que j'aimais la mienne, tout ce qui est lié à son image se trouve paré par notre amour de qualités et de vertus imaginaires et, comme la ville où nous l'avons rencontrée nous semble plus belle qu'elle n'est réellement, et le restaurant où nous avons dîné avec elle soudain meilleur que tous les autres, le rival lui-même, bien que détesté, participe de cette lumière. Le thème du Rival, si le compositeur mystérieux qui orchestre notre existence nous le faisait entendre isolé, ce serait presque, je crois, le thème du Chevalier, mais ironique et déformé; nous voudrions trouver en cet ennemi un adversaire digne de nous et c'est ainsi que, de tous les désappointements que peut nous causer une femme, le désappointement par le rival est le pire. J'aurais été jaloux, mais non surpris, si j'avais trouvé auprès d'Odile les hommes les plus remarquables de notre temps; je la voyais entourée de jeunes gens qui n'étaient peut-être pas, à les juger impartialement, beaucoup plus médiocres que d'autres, mais qui certes ne la méritaient pas et que d'ailleurs elle n'avait pas choisis.

— Odile, pourquoi êtes-vous coquette? — lui disais-je, — je comprends encore qu'une femme laide veuille éprouver son pouvoir. Mais vous... C'est un jeu auquel vous gagnerez à tout coup; c'est cruel, chérie, c'est déloyal... Et surtout vos choix sont si étranges... Par exemple, vous voyez tout le temps ce Jean Bernier... Mais qu'est-ce qui peut vous intéresser en lui? Il est laid, il est grossier...

— Il m'amuse.

— Comment peut-il vous amuser? Vous êtes intelligente, vous avez du goût. Ses plaisanteries sont de celles que je n'ai pas entendues depuis le régiment et que je n'oserais pas faire devant vous...

— Vous avez sans doute raison; il est laid, il est peut-être bête (quoique je ne le croie pas), mais j'aime le voir.

— Enfin vous ne l'aimez pas?

— Ah! non par exemple! Vous êtes fou! Je ne voudrais même pas qu'il me touche, il me fait l'effet d'une limace...

— Ma chérie, vous ne l'aimez peut-être pas, mais lui vous aime; cela, je le vois. Vous rendez malheureux deux hommes, lui et moi; à quoi bon?

— Vous croyez tout le monde amoureux de moi... Je ne suis pas si jolie.

Elle disait cela avec un sourire de coquetterie si charmant que je souriais aussi. Je l'embrassais.

— Alors, ma chérie, vous le verrez moins?

Elle prenait son air fermé.

— Je ne vous ai jamais dit ça.

— Vous ne me l'avez pas dit mais je vous le demande... Qu'est-ce que cela peut vous faire? A moi, cela me ferait plaisir. Et vous dites vous-même qu'il vous est indifférent...

Elle semblait interdite, s'interrogeait, puis disait avec un sourire gêné :

— Je ne sais pas, Dickie, je crois que je ne peux pas faire autrement... Cela m'amuse.

Pauvre Odile! Elle avait en prononçant cette phrase un air si puéril, si sincère. Je lui démontrais alors, avec ma vaine et terrible logique, qu'il était facile de « faire autrement »...

— Ce qui vous perd, — lui disais-je, — c'est que vous vous acceptez telle que vous êtes, comme si nous recevions

notre caractère tout fait. Mais on peut former son caractère, on peut le refaire...

— Alors refaites le vôtre.

— Je suis tout prêt à essayer. Mais aidez-moi, en essayant de votre côté.

— Non, moi, je ne peux pas. Et puis je n'ai pas envie d'essayer.

Quand je pense à ce temps déjà lointain, je me demande si ce n'était pas un instinct profond qui lui dictait cette attitude. Si elle avait changé comme je le lui demandais, aurais-je continué à l'aimer autant? Aurais-je supporté la présence constante de ce petit être futile, si de telles scènes n'avaient rendu l'ennui, pour tous deux, impossible? D'ailleurs il n'était pas vrai qu'elle n'eût jamais essayé. Odile n'était pas méchante. Quand elle me voyait malheureux, elle se croyait prête à tout faire pour me guérir, mais son orgueil et sa faiblesse étaient plus forts que sa bonté, et sa vie demeurait la même.

J'avais appris à connaître ce que j'appelais son « air de conquête », une gaieté haussée d'un demi-ton au-dessus de sa gaieté normale, des yeux plus brillants, un visage plus beau, et son habituelle langueur vaincue. Quand un homme lui plaisait, je le savais avant elle. C'était affreux... Quelquefois alors je pensais à la phrase de Florence : « J'ai été trop tendre et peut-être eussiez-vous pu craindre, en m'épousant, que ma conduite devînt trop légère »...

Ce qui m'attriste le plus lorsque, comme il m'arrive encore souvent, je médite sur cette époque malheureuse, c'est de penser qu'Odile, malgré sa coquetterie, m'était fidèle et que peut-être, avec un peu plus d'adresse, j'aurais pu conserver son amour. Mais il n'était pas facile de savoir comment agir avec Odile; la tendresse l'ennuyait et provoquait chez elle de petites réactions brusques et hostiles; des menaces l'eussent déterminée aux actions les plus violentes.

Un des traits les plus constants de son caractère était son amour du danger. Rien ne lui plaisait mieux que d'être emmenée dans un yacht par vent de tempête, de conduire une voiture de course sur un circuit difficile, de sauter à cheval des obstacles trop hauts. Autour d'elle tournait toute une bande de jeunes mâles hardis. Mais aucun d'eux ne semblait

préféré aux autres et toutes les fois qu'il m'était donné d'entendre leurs conversations, le ton des amitiés d'Odile me paraissait être celui de la camaraderie sportive. D'ailleurs j'ai maintenant entre mes mains (je vous expliquerai pourquoi) beaucoup des lettres adressées à Odile par ces garçons; toutes montraient qu'elle tolérait un ton de badinage amoureux, mais ne leur avait pas cédé.

« Étrange Odile, écrivait l'un d'eux, à la fois si folle et si chaste; trop chaste pour mon goût. » Et un autre, un petit Anglais sentimental et religieux : « Puisqu'il est certain, chère Odile, que je ne pourrai jamais vous aimer dans ce monde-ci, j'espère être près de vous dans l'autre monde ». Mais je vous dis là des choses que je n'ai sues que beaucoup plus tard et, en ce temps-là, je ne pouvais croire à l'innocence de cette vie libre.

Pour être tout à fait juste envers elle, il faut aussi que j'ajoute un détail que j'oubliais. Au début de notre mariage, elle avait cherché à me mêler à ses amitiés anciennes et nouvelles; elle aurait volontiers partagé tous ses amis avec moi. Cet Anglais dont je vous parlais, nous l'avions rencontré pendant notre premier été de vacances, à Biarritz. Il avait amusé Odile en lui donnant des leçons de banjo, qui était alors un instrument nouveau, et en lui chantant des chansons nègres. Puis, au départ, il avait absolument voulu lui faire cadeau de ce banjo, ce qui m'avait fort agacé. Quinze jours plus tard, elle me dit :

— Dickie, j'ai reçu une lettre du petit Douglas, une lettre en anglais; voulez-vous la lire et m'aider à lui répondre?

Je ne sais quel démon m'inspira; je lui dis, avec une colère mal contenue, que j'espérais bien qu'elle ne répondrait pas, que Douglas était un petit crétin et qu'il m'ennuyait... Tout cela était faux; Douglas était bien élevé, charmant et, avant mon mariage, m'aurait beaucoup plu. Mais je prenais l'habitude de ne plus jamais écouter ma femme sans me demander ce qu'elle cachait. Toutes les fois que, dans ses phrases, je trouvais un point obscur, je bâtissais une théorie ingénieuse qui m'expliquait pourquoi elle le voulait obscur. J'éprouvais une joie douloureuse, une voluptueuse souffrance, à croire comprendre qu'elle mentait. Ma mémoire est à l'ordinaire

assez faible; dès qu'il s'agissait de récits d'Odile, elle devenait prodigieuse. Je retenais la moindre de ses phrases; je les comparais entre elles; je les pesais. Il m'arrivait de lui dire : « Comment? Vous avez été essayer ce tailleur? Mais ce serait le quatrième essayage. Vous y avez été déjà mardi, jeudi et samedi derniers ». Elle me regardait, souriait sans aucune gêne et répondait : « Vous avez une mémoire diabolique »... J'étais à la fois honteux de me sentir joué et fier de sentir que je déjouais la ruse. D'ailleurs mes découvertes étaient inutiles, je n'agissais jamais, je ne désirais pas agir et le calme mystérieux d'Odile ne donnait prise à aucune scène. J'étais à la fois malheureux et passionnément intéressé.

Ce qui m'empêchait de trancher brutalement et, par exemple, d'interdire à Odile de voir certains de ses amis, c'était que je découvrais les ridicules erreurs auxquelles me conduisaient mes déductions désespérées. Je me souviens par exemple que, pendant plusieurs semaines, elle se plaignit de maux de tête, de fatigue et me dit qu'elle souhaitait passer quelques jours à la campagne aux environs de Paris. Je ne pouvais à ce moment quitter Paris moi-même; je refusai longtemps de la laisser partir. Notez que je ne remarquais pas du tout l'égoïsme qu'il y avait de ma part à nier qu'elle fût malade.

Enfin l'idée me vint qu'il était plus ingénieux encore de consentir, de l'autoriser à partir pour Chantilly comme elle le désirait, et d'aller la surprendre le lendemain soir. Si je ne la trouvais pas seule (et j'étais certain de ne pas la trouver seule), au moins saurais-je enfin quelque chose de précis et surtout je pourrais agir, la confondre, la quitter (car je croyais le souhaiter, ce qui était faux). Elle partit. Le deuxième jour, je louai une voiture (prévoyant un drame, je ne désirais pas que mon chauffeur en fût témoin) et je partis après le dîner pour Chantilly. Vers le milieu du trajet, je donnai l'ordre à l'homme de revenir vers Paris, puis au bout de trois kilomètres, trop vivement mordu par la curiosité, je le fis à nouveau tourner vers Chantilly. A l'hôtel, je demandai le numéro de la chambre d'Odile. On ne voulut pas me le donner. Cela me parut clair. Je fis voir des papiers; je prou-

vai que j'étais son mari; enfin un chasseur me conduisit. Je la trouvai seule; entourée de livres, elle avait écrit d'innombrables lettres. Mais n'avait-elle pas eu le temps d'organiser cette mise en scène?

— Que vous cherchez loin! — me dit-elle avec pitié... — Qu'est-ce que vous croyez? Qu'est-ce que vous craignez?... Que je sois avec un homme? Qu'est-ce que vous voulez que je fasse d'un homme?... Ce que vous ne comprenez pas, c'est que je veux être seule pour être seule. Et même, si vous voulez que je sois tout à fait franche, je veux surtout ne pas vous voir pendant quelques jours. Vous me fatiguez tellement par vos craintes, par vos soupçons, que je suis obligée de surveiller mes phrases, de faire attention de ne pas me contredire, comme un accusé chez le juge d'instruction... Ici, j'ai passé une journée délicieuse, j'ai lu, j'ai rêvé, j'ai dormi, je me suis promenée dans la forêt. Demain j'irai au château voir des miniatures... Tout cela est si simple, si vous saviez.

Mais déjà je pensais : « Maintenant, forte de ce succès, elle saura que la prochaine fois elle peut faire venir son amant sans danger? »

Ah! cet amant d'Odile, que j'ai essayé de définir ce qu'il était! Je le formais de tout ce que je trouvais inexplicable dans l'esprit et dans les propos de ma femme. J'étais devenu d'une incroyable subtilité dans mes analyses des phrases d'Odile. Je notais toutes les idées un peu fines qu'elle exprimait, pour en faire hommage à l'inconnu. D'étranges rapports s'étaient établis entre elle et moi. Je lui avouais maintenant toutes mes pensées, même les plus sévères à son égard. Elle m'écoutait avec une attention presque indulgente, un peu irritée, mais flattée aussi de se sentir un tel objet de curiosité et d'intérêt.

Elle continuait à n'être pas bien portante et se couchait maintenant très tôt. Je passais presque toutes les soirées près de son lit. Soirées étranges et assez douces. Je lui expliquais les défauts de son caractère, elle m'écoutait en souriant, puis me tendait la main et, en tenant la mienne, me disait :

— Pauvre Dickie, que de tourments pour une malheureuse petite fille qui est méchante, bête, orgueilleuse, coquette... Car je suis tout cela, n'est-ce pas?

— Vous n'êtes pas du tout bête, — lui disais-je, — vous n'êtes pas très intelligente... mais vous avez des intuitions étonnantes et beaucoup de goût.

— Ah! — disait Odile, — j'ai du goût... Il me reste tout de même quelque chose. Écoutez, Dickie, je vais vous lire des vers anglais que j'ai découverts et que j'adore.

Elle avait un goût naturel très fin, il était rare qu'elle aimât une chose médiocre, mais dans le choix même des vers qu'elle me lisait, je remarquais avec un étonnement inquiet, le goût de l'amour, une profonde connaissance de la passion et quelquefois le désir de la mort. Je me souviens surtout d'une strophe qu'elle répétait souvent :

From too much love of living,
From hope and fear set free,
We thank, with brief thanksgiving,
Whatever Gods may be,
That no life lives for ever,
That dead men rise up never,
That even the weariest river
Winds somewhere safe to sea [1].

— *The weariest river...* — répétait-elle souvent, — la rivière la plus lasse, j'aime bien ça... C'est moi, Dickie, la rivière la plus lasse... Et je m'en vais tout doucement vers la mer.

— Vous êtes folle, — lui disais-je, — vous êtes la vie même.

— Oh! j'ai l'air comme cela, — disait alors Odile, avec une moue comiquement triste, — mais, je suis une rivière très lasse.

Quand je la quittais après une telle soirée, je lui disais :

— Au fond, avec tous vos défauts, Odile, je vous aime bien.

— Mais moi aussi, Dickie, — disait-elle.

1. Délivrés d'un trop grand amour de la vie,
Délivrés de l'espoir et de la crainte,
Nous rendons brièvement grâce
Aux Dieux, quels qu'ils puissent être,
De ce qu'aucune vie ne vit toujours,
De ce que les morts ne se relèvent jamais,
De ce que même la rivière la plus lasse
Finit par atteindre la mer.

X

Depuis longtemps mon père me demandait de faire pour les papeteries un voyage en Suède. Nous y achetions de la pâte de bois par l'intermédiaire de courtiers; il était certain que nous pourrions l'obtenir à meilleur compte en traitant directement et lui-même n'était plus assez bien portant pour y aller. Je me refusais à partir si Odile ne m'accompagnait pas, et elle n'y mettait aucun empressement. Ce refus me semblait suspect. Elle aimait les voyages. Je lui proposais, si elle ne souhaitait pas traverser l'Allemagne et le Danemark en chemin de fer, d'aller en bateau depuis le Havre ou Boulogne, ce qui pour elle était toujours un plaisir.

— Mais non, — me dit-elle, — allez-y seul; la Suède ne me tente pas, c'est trop froid.

— Mais pas du tout, Odile, au mois de mai c'est un pays adorable... Des paysages faits pour vous, de la solitude, des grands lacs entourés de sapins, des vieux châteaux...

— Vous croyez? Non, je n'ai pas envie de quitter Paris en ce moment... Mais puisque votre père tient à ce que vous fassiez ce voyage, allez-y, vous. Cela vous fera du bien de voir d'autres femmes que moi. Les Suédoises sont ravissantes, de grandes blondes pâles; tout à fait votre type... Trompez-moi.

A la fin il devint impossible de ne pas faire ce voyage. J'avouai à Odile avec humilité que l'idée de la laisser seule à Paris m'épouvantait.

— Comme vous êtes drôle, — dit-elle, — je ne sortirai pas, je vous le promets; j'ai beaucoup de livres à lire et je prendrai tous mes repas chez maman.

Je partis inquiet et les trois premiers jours furent atroces. Pendant le long voyage de Paris à Hambourg, j'imaginais Odile dans son boudoir, recevant un homme dont je ne voyais pas le visage et qui lui jouait, au piano, toute la musique qu'elle aimait. Je me la représentais souriante et animée, le visage paré de cet air heureux qui jadis m'avait été réservé et que j'aurais voulu saisir, enfermer et garder jalousement pour moi seul. Lequel, parmi ses familiers, l'avait retenu à Paris? Était-ce cet imbécile de Bernier ou cet Américain ami de ses frères, Lansdale? A Malmoë le nouveau train vernissé,

l'étrangeté des couleurs m'arrachèrent enfin à ma sombre rêverie. A Stockholm, je reçus une lettre d'Odile. C'était curieux, les lettres d'Odile; elle écrivait comme une petite fille. Elle disait : « Je suis très tranquille. Je ne fais rien. Il pleut. Je lis. J'ai relu *Guerre et Paix*. J'ai déjeuné chez maman. Votre mère est venue ». Et cela continuait ainsi, en petites phrases qui n'évoquaient rien mais qui, je ne sais pourquoi, et peut-être même à cause de leur vide et de leur naïve simplicité, avaient sur moi un effet rassurant.

Les jours suivants ne firent qu'augmenter cette impression de détente. C'était curieux, j'aimais Odile mieux qu'à Paris. Je la voyais grave, un peu alanguie, étendue et lisant près d'un vase où sans doute était un bel œillet, une rose. Comme j'étais très lucide en dépit de ma folie, je me disais : « Mais pourquoi est-ce que je souffre pas? Je devrais être malheureux. Je ne sais rien d'elle. Elle est libre et m'écrit ce qu'elle veut. « Je me rendais compte que l'absence, tout en favorisant, comme je le savais déjà, la cristallisation et l'amour, endort pour un temps la jalousie, parce qu'en retirant à l'esprit tous ces petits faits, toutes ces observations sur lesquelles il a pris coutume de bâtir ses dangereux, ses affreux édifices, il le contraint au calme et au repos. Les affaires que je devais traiter m'obligèrent à voyager dans la campagne suédoise; je logeais chez des châtelains propriétaires de grands bois; on m'offrait des liqueurs du pays, du caviar, du saumon fumé; les femmes avaient un éclat froid, cristallin; il m'arrivait de passer des jours entiers sans penser à Odile et à ses actions.

Je me souviens surtout d'un soir. J'avais dîné à la campagne, aux environs de Stockholm, et après le dîner mon hôtesse avait proposé une promenade dans le parc. Nous nous étions couverts de fourrures. L'air était glacé. De grands valets blonds avaient ouvert une grille de fer forgé et nous nous étions trouvés au bord d'un lac gelé, qui brillait faiblement sous le soleil nocturne. La femme qui m'accompagnait était ravissante, gaie; elle avait, quelques minutes plus tôt, joué des *Préludes* de Chopin avec une grâce si légère que j'en avais eu les larmes aux yeux. J'éprouvai pendant une seconde une impression de bonheur extraordinaire. « Que le monde est beau, pensai-je, et qu'il est facile d'être heureux. »

Le retour à Paris me fit retrouver aussitôt mes fantômes. Les récits que me faisait Odile de ses longues journées de solitude étaient si nus qu'ils appelaient, pour en remplir les vastes espaces désertiques, les hypothèses les plus pénibles.

— Quest-ce que vous avez fait tout ce temps?

— Mais rien. Je me suis reposée; j'ai rêvassé; j'ai lu.

— Qu'est-ce que vous avez lu?

— Je vous l'ai écrit : *Guerre et Paix.*

— Enfin vous n'avez pas passé quinze jours à relire *Guerre et Paix*!

— Non, j'ai fait des choses; j'ai rangé mes tiroirs, j'ai mis de l'ordre dans mes livres, j'ai répondu à de vieilles lettres, j'ai été chez des couturiers.

— Mais qui avez-vous vu?

— Personne. Je vous l'ai écrit : votre mère, la mienne, mes frères, Misa... Et puis j'ai fait beaucoup de musique.

Elle s'anima un peu et me parla de la musique espagnole, d'Albeniz, de Granados, qu'elle venait de découvrir.

— Et puis, Dickie, il faudra que je vous emmène entendre *l'Apprenti Sorcier*... C'est si intelligent.

— C'est construit sur l'histoire de la ballade de Gœthe, — lui dis-je.

— Oui, — dit Odile avec animation.

Je la regardai. Comment connaissait-elle cette ballade? Je savais qu'Odile n'avait jamais lu Goethe. Avec qui avait-elle été au concert? Elle lut mon expression inquiète sur mon visage.

— Mais c'était dans le programme, — dit-elle.

ANDRÉ MAUROIS

(*A suivre.*)

LA POLITIQUE DES ÉTATS-UNIS

Le 5 novembre prochain le peuple des États-Unis élira son président. Il aura à choisir entre M. Herbert Hoover, candidat des républicains, et M. Alfred Smith, que présentent les démocrates. C'est un événement qui ne saurait laisser personne indifférent. Jadis et même naguère (car il en fut ainsi jusqu'à la dernière conflagration) les mouvements de la politique américaine n'intéressaient les Européens qu'à un point de vue en quelque sorte théorique; on suivait avec une certaine curiosité les agitations électorales périodiques de la grande République, mais leurs conséquences importaient en somme assez peu aux habitants du Vieux Monde. Aujourd'hui il n'en va plus de même. Les États-Unis sont devenus la plus forte de toutes les puissances. Politiquement, financièrement, économiquement, l'effet de tout ce qui se passe en Amérique peut se faire immédiatement sentir de ce côté-ci de l'Atlantique. La prochaine élection présidentielle doit donc retenir l'attention de tous, puisqu'elle orientera pour quatre ans les destins d'un peuple qui est en mesure d'exercer une influence sur l'avenir de toutes les autres nations et dont les décisions peuvent avoir un contre-coup sur la vie de chacun.

Selon que l'emportera le candidat républicain ou le candidat démocrate, le cours de la politique intérieure des États-Unis variera naturellement. Il ne faudrait pourtant pas s'exagérer les conséquences du choix qui sera fait cet automne et qui n'aura probablement pas, bien qu'on pense en général le contraire, les effets d'une élection législative décisive en

France ou en Angleterre. Si en France une majorité cartelliste succède à une majorité modérée ou inversement, si en Angleterre les travaillistes arrachent le pouvoir aux conservateurs, toute la vie politique du pays se trouve profondément modifiée. En Amérique on ne saurait en dire autant d'un chassé-croisé entre les deux grands partis qui, sur les questions fondamentales, ne paraissent plus être en opposition bien nette : une équipe prend la place d'une autre et s'empresse suivant une vieille tradition, de confier les principaux postes administratifs, diplomatiques, etc... aux siens, sans qu'il en résulte des transformations politiques vraiment radicales. Les modifications qui pourront se produire auront trait peut-être avant tout aux questions de tarifs, les républicains représentants attitrés de la grande industrie, étant plus protectionnistes que les démocrates. En ce qui concerne la prohibition, le succès de M. Al. Smith pourrait amener, non point, comme le croient tant d'Européens, la suppression de l'article constitutionnel qui l'a établie (les démocrates du sud et de l'ouest sont, en majorité, aussi prohibitionnistes que les républicains), mais une modification de la loi d'exécution ou son application plus douce par une interprétation qui autoriserait l'usage des vins légers et de la bière. Enfin les démocrates, pour obtenir l'appui des fermiers, mécontents de l'attitude qu'ont adoptée à leur égard les chefs républicains, seront tentés de faire aux agriculteurs les concessions que l'autre parti leur a refusées; ce serait d'autant plus naturel que les démocrates ne triomphent aux élections présidentielles que lorsqu'un mouvement se produit en leur faveur dans les États agricoles de l'ouest. Pour le reste, les divergences sont bien peu considérables entre les programmes de deux organisations dont l'existence tient surtout, d'une part, aux traditions historiques qu'elles représentent et, d'autre part, aux intérêts des politiciens professionnels qui les manœuvrent et qui ont monté les deux grandes machines rivales qui semblent parfois tourner à vide.

Cependant il faut tenir compte du tempérament de l'élu. Quand le président désigné a des idées personnelles et un caractère énergique, il arrive qu'il tire du programme plus ou moins incolore de son parti des conséquences imprévues; il est

certain, par exemple, que des hommes tels que Roosevelt, du côté républicain, et Wilson, dans le camp démocrate, ont marqué leur passage au pouvoir d'une façon toute particulière. Mais il y a là un élément trop personnel pour qu'on puisse à l'avance en évaluer l'importance. Il faut cependant dès maintenant reconnaître que les deux candidats de cette année se distinguent assez nettement des politiciens qui portent le plus souvent la bannière des partis, soit par la volonté dont ils ont déjà donné des preuves, soit par l'originalité de leur caractère : Hoover l'homme d'affaires réaliste qui a parcouru l'univers, et Smith, l'Irlandais catholique, ne ressemblent guère aux occupants ordinaires de la Maison-Blanche. Il est donc probable que l'un ou l'autre réservera certaines surprises.

Ces surprises, si elles se produisent, concerneront probablement avant tout la politique intérieure américaine. Si intéressante que soit celle-ci, notre intention n'est pas de l'étudier dans cet article, parce que nous croyons plus utile et, à certains égards, plus nécessaire d'examiner, à l'occasion de ce changement de président, la politique extérieure des États-Unis. Nous voudrions essayer de dégager les grandes lignes traditionnelles de cette politique et chercher à discerner dans quelle mesure le gouvernement de Washington semble devoir les suivre ou s'en écarter au cours des années qui viennent. On pourrait croire que, parce qu'elle nous touche plus directement, l'action diplomatique de l'Amérique est mieux connue de notre public que sa vie politique intérieure. Mais il n'en est pas ainsi. Il n'existe pas, en français, à notre connaissance pour la politique extérieure des États-Unis, d'études comparables, même de loin, à celles qui ont été consacrées à sa politique intérieure.

Celle-ci paraît avoir toujours attiré l'attention de nos écrivains. Tocqueville a ouvert la voie d'une façon magistrale. Plus tard, sous le second empire, Laboulaye a écrit une histoire des États-Unis, qui en dépit de son tour oratoire (il s'agit de leçons réunies en trois volumes) et de son caractère exagérément et un peu naïvement admiratif, peut rendre des services; elle ne traite d'ailleurs que des origines et s'arrête à l'adoption de la Constitution. Pour le développe-

ment et l'organisation des partis, nous possédons un ouvrage très remarquable, auquel on ne recourt pas assez souvent, et dans lequel Ostrogorsky, au début du XXe siècle, sous le titre de : *la Démocratie et les Partis politiques*, a accumulé un nombre inouï de renseignements et d'observations. Il convient aussi évidemment de mentionner le livre classique de Bryce *The American Commonwealth* (dont il existe une bonne version française, un peu ancienne malheureusement) et les chapitres relatifs aux États-Unis que contiennent ses deux gros volumes sur la *Démocratie moderne*, qui en 1924 ont été traduits en français. Se plaçant à des points de vue plus particuliers, MM. André Tardieu (*Devant l'obstacle : L'Amérique et nous*) et Lucien Romier (*Qui sera le maître? Europe ou Amérique*) ont apporté leur contribution à l'étude de ce problème américain qui, à juste titre, préoccupe tant notre génération. Tout le monde enfin a lu ou devrait avoir lu les *États-Unis d'aujourd'hui* où M. André Siegfried vient de faire, avec autant d'art que de science, un tableau qui, à bien des égards, peut être rapproché de celui que l'auteur de la *Démocratie en Amérique* a brossé il y a près d'un siècle. On ne peut que renvoyer à cet exposé, si achevé de fond et de forme, ceux qui veulent comprendre les agitations diverses de la politique intérieure américaine. Tout homme qui désirera suivre avec fruit les informations que la presse donnera au sujet de l'élection américaine n'a qu'à prendre en main ce livre de tout premier ordre. Il est permis de dire que dans ce domaine le nécessaire a été fait. Cela n'est pas le cas pour la politique extérieure. C'est pourquoi nous pensons qu'à ce sujet il n'est pas inutile de faire ressortir certains faits essentiels qui ne sont peut-être pas aussi connus qu'ils devraient l'être et qui, groupés comme il convient, sont de nature à nous éclairer sur l'orientation probable de l'action américaine. Sur ce sujet, le public ne possède en général que des données insuffisantes et des idées confuses qui lui suggèrent des conclusions inexactes[1].

1. Sous le titre de *la Politique des États-Unis et d'Europe* (Paris, Payot, 1925), il a paru un important extrait de l'étude qu'un homme politique américain, Perry Belmont, a consacrée à la politique de l'isolement. Cet ouvrage peut rendre des servise.

Cette connaissance incomplète est d'ailleurs excusable. Dans sa *Démocratie en Amérique*, livre qui devrait être encore consulté et qui ne l'est sans doute plus guère, puisqu'on ne le trouve que d'occasion, Tocqueville constate « qu'il y a une sorte d'ignorance qui naît de l'extrême publicité », grâce à laquelle « les traits principaux de chaque tableau disparaissent parmi la multitude des détails. » Il applique son observation aux nations démocratiques « qui agissent souvent au hasard, parce qu'on a voulu tout leur dire », ce qui a pour effet l'oubli. Cette remarque est encore plus justifiée à notre époque qu'à la sienne. Nos méthodes d'information visent presque exclusivement à la rapidité; il s'agit avant tout de fournir au jour le jour le plus de nouvelles possible à un public qui veut être renseigné tout de suite et qui n'a ni le temps ni le moyen de digérer la nourriture qu'on lui procure ainsi. Qui voudrait résister à une tendance qu'accentue à chaque instant le perfectionnement des instruments matériels de transmission ferait œuvre vaine. Mais il faut se rendre compte des conséquences de cet état de choses. Éblouis par la multitude des faits successifs qui sont mis journellement sous leurs yeux et incapables d'établir un lien entre eux, les hommes d'aujourd'hui aperçoivent peut-être moins distinctement que leurs prédéccesseurs les grandes lignes des événements. Comme disent les Allemands, les arbres leur cachent la forêt. Une connaissance superficielle d'incidents dont l'un efface l'autre dans la mémoire est plus décevante parfois que l'ignorance relative des détails où l'on était jadis.

C'est probablement à ce système cinématographique d'information qu'on doit attribuer les extraordinaires erreurs d'interprétation qui sont à chaque instant commises, et pas seulement par des hommes incultes, au sujet de la politique extérieure. Parce qu'on vient de parcourir le dernier discours prononcé par M. Stresemann ou par M. Kellogg on s'imagine être instruit de la politique allemande ou américaine; le lendemain un autre discours brouillera les idées qu'on s'était faites, et de ces impressions successives ne résultera aucune vue d'ensemble. On finit par croire que la politique extérieure des divers pays subit, suivant les circonstances du moment, des modifications profondes et par perdre tout moyen de

comprendre les mobiles permanents qui la déterminent. Cela est du reste fort naturel, car, en apparence, les changements sont constants, surtout après de grandes crises nationales ou internationales. Mais si on se donnait la peine d'aller au fond des choses, on constaterait qu'il n'y a en réalité rien de plus permanent que l'orientation extérieure des nations, dont l'action obéit à certaines nécessités durables et en quelque sorte constitutionnelles. Bien entendu, cette vérité, qui nous paraît incontestable, ne doit pas être exagérée et poussée à l'absurde. Dans le monde des faits comme dans celui des idées, l'évolution incessante entraîne des modifications d'une grande importance qui poussent les États dans des voies où ils ne s'étaient pas encore engagés; par exemple, les rapports de force ne demeurent pas les mêmes entre eux, et cela seul suffirait à expliquer des transformations. Mais celles-ci se font toujours dans le sens donné par la situation géographique et la tradition historique de l'État envisagé; si bien que le plus souvent une étude attentive permettrait de les prévoir et, dans tous les cas, de les comprendre. Il importe au plus haut point d'interpréter correctement les diverses manifestations d'une politique extérieure, faute de quoi les pires fautes sont commises. On est enclin, non sans raison, à se moquer des gens qui, sur un ton prudhommesque, invoquent à tort et à travers les leçons de l'histoire, parce qu'ils appliquent mal une formule usée; mais il n'en reste pas moins qu'elle n'est pas dépourvue de toute signification.

Il semblerait à première vue que pour les États-Unis, nation qui a une si courte histoire, la tradition ne dût pas avoir la force qu'elle possède ailleurs. Mais ceux qui pensent cela se trompent du tout au tout. Cette tradition existe et elle se manifeste avec une extraordinaire continuité. Elle tient à la conformation même et à la position du pays; elle s'est établie très tôt et n'a guère subi d'éclipses. Parfois il peut paraître qu'elle ne correspond plus tout à fait aux intérêts actuels d'une puissance qui s'est prodigieusement développée et il est des cas, où, en effet, interprétée d'une façon trop étroite, elle a des résultats gênants. Toutefois, dans l'ensemble, elle est encore tout à l'avantage de la politique des États-Unis, ce qui explique sa persistance. Pour peu qu'on y regarde

de près, on s'aperçoit d'ailleurs que, d'une façon à vrai dire plus intuitive que raisonnée, les gouvernements successifs ont su l'adapter aux circonstances qui, à un siècle de distance, n'ont pas pu rester les mêmes. C'est le propre d'une tradition vivante.

Dans l'histoire récente des États-Unis, rien n'est plus caractéristique que le double fait de leur participation à la grande guerre, après une longue période d'hésitation, et, par la suite, la répudiation du traité de paix et la volonté affirmée de ne contracter aucun engagement international durable soit à l'égard de la Société des Nations, soit avec un pays particulier quelconque. Cette attitude d'apparence contradictoire trouve son explication dans deux traditions qui en elles-mêmes ne s'opposent pas l'une à l'autre, mais qui, à certains moments, pendant une période de crise, ne peuvent plus se concilier.

On connait les instructions formulées par Washington au sujet de la politique extérieure dans son message d'adieu, qui, toutes les années, le jour anniversaire de sa naissance, est relu au Congrès. Ce que recommandait à son pays celui qui est considéré comme le fondateur des États-Unis, c'est de ne pas se laisser entraîner dans des alliances permanentes :

> L'Europe, dit-il notamment dans ce message, a une série d'intérêts primordiaux qui ne nous touchent pas ou ne nous touchent que de loin; c'est pourquoi elle sera engagée dans de fréquentes disputes dont les causes seront tout à fait étrangères à nos préoccupations. Aussi nous nous montrerions peu sages si nous nous laissions attacher par des liens artificiels aux vicissitudes ordinaires de sa politique et aux combinaisons et aux collisions ordinaires de ses amitiés et de ses inimitiés. Notre situation détachée et éloignée nous incite à suivre une route différente et nous permet de le faire. Notre politique la plus sûre sera donc de nous garder de toute alliance permanente avec une partie quelconque du monde étranger.

Cet enseignement fut repris par un autre des pères de la République, Jefferson, qui, dans son premier message s'exprimait ainsi : « ...Paix, commerce, honnête amitié, avec toutes les nations, mais pas d'alliances susceptibles de nous entraîner dans des difficultés internationales (*entangling alliances with none*) » Dans son message d'adieu il disait encore : « Gardons-nous avec soin de toute alliance permanente

avec aucune nation étrangère. » Ces préceptes sont gravés dans tous les cerveaux américains et il ne faudrait pas croire que M. Wilson, contre lequel ses adversaires les ont invoqués au lendemain de la guerre, n'en fût pas lui-même imprégné. Dans son message du 17 avril 1916 il disait avec emphase : « Si nous abandonnions la tradition des pères, nous les déshonorerions. Si nous oubliions la tradition des pères nous aurions changé de caractère, nous aurions perdu notre vieille impulsion, nous serions devenus inconscients des principes sur lesquels la vie de la nation elle-même est basée. » Quant à ses ennemis, qui l'accusèrent un peu plus tard de trahir Washington et Jefferson, ils prenaient pour paroles d'évangile les préceptes de ces héros nationaux. Le sénateur Lodge, par exemple, disait, le 28 février 1919, dans un discours prononcé au Sénat contre la Société des Nations :

La politique des États-Unis a été jusqu'ici la politique formulée par Washington et ses corollaires exprimés dans le message du président Monroe. Washington a déclaré que nous avons une série d'intérêts séparés de ceux de l'Europe et que l'Europe a des questions politiques qui ne nous concernent pas. Monroe a déclaré que nous avons toutes sortes de questions qui ne concernent pas l'Europe et que, de même que nous ne nous mêlons pas des affaires européennes, l'Europe ne doit pas s'immiscer dans les nôtres... Si nous rejetions le testament de Washington, qui a été notre force vive jusqu'à l'instant actuel, sous le prétexte que les circonstances mondiales l'exigent, ce devrait être un sujet de profond regret et non de joie.

Cette aversion pour toute alliance durable est et paraît devoir demeurer longtemps encore un des traits distinctifs de la politique américaine. Sans doute il n'y a peut-être plus à ce sujet cette unanimité parfaite qui existait autrefois. On rencontre des Américains qui prétendent qu'elle ne se justifie plus à l'heure présente et qui voient là un fétichisme. C'est par exemple l'idée que défend M. James Wilford Garner, professeur de science politique à l'Université d'Illinois, dans un remarquable livre qu'il vient de consacrer à la politique extérieure des États-Unis et dont la lecture est très recommandable[1]. La même thèse est soutenue par un des journalistes américains les plus distingués, notre hôte depuis plu-

1. *American Foreign Policies* (New-York, University Press, 1928).

sieurs années, M. Paul Scott Mowrer, dans un volume du même genre, un peu antérieur[1]. Mais il est permis de douter que l'avis de ces iconoclastes l'emporte. Il n'ont sans doute pas tort de constater qu'entre la position des États-Unis à la fin du XVIIIe siècle ou au commencement du XIXe et celle qu'occupe la puissante Amérique d'aujourd'hui la différence est immense. Néanmoins les États-Unis de 1928 estiment encore avoir intérêt à suivre les conseils de Washington, pour des raisons qui ne sont pas exactement les mêmes que celles qui dictaient à celui-ci son message, mais qui n'en sont pas moins fortes.

Il y a un siècle et plus, la République à peine formée devait éviter de compromettre son avenir en se mêlant aux querelles des puissances européennes. Mais aujourd'hui encore, les États-Unis, devenus la nation la plus puissante du monde et ayant l'avantage d'une position isolée et pour ainsi dire inexpugnable, exerceront d'autant plus facilement et avec d'autant moins de risques leur action sinon prépondérante du moins extrêmement forte qu'ils ne se lieront pas d'une façon durable à une puissance particulière ou à un groupe de puissances. C'est ce que sentent plus ou moins inconsciemment ou instinctivement la plupart des Américains et c'est ce qui les fait s'attacher avec obstination aux enseignements de ceux qu'ils appellent leurs « Pères. » La religion des grands ancêtres et la perception d'un intérêt actuel agissent dans le même sens, ce qui garantit la survivance d'une tradition que certaines personnes considèrent comme surannée. Cette tradition n'a pas interdit du reste aux États-Unis et ne leur interdira pas plus à l'avenir de s'associer à d'autres puissances dans une période de crise et de danger, en vue d'un but commun à atteindre, comme ils l'ont fait en 1917 et en 1918. Washington et Jefferson n'ont pas condamné les ententes passagères, mais seulement les alliances permanentes et, comme on les qualifie outre-Atlantique, *entangling*. Wilson lui-même a pris soin de marquer la différence en qualifiant l'Amérique de puissance associée et non point alliée ainsi que s'intitulaient les autres.

Si les États-Unis sont entrés en guerre, c'est du reste qu'il

1. *Our Foreign Affairs* (1924).

existe aussi chez eux une autre tradition, non moins solide, qui ne leur permet pas de tolérer au delà de certaines limites des atteintes à ce qu'ils considèrent comme un de leurs intérêts les plus vitaux, la tradition relative à la liberté des mers. Dans une étude qu'il a publiée, en avril 1928, sous le titre de « la liberté des mers » dans la *Contemporary Review* de Londres, le colonel House, qui fut si longtemps, jusqu'au moment où en 1919 il se brouilla avec lui, le confident de M. Wilson, constate qu'à cet égard la politique américaine a été invariable. Cette observation est parfaitement exacte. Dès leur formation les États-Unis ont attaché une importance capitale à la liberté de leurs communications maritimes en temps de guerre comme en temps de paix. Il est, d'autre part remarquable que les deux guerres faites à cent ans d'intervalle, en 1812 et en 1917, à une puissance de premier ordre ont eu la même cause immédiate, la volonté de préserver les relations maritimes avec l'extérieur.

Dès 1783, Franklin avait essayé en vain d'insérer dans le traité de paix avec l'Angleterre un article relatif à la liberté permanente du trafic maritime. Peu après, avant d'être entraînés dans leur première guerre pour la protection de leur commerce sur mer, les États-Unis, en 1793, avaient non seulement formulé leur doctrine mais l'avaient même appliquée. Quand la France révolutionnaire entra en conflit avec l'Angleterre, les hommes d'État américains se posèrent la question de savoir si le traité d'alliance conclu avec la France en 1778 était toujours en vigueur ou s'il convenait de faire une déclaration de neutralité. Jefferson était d'avis qu'il ne fallait pas prendre position d'une façon trop nette, mais qu'il convenait de laisser l'Europe, particulièrement l'Angleterre, dans le doute, quitte à intervenir si les communications se trouvaient mises en péril pour un des belligérants. Il y eut alors à ce sujet des controverses très curieuses, dans le détail desquelles nous ne saurions entrer. Finalement le gouvernement se décida pour une déclaration de neutralité : il annonçait qu'il conserverait « une attitude amicale et impartiale envers les puissances belligérantes. » La conduite adoptée ressemblait fort à celle que tinrent les États-Unis pendant les premières années de la guerre de 1914; ils ne voulaient pas

se mêler à la guerre, sauf dans le cas où leurs intérêts maritimes subiraient des atteintes de la part d'une des puissances aux prises.

Cette éventualité se présenta quelques années plus tard au cours même de la grande lutte franco-anglaise commencée sous la Révolution et poursuivie sous le premier Empire. Au début du XIXe siècle, à l'époque du blocus continental, le commerce des neutres se trouva gêné comme il le fut au cours du dernier conflit. De même que Wilson, Jefferson, puis Madison essayèrent de défendre la liberté de la flotte commerciale américaine au moyen de négociations diplomatiques. L'affaire du *Cheasapeake* (1807), bombardé par le navire anglais *Léopard*, pourrait, *mutatis mutandis*, être rapprochée de celle de la *Lusitania*; comme cette dernière, elle ne conduisit pas tout de suite à la guerre. Des incidents constamment renouvelés excitèrent de plus en plus contre l'Angleterre l'opinion américaine. Le 1er juin 1812 un message du président Madison énumérait les griefs de l'Amérique et le 18 du même mois le Congrès déclarait à l'Angleterre une guerre qui tourna du reste fort mal pour les États-Unis. Sans doute en 1917 ceux-ci eurent des motifs plus graves pour se joindre aux adversaires de l'Allemagne, dont la victoire eût certainement constitué un redoutable danger d'avenir pour eux. Néanmoins c'est un fait indéniable que l'entrée en guerre de l'Amérique a été déterminée par la menace que l'action sans restriction des sous-marins allemands faisait peser sur le commerce maritime américain. Sans l'erreur commise par le gouvernement impérial sous la pression du haut commandement, il n'est pas sûr du tout que les États-Unis eussent renoncé à leur attitude de neutralité. Pour leur malheur les Allemands avaient touché l'Amérique à un point sensible.

Pourtant, s'ils avaient suffisamment étudié l'histoire diplomatique des États-Unis, ils auraient pu à l'avance savoir à quoi s'en tenir. Depuis 1812, le gouvernement de Washington n'avait jamais cessé de manifester son intérêt pour cette question de la liberté des mers. Dès 1823 on voit le président Monroe s'en préoccuper, de même que son successeur John Quincey Adams en 1826. On pourrait multiplier les exemples. Citons seulement les lignes suivantes, où se trouvent expri-

més les principes immuablement défendus par les États-Unis et qui figurent dans une note adressée en août 1856 par le secrétaire d'État W. L. Mary aux puissances qui avaient conclu le traité de Paris pour répondre à l'invitation de signer la déclaration relative aux droits des neutres (les États-Unis ne la signèrent pas, la jugeant insuffisante).

Une puissance prépondérante sur mer, écrit-il, est encore plus dangereuse pour les autres peuples qu'une puissance exerçant une hégémonie militaire sur terre. C'est pourquoi toutes les nations sont également intéressées à rejeter toute mesure tendant à favoriser l'établissement permanent d'une pareille domination par une seule ou par plusieurs puissances. De grands dommages résulteraient de l'abandon de la domination des mers à une nation possédant une puissante marine de guerre, ou à plusieurs nations.

A la seconde conférence de la Haye, en 1907, l'Amérique prit position de la même façon. En 1918, Wilson consacra à la liberté des mers un de ses fameux quatorze points.

La question est toujours présente à l'esprit de tout homme d'État américain. Dans son article récent de la *Contemporary Review*, le colonel House n'a pas hésité à écrire que le seul danger de guerre qui existe entre les États-Unis et l'Angleterre vient de ce problème, qui n'a toujours pas reçu la solution désirée de tout temps par Washington; il déclare que si, à l'avenir, au cours d'un conflit armé qu'elle aurait avec une autre puissance européenne, la Grande-Bretagne voulait empêcher les navires neutres d'entrer dans les ports de l'ennemi, une guerre avec les États-Unis en résulterait sûrement. On voit qu'il n'est pas exagéré de dire que la tradition américaine relative à la liberté des mers est plus vivante que jamais. Jadis les États-Unis ne pouvaient envisager la possibilité de la faire triompher soit en s'emparant de la maîtrise des mers, soit en exigeant au moins l'égalité navale. Mais aujourd'hui, possédant des ressources incomparables et une puissance de premier ordre, ils y songent, comme le prouvent leurs constructions navales et les incidents qui ont marqué, l'année dernière, la conférence à trois (États-Unis, Angleterre, Japon) qui se tint à Genève et qui aboutit à un fiasco complet, l'Angleterre et l'Amérique n'ayant pu s'entendre sur les termes d'un accord.

Ce rapide aperçu montre, croyons-nous, que la politique maritime américaine révèle une remarquable continuité et qu'on se tromperait du tout au tout si l'on s'imaginait que les États-Unis se détournent de la voie qu'ils ont suivie depuis qu'ils existent, sans jamais s'en écarter un instant. Cette politique a toujours été déterminée par les mêmes idées très simples et elle a constamment eu en vue le même but; elle a varié tout au plus dans ses moyens d'application, s'adaptant aux possibilités du moment. Pendant très longtemps l'Amérique n'a été qu'une puissance navale de quatrième ordre; sa situation géographique éloignée et l'immunité relative qui en résultait pour elle lui permettaient — exception faite pour la crise de 1812 — de faire respecter ses droits par la pratique d'une neutralité attentive. Mais au fur et à mesure de son développement elle a éprouvé le besoin de se constituer une force navale de plus en plus grande. Jusqu'au début de la dernière décade du XIXe siècle sa marine de guerre était minuscule. Lorsque le président Harrison fut élu (1889) elle n'occupait guère encore, parmi les puissances navales, que le douzième rang. A la suite des incidents de Samoa, le Congrès vota un crédit de 40 millions de dollars — somme considérable pour l'époque —, destiné aux constructions navales, et quand Harrison céda la place à Cleveland, auquel il avait lui-même succédé, les États-Unis étaient passés au cinquième rang. Par la suite la marine militaire américaine s'accrut encore peu à peu, ce qui était d'ailleurs d'autant plus naturel que la flotte commerciale, elle aussi, prenait de l'extension. Cette flotte, ruinée par la guerre de sécession, avait atteint en 1911 un total de 7 638 000 tonneaux, dont toutefois la plus grande partie était affectée à la navigation sur les lacs et au cabotage. C'est la dernière guerre qui a fait faire aux États-Unis à cet égard, comme en toutes choses, un bond prodigieux : leur tonnage commercial était, dès 1922, de 18 462 000 tonneaux, dont plus de la moitié était utilisée pour la haute mer.

Dans ces conditions la politique navale de l'Amérique, sans se modifier s'est, si l'on peut dire, accentuée. Naguère les États-Unis acceptaient que l'Angleterre conservât sur les mers une position militaire dominante. Aujourd'hui ils n'ad-

mettent plus que l'égalité, qu'ils ont obtenue pour les cuirassés à la Conférence de Washington (1921). A Genève, l'an dernier, à la conférence, où, en raison de l'abstention de la France et de l'Italie, ont figuré seuls les délégués des États-Unis, de la Grande-Bretagne et du Japon, ils ont cherché à l'imposer pour les croiseurs et les unités légères de toutes espèces. L'accord n'ayant pas pu se faire, le gouvernement a proposé et le Congrès a voté un formidable programme naval, prévoyant la construction en cinq ans de 71 navires de guerre (dont 25 nouveaux croiseurs de 10 000 tonnes) et entraînant une dépense de 740 millions de dollars. Il s'agit de forcer l'Angleterre à céder. Engagés dans cette voie, les États-Unis, qui ne réclament encore que l'égalité, voudront peut-être dans un avenir plus ou moins prochain obtenir la suprématie absolue. Il y a d'ailleurs lieu d'oberver que, par suite de la dispersion plus grande des territoires britanniques et de la nécessité où est la Grande-Bretagne d'assurer son ravitaillement, la seule égalité assurerait déjà un réel avantage à l'Amérique, plus concentrée et se suffisant à elle-même.

Ainsi, comme cela résulte à l'évidence de cet exposé, sommaire mais exact, la politique navale américaine a constamment visé à maintenir ou à établir le régime dit de la liberté des mers, et les États-Unis n'ont pas hésité dans certains cas à faire la guerre aux puissances qui ne tenaient pas compte de leur volonté de conserver ouvertes à leur commerce les routes de la mer. Il serait sans doute exagéré de dire que la guerre allemande sous-marine a été la seule cause de l'intervention armée de l'Amérique aux côtés des alliés, mais il est permis d'affirmer que, plus on étudie les événements, plus on se persuade qu'elle fut le motif principal, déterminant. C'est assurément pour d'autres raisons, plus générales et dans une certaine mesure plus sentimentales, que beaucoup d'Américains prirent part avec enthousiasme à la lutte, mais, répétons-le, le Gouvernement lui-même et le Congrès ne se seraient vraisemblablement jamais décidés à déclarer la guerre à l'Allemagne si celle-ci n'avait pas attenté à cette liberté de navigation à laquelle le gouvernement de Washington n'a jamais laissé toucher. Cela explique pourquoi les États-Unis ont tant tenu à marquer, du début

à la fin, qu'ils n'étaient pas des alliés, mais seulement des associés. C'est ce que constatait encore, tout dernièrement, une revue américaine bien connue, *the New Republic*, qui écrivait en juin dernier, non sans apparence de raison : « En réalité, pendant trois ans les États-Unis évitèrent d'être entraînés dans un conflit où ils n'étaient pour rien. Ils luttèrent même contre la Grande-Bretagne pour sauvegarder les droits des neutres sur mer. » Mais suivant une progression qu'on peut presque qualifier de naturelle et même de fatale, cette politique de la liberté des mers, passive tant que les États-Unis furent relativement faibles, est peu à peu devenue une politique très active qui, aujourd'hui, en dépit des formules derrière lesquelles elle se dissimule plus ou moins, tend à rechercher la prépondérance et prend ainsi un caractère très net d'impérialisme. Tel est l'effet, sinon inévitable, du moins très fréquent, de la puissance accrue. La plupart des Américains sont sincèrement convaincus que leur pays est le moins impérialiste qui soit au monde et bien des Européens partagent cette opinion, tant il est vrai que les humains vivent longtemps sur un vieux fonds d'idées périmées. On croit encore avoir en face de soi l'Amérique de Franklin ou de Lincoln, alors que l'Amérique d'aujourd'hui met ses traditions toujours respectées au service d'une politique d'expansion.

On se tromperait d'ailleurs lourdement si l'on s'imaginait que l'impérialisme — par quoi nous entendons la volonté, de s'étendre par des procédés diplomatiques ou par la force — soit un trait tout récent de la politique américaine. Il se manifeste depuis fort longtemps et l'on ne peut attribuer qu'à une étude imparfaite ou tendancieuse de l'histoire américaine l'idée que les États-Unis, à la différence des autres grands pays, se seraient développés par des moyens tout évangéliques et qu'ils pourraient être donnés à cet égard en exemple à l'univers entier. C'est, il est vrai, une opinion qui est généralement répandue de New-York à San-Francisco et de Chicago à la Nouvelle-Orléans. Les hommes d'État américains ne négligent aucune occasion de la propager, avec d'autant plus de persévérance que la plupart d'entre eux y voient une vérité évidente et sont convaincus que seuls les gens de

mauvaise foi peuvent la mettre en doute. Le discours que M. Coolidge a prononcé le 16 janvier 1928, à l'ouverture de la sixième conférence pan-américaine réunie à la Havane, est typique à ce point de vue. Le président a fait un éloge extraordinaire de la civilisation de l'hémisphère occidental, l'opposant à celle de la pauvre Europe, et si, par courtoisie et par politique, il l'adressait à l'ensemble des États américains, on n'a pas de peine à deviner que dans sa pensée il l'appliquait en réalité uniquement à son propre pays, au peuple élu, que Dieu a choisi pour éclairer et guider le monde, comme il le fit autrefois pour les enfants d'Israël. Selon lui, cette terre américaine bénie est « exempte des jalousies et des haines traditionnelles du Vieux Monde, c'est la terre sur laquelle les peuples peuvent atteindre le plus haut degré de développement. » Il y règne « un esprit de conciliation, de bonne volonté, de confiance et d'entr'aide réciproque. » Se servant d'une formule qui dans l'Ancien Testament est réservée à Jéhovah, M. Coolidge n'hésite pas à dire : « Nous nous sommes montrés lents à la colère et prompts à la miséricorde. » A l'en croire, ce qui caractérise la conférence pan-américaine c'est que « la nation la plus petite et la plus faible y parle avec la même autorité que la plus grande et la plus forte. » Ici l'on ne pense plus à l'Ancien Testament mais au Nouveau Testament et à un certain personnage qui remerciait Dieu de l'avoir fait différent des autres hommes, pécheurs et coupables. A vrai dire, tous les peuples ont plus ou moins d'eux-mêmes une haute idée, qui s'exprime sous des formes différentes. On ferait par conséquent précisément preuve soi-même de pharisaïsme si l'on supposait que les Américains sont seuls à se montrer pharisiens. Mais on a le droit de dire, croyons-nous, que l'orgueil des États-Unis, qui prend un caractère presque religieux, est en ce moment plus développé que celui de toute autre nation et qu'il suggère aux Américains une idée dangereusement inexacte de leur action passée et de leur rôle actuel. Cet état d'esprit ne doit pas être négligé, car il influence naturellement la politique des États-Unis.

Rares sont les Américains qui y échappent. Il y en a néanmoins, tel M. Garner, dont nous avons déjà eu l'occa-

sion de citer le livre récent et remarquable et qui reconnaît que la politique américaine ne le cède à aucune autre en fait d'impérialisme. Le professeur de Chicago nous paraît discerner très bien la raison qui conduit tant de gens, même en Europe, à s'égarer : aux yeux de la plupart des hommes, un pays qui n'entretient pas une grande armée ou une grande marine ne saurait être impérialiste; les États-Unis n'ayant jamais eu de grande armée permanente et n'ayant augmenté qu'assez récemment leur flotte, on tire de ces faits la conclusion ci-dessus indiquée. La vérité est que les États-Unis, qui grâce à leur situation géographique se trouvent éloignés de toute puissance de premier rang, n'ont pas eu besoin de se donner une force militaire permanente pour atteindre leurs buts. C'est ce que fera voir un rapide examen du développement territorial de la grande république.

Lorsque les États-Unis eurent fait reconnaître leur indépendance, ils cherchèrent très vite à s'accroître. C'est un phénomène très naturel. Mais on doit constater qu'aucune nécessité ne forçait les États fédérés primitifs, encore très peu peuplés, à élargir leurs frontières; ils obéissaient simplement à un élan vital, qui est commun à tous les peuples. Pour donner satisfaction à ce besoin d'expansion, ils eurent recours aux mêmes moyens que les autres nations, c'est-à-dire tantôt à la pression diplomatique et tantôt à la force, ce qui ne leur permet pas de se présenter devant le monde comme un peuple exceptionnel, qui, seul entre tous, aurait en quelque sorte appliqué les préceptes de l'Évangile à sa politique extérieure.

Dès les premières années du XIXe siècle, profitant de circonstances favorables, ils réussirent une magnifique opération, qui leur procura des étendues immenses d'où sortirent par la suite 14 nouveaux États de l'Union : l'acquisition de la Louisiane, que des Français audacieux avaient naguère explorée, que, en 1763, l'Espagne s'était fait attribuer et que Bonaparte avait reprise en 1800. Il s'agissait d'un territoire imparfaitement délimité, qui allait du Canada au golfe du Mexique et du Mississipi aux Montagnes Rocheuses. Jefferson, qui voulait à tout prix en obtenir la cession, menaça Napoléon de s'allier contre lui à l'Angleterre s'il prétendait garder

la Louisiane. Il écrivait à Robert Livingston, ministre des États-Unis à Paris : « Le jour où la France prendra possession de la Nouvelle-Orléans, nous serons obligés de nous jeter dans les bras de l'Angleterre. » A Monroe, qu'il envoya en Europe pour négocier et qui avait pour instruction de passer de Paris à Londres en cas d'échec, il mandait le 13 février 1803 : « Si nous ne pouvons pas, par l'achat de ces territoires, nous assurer un avenir de paix et d'amitié avec toutes les nations, la guerre ne saurait être évitée et nous devrons nous y préparer dès maintenant, sans rien hâter d'ailleurs... Nous nous trouverons alors mêlés à toutes les difficultés de la politique européenne et nous serons certainement beaucoup moins prospères et beaucoup moins heureux. Le succès de votre mission peut seul nous préserver d'une pareille éventualité. » Cette éventualité ne se présenta pas. Napoléon, qui venait d'avoir de gros embarras à Saint-Domingue, vendit la Louisiane, le 30 avril 1803, au prix de 15 millions de dollars. Ce fut un événement capital dans l'histoire des États-Unis, devant lesquels s'ouvraient d'infinies possibilités de développement. C'est dans tous les cas par la menace et avec la volonté de s'exposer même aux risques d'une guerre qu'ils avaient réalisé leurs ambitions.

Mais la Floride était demeurée aux mains des Espagnols. Il fallait faire disparaître cette enclave étrangère : pour y parvenir on eut recours à un procédé classique qui consiste à accuser le détenteur d'un territoire convoité de ne pas être capable de l'administrer. Jackson — qui devint quelques années plus tard président des États-Unis — fut chargé en 1818 de châtier les Séminoles, peuplade indienne qui se livrait à des incursions, avec l'instruction formelle de ne pas se laisser arrêter par la frontière. Il comprit à demi-mot et s'empara de plusieurs forteresses espagnoles. Le président Monroe et le secrétaire d'État John Quincey Adams profitèrent aussitôt de l'occasion qu'ils avaient créée eux-mêmes et sommèrent l'Espagne soit de rétablir l'ordre en Floride, soit de s'en aller. L'Espagne capitula par un traité signé à Washington le 22 février 1819; comme seule compensation les États-Unis prenaient à leur charge une somme de 5 millions de dollars que certains de leurs ressortissants récla-

maient à l'Espagne pour préjudice causé à leur commerce pendant les guerres de l'Empire.

Jusque-là l'expansion américaine avait pu se produire par des moyens diplomatiques. Pour acquérir les territoires du sud-ouest, une guerre fut nécessaire. Le Texas, sur lequel les Américains avaient jeté les yeux, appartenait au Mexique. Dès 1827 le gouvernement de Washington fit à celui-ci des propositions d'achat, renouvelées en 1829 et en 1835, qui furent repoussées. Alors, comme plus tard à Panama, les États-Unis encouragèrent des mouvements séditieux, tendant à l'établissement d'une république indépendante, ce qui fournissait des prétextes d'intervention. Finalement, après une série d'incidents dans le détail desquels nous ne saurions entrer — pendant longtemps il y eut, pour des motifs de politique intérieure, une opposition à cette nouvelle extension — les deux Chambres de Congrès, sur la proposition du président Tyler, votèrent en 1845 l'annexion du Texas. Mais cela ne suffisait pas. On voulut encore élargir cette conquête, au détriment du Mexique, en portant la frontière méridionale au Rio-Grande, où le général Taylor fut envoyé avec des troupes. Le commandant des forces mexicaines opposa une résistance à ce mouvement en avant. La guerre fut immédiatement déclarée au Mexique, qu'un corps expéditionnaire envahit. Les États-Unis s'emparèrent de la Californie et du Nouveau-Mexique. Le général Scott débarqua à Vera-Cruz et entra à Mexico le 14 septembre 1847. Complètement battu, le Mexique signa, le 2 février 1848, à Guadalupe-Hidalgo, un traité par lequel il cédait la Californie et le Nouveau-Mexique et reconnaissait pour le Texas devenu américain la frontière du Rio-Grande. Comme exemple d'une politique de conquête on ne pourrait pas trouver mieux. A cette époque les États-Unis n'avaient aucun droit qui justifiât leurs revendications territoriales, qui se développèrent au fur et à mesure de leurs succès militaires; ils étaient les plus forts, voilà tout. Le général Grant, qui participa aux opérations, reconnaît lui-même dans ses mémoires que « cette guerre fut une des plus injustes qu'une nation plus forte ait faite contre une nation plus faible. » Cette expansion des États-Unis était sans doute fatale et elle a eu finalement de

bons résultats. Mais il est exagéré de prétendre qu'elle se soit effectuée dans des conditions qui donnent aux États-Unis le droit de proclamer qu'ils sont politiquement et moralement supérieurs aux autres peuples.

Vers la même époque, la frontière des États-Unis fut fixée sur le dernier point où elle était restée indécise, c'est-à-dire au nord-ouest, entre les montagnes Rocheuses et le Pacifique. Cette région, à laquelle on donnait le nom d'Orégon (qui devint celui d'un des États de l'Union) était un objet de litige avec la Grande-Bretagne. A certain moment les Américains émirent la prétention de s'étendre jusqu'à l'Alaska, alors possédé par la Russie, ce qui aurait coupé les communications du Canada avec l'océan Pacifique. Finalement, par un traité conclu en juin 1846, la limite fut établie au 49e degré de latitude. Au sud comme au nord les États-Unis avaient atteint des frontières qui devaient désormais rester immuables. Au nord, ils ne pouvaient pas songer à les élargir, car toute tentative d'expansion eût provoqué une guerre avec l'Angleterre. Au sud, de nouvelles conquêtes eussent entraîné des difficultés sans nombre, que n'auraient pas compensées les avantages à espérer. Du reste, la plupart des Américains étaient opposés à la création de nouveaux États membres de l'Union. Aussi la politique américaine s'engagea-t-elle dans d'autres voies : elle chercha à dominer par des moyens variés, économiques, diplomatiques ou militaires, le centre et le sud du Nouveau Monde, elle entreprit de constituer des colonies, elle mit la main sur les points stratégiques dont la possession lui permettait de tenir le golfe du Mexique et de contrôler souverainement le passage de l'Atlantique au Pacifique que devait ouvrir le canal de Panama, enfin dans tous les pays où le commerce américain avait des intérêts (notamment en Extrême-Orient) elle s'attacha à défendre le principe dit de la porte ouverte. Tous les moyens classiques — pénétration pacifique, pression politique et économique, guerre quand cela parut nécessaire — furent tout à tour employés. Toutefois l'évolution et le développement de cette politique furent retardés par la grande crise intérieure de la guerre de sécession dont le pays mit une vingtaine d'années à se relever complètement. C'est donc seulement dans

les dernières années du XIXe siècle que commença à se manifester l'activité qui n'a plus cessé depuis lors de s'intensifier et de s'élargir. Mais il convient de noter en passant que dès 1867, c'est-à-dire très peu de temps après la guerre civile, les États-Unis acquirent de la façon la plus régulière le territoire de l'Alaska, que la Russie leur vendit pour la somme de 7 200 000 dollars. La découverte ultérieure de mines d'or rendit cette opération très avantageuse.

C'est en 1898, par la guerre faite à l'Espagne, que les États-Unis réalisèrent quelques-unes de leurs plus grandes ambitions, dont la satisfaction ne devait d'ailleurs qu'aiguiser leur appétit. Mais auparavant déjà le besoin d'expansion s'était traduit très nettement par des faits symptomatiques. En 1889 le gouvernement américain intervint à Samoa, groupe d'îles polynésiennes soumis au protectorat conjoint de la Grande-Bretagne, de l'Allemagne et des États-Unis, et faillit entrer en conflit avec l'Allemagne, qui, pour éviter un heurt, renonça à une tentative de mainmise. La même année le secrétaire d'État Blaine essaye d'annexer en quelque sorte le mer de Behring : alléguant que c'était une mer fermée qui appartenait à l'Alaska, il prétendit en interdire l'accès aux pêcheurs britanniques de phoques. La saisie de huit bateaux anglais et une note menaçante adressée au marquis de Salisbury, alors premier ministre et ministre des affaires étrangères de Grande-Bretagne, mirent les États-Unis et l'Angleterre à deux doigts de la guerre. Le gouvernement américain n'osa pas rester intransigeant et accepta une procédure arbitrale qui aboutit à la condamnation de sa thèse. La même année encore, les États-Unis, profitant de troubles locaux, intervinrent militairement dans les îles Sandwich (Hawaï), mais c'est seulement en 1898 que l'archipel fut définitivement annexé, pour prendre en 1900 le rang de territoire fédéral régulier.

Le rappel sommaire de tous ces faits, qu'on n'a pas toujours présents à la mémoire, était nécessaire pour faire voir que l'impérialisme américain, affirmation d'une force bouillonnante et croissante, n'est pas un phénomène de date récente. Il remonte à une époque beaucoup plus éloignée que ne le pensent la plupart des gens et que ne l'imaginent les Améri-

cains eux-mêmes, qui en général connaissent mal leur propre histoire ou l'interprètent d'une façon fantaisiste.

Voici encore un fait qui corrobore cette observation. C'est en 1898 que les États-Unis prirent Cuba à l'Espagne pour en faire un État qui, indépendant en théorie, n'est et ne peut être qu'une annexe de la trop puissante république, mais les ambitions américaines sur cette île se sont exprimées pendant tout le XIXe siècle avec une continuité remarquable. Ainsi, le 24 octobre 1823 déjà, dans une lettre adressée par Jefferson à Monroe, qui l'avait consulté au moment où il se préparait à formuler sa fameuse doctrine, on trouve le passage suivant où se manifeste de la façon la plus nette le désir d'acquérir Cuba :

J'avouerai franchement, écrivait Jefferson, que j'ai toujours considéré Cuba comme l'acquisition la plus intéressante à réaliser par notre groupe d'États. L'adjonction de cette île à notre système nous assurera, avec la presqu'île de la Floride, le contrôle effectif de tout le golfe du Mexique, ainsi que celui de tous les pays et des isthmes qui sont baignés par ses eaux... Je me rends d'ailleurs compte que, même avec le consentement des Cubains, pareil résultat ne saurait être obtenu que par une guerre. Mais son indépendance seule (surtout vis à vis de l'Angleterre) peut être acquise sans recourir aux armes. C'est pourquoi je n'hésite pas à confier à l'avenir la réalisation de mon premier désir et à me contenter pour le moment de cette indépendance avec la paix et l'amitié de l'Angleterre, au lieu d'une association qui nous vaudrait la guerre et l'inimitié anglaise.

Des actes officiels ne tardèrent pas à révéler que Jefferson n'était pas le seul à vouloir l'annexion de Cuba. Aussitôt après la conquête de la Floride, les regards se portèrent vers la perle des Antilles. A diverses reprises des propositions d'achat furent faites à l'Espagne, qui les repoussa toujours, En 1851, une bande d'Américains, dont l'expédition ressemble au raid anglais de Jameson sur le Transvaal, tenta de s'emparer de Cuba. Ces flibustiers furent pris et fusillés. En 1854, à la suite de la saisie par l'Espagne d'un voilier américain, le *Black Warrior*, le secrétaire d'État William L. Marcy ordonna à Soulé, représentant des États-Unis à Madrid, de se concerter sur les mesures à prendre avec les ministres à Paris et à Londres, Mason et Buchanan. Les trois diplomates, réunis à Ostende, rédigèrent un incroyable manifeste par lequel l'Es-

pagne était sommée de vendre Cuba, sous le prétexte que les États-Unis ne pouvaient pas s'en passer, et était avertie que, si elle s'obstinait par orgueil, les lois divines et humaines autoriseraient les États-Unis à s'emparer de l'île par la force. Bien que les arrière-pensées révélées par ce document fussent sans doute celles du gouvernement, celui-ci ne voulut pas risquer une guerre et finit par désavouer les trois ministres. Les temps n'étaient pas encore révolus. L'heure sonna en 1898.

On connaît la suite des événements. L'insurrection contre l'Espagne, qui éclata après beaucoup d'autres en 1895, fournit aux États-Unis l'occasion d'une intervention et l'explosion du cuirassé américain *Maine* dans la rade de la Havane (explosion spontanée qui fut attribuée à tort à l'Espagne, comme cela est maintenant démontré d'une façon certaine) procura le prétexte de l'action armée. Complètement et rapidement défaite, l'Espagne, par le traité de Paris (10 décembre 1898) abandonna Cuba et céda aux États-Unis Porto-Rico, l'île de Guam et les Philippines. La république de Cuba fut déclarée indépendante, mais le Congrès de Washington imposa à la Convention cubaine qui rédigea la constitution du nouvel État l'insertion d'un article, connu sous le nom d'amendement Platt, qui avait pour objet et qui a eu pour effet de placer Cuba sous la tutelle des États-Unis. Les Cubains s'engageaient notamment à ne pas contracter de dettes hors de proportion avec leurs revenus, à vendre ou à louer aux États-Unis des stations de charbon; en outre et surtout, ils reconnaissaient aux États-Unis le droit d'intervenir, quand ils le jugeraient nécessaire, pour rétablir ou maintenir un gouvernement capable de faire régner l'ordre. Cette dernière stipulation donnait au gouvernement de Washington, cela saute aux yeux, la faculté d'agir selon son bon plaisir à la Havane : aussi bien, de 1906 à 1909, après la démission d'Estrada Palma, le premier président de la république cubaine, il en fit usage et prit en mains la direction des affaires. Quant aux autres territoires espagnols conquis, il en fit de véritables colonies, auxquelles des droits strictement limités furent concédés de manière que Washington demeurât toujours le maître absolu. La guerre hispano-américaine a marqué un tournant décisif dans la politique des

États-Unis, qui désormais ont des colonies, qui se sont engagés en plein dans la voie de l'expansion et qui seront obligés d'augmenter leurs dépenses militaires et surtout navales.

A partir du début du xxe siècle les États-Unis ont fait des efforts continus et croissants en vue d'établir dans tout le Nouveau-Monde leur hégémonie. Pour réaliser leurs ambitions ils ont invoqué la doctrine de Monroe, dont il est indispensable de résumer l'histoire et de préciser le sens, en commençant par rappeler les conditions dans lesquelles elle fut formulée. A la suite de la révolte des colonies espagnoles certaines puissances européennes songeaient à intervenir en faveur de l'Espagne; les États-Unis, d'accord en ceci avec l'Angleterre, étaient très légitimement opposés à une telle intervention. Le gouvernement de Washington manifesta une première fois sa volonté, le 4 mai 1822, en reconnaissant l'indépendance des républiques affranchies. Comme cela ne suffisait pas, le président Monroe plaça dans son message du 2 décembre 1823 la célèbre déclaration, qui devait être à l'avenir la charte de la politique extérieure américaine dans le Nouveau-Monde. Monroe affirmait que les États-Unis s'abstiendraient de toute immixtion dans la politique européenne et dans les affaires des territoires que des puissances européennes possédaient encore en Amérique, mais que, par contre, toute tentative pour reprendre pied dans les pays devenus indépendants serait considérée « comme une manifestation d'un caractère inamical envers les États-Unis. » En somme, il s'agissait d'empêcher l'Europe de poursuivre en Amérique une politique de conquête ou de reconquête. Rien n'était plus légitime de la part du gouvernement de Washington et tous les historiens ont reconnu que celui-ci était parfaitement justifié en prenant ainsi position. La doctrine de Monroe, dans la mesure où elle constituait une précaution contre les empiètements de l'Europe, était sage et elle a favorisé le développement pacifique du Nouveau-Monde.

Mais, depuis un siècle, elle a été interprétée et étendue dans des conditions qui ont modifié son caractère primitif et qui d'un principe défensif ont fait un instrument de domination. Ce n'est naturellement pas l'avis des hommes d'État

américains et de l'opinion américaine en général, mais c'est un fait que certains Américains clairvoyants et impartiaux, n'hésitent pas à avouer. Le professeur Garner fait par exemple les constatations suivantes qui sont tout à fait exactes : « Cette politique sage et justifiée a subi des extensions qui l'ont complètement transformée et lui ont donné un sens et une portée dépassant de beaucoup ceux que le président distingué qui l'énonça avait en vue. Par des déclarations présidentielles successives, des affirmations de secrétaires d'État, des résolutions législatives et des interprétations de politiciens, elle a été à tel point étendue — je pourrais dire défigurée — que si Monroe vivait aujourd'hui il serait incapable de reconnaître la politique qui porte encore son nom honoré, mais qui n'est pas en fait sa création. » Il faut noter cependant que quelques-uns de ceux qui conseillèrent Monroe avaient peut-être déjà des arrière-pensées qui allaient au delà des termes de la déclaration; c'est ce que pourrait faire supposer la lettre de Jefferson à laquelle nous avons fait allusion plus haut et où s'exprimaient des désirs de conquêtes.

Une étude spéciale serait nécessaire si l'on voulait suivre la déformation de la doctrine de Monroe et nous ne pouvons donner ici que quelques indications sommaires. Le président Monroe avait défendu l'indépendance des républiques américaines contre une action éventuelle des puissances européennes; par un curieux renversement du principe qu'il avait proclamé, ce principe sert maintenant à fournir aux États-Unis le moyen de limiter, à leur profit exclusif, la souveraineté des peuples du Nouveau-Monde, sous couleur de les protéger contre les entreprises européennes ou contre leurs propres fautes. Dès 1848 le président Polk, à l'occasion d'une affaire relative au Yucatan, déclara qu'aucune république de l'Amérique n'avait le droit de vendre ou de louer une portion de son territoire à un État extra-américain sans le consentement des États-Unis. Il a été affirmé (entre autres par le président Cleveland et son secrétaire d'État Olney en 1895-96, lors du conflit anglo-vénézuélien) que tout conflit de frontières entre un État américain et une puissance européenne devait être soumis à l'arbitrage de Washington; il est vrai que cette règle n'a pas toujours été imposée

en pratique. Le Sénat a voté en 1912 une résolution aux termes de laquelle aucun groupe non américain ne pourrait acquérir en Amérique un port qui, par sa situation, serait en mesure de menacer les communications ou la sécurité des États-Unis. On pourrait multiplier les exemples qu'on trouvera en plus grand nombre dans l'ouvrage de M. Garner, auquel nous nous référons volontiers parce que ce savant américain ne saurait être soupçonné de malveillance envers la politique de son pays.

Mais ce qu'il faut surtout souligner, c'est le droit que les États-Unis se sont arrogé d'intervenir par la force dans la politique intérieure de certains pays du Nouveau-Monde, soit pour soutenir un gouvernement qu'ils ont reconnu comme légal, soit pour rétablir l'ordre par un contrôle politique et financier dans le cas où l'État en question serait, selon eux, incapable d'assurer la sécurité des personnes et des biens ou de remplir ses obligations internationales. Cette prétention n'est pas demeurée théorique. Nul n'ignore en effet qu'en ce moment même le gouvernement américain a au Vénézuéla un corps expéditionnaire chargé de défendre le président Diaz contre son rival, le général Sandino. Cette action n'est d'ailleurs pas la première; elle a été précédée d'autres interventions analogues dans ce pays, où les États-Unis se sont fait attribuer par le gouvernement le droit de percer éventuellement un second canal interocéanique. Dans d'autres républiques, notamment à Saint-Domingue, l'immixtion du gouvernement de Washington est constante. Il est donc clair que les États-Unis ont tiré de la doctrine de Monroe un droit de protectorat dont ils usent quand bon leur semble à l'égard des républiques faibles et particulièrement à l'égard de celles qui sont situées sur le golfe du Mexique, recourant à des moyens moins brutaux lorsqu'ils ont affaire à des nations plus puissantes. Les circonstances seules et les avantages escomptés décident et décideront encore à l'avenir de l'extension qu'il leur convient de donner à cette curieuse déformation du texte de 1823 [1].

1. Au sujet de la politique des États-Unis envers les républiques latines on lira avec profit le livre, à vrai dire un peu passionné, que M. Louis Guilaine a publié sous le titre de : *l'Amérique latine et l'Impérialisme américain* (Paris, Colin, 1928).

Le gouvernement de Washington, désireux de conserver une liberté d'action sans limite, se réserve avec le plus grand soin l'interprétation de la doctrine de Monroe. A plusieurs reprises, des représentants de diverses républiques sud-américaines ont exprimé l'opinion raisonnable que cette doctrine ne devrait pas avoir un caractère unilatéral et qu'il conviendrait de la définir d'un commun accord. Si au début les républiques dites latines avaient accueilli avec une entière satisfaction la déclaration du président Monroe, puisqu'elle avait pour but de les protéger contre leurs anciens maîtres européens, elles se sont peu à peu aperçues que, par suite de l'interprétation abusive qui lui était donnée, elle tendait de plus en plus à reconnaître un droit de suzeraineté aux États-Unis, qui sont en train d'établir progressivement un véritable protectorat sur les petits pays de l'Amérique centrale. Avant la guerre déjà des protestations se produisirent. L'inquiétude s'accrut lorsque le président Wilson fit introduire dans le pacte de la Société des Nations un article reconnaissant et sauvegardant la doctrine de Monroe.

Le gouvernement de Washington n'a jamais accordé aux républiques sœurs le droit de participer à la définition et à l'application du principe proclamé en 1823 et élargi depuis lors dans la pratique. La thèse toujours maintenue est que cette question concerne les États-Unis seuls. Dès 1912 le secrétaire d'État Knox déclarait : « La doctrine de Monroe nous a été donnée par la Providence pour l'établir et pour l'interpréter. » Le Salvador ayant prié en 1919 les États-Unis de définir la doctrine que le Covenant de la Société des Nations sanctionnait, le département d'État de Washington répondit en communiquant purement et simplement un discours qu'avait prononcé M. Wilson devant le second congrès scientifique pan-américain et dans lequel il disait : « La doctrine de Monroe a été proclamée par les États-Unis de leur propre autorité et elle a été toujours maintenue et sera toujours maintenue sous leur seule responsabilité. » En 1913 le secrétaire d'État Hughes, parlant devant l'Association du barreau américain à Minneapolis dit que « le gouvernement des États-Unis se réserve la définition, l'interprétation et l'application de la doctrine de Monroe. » M. Elihu Root,

qui a exercé une si grande influence sur la politique extérieure des États-Unis et qui est un des juristes américains les plus réputés, a défini le point de vue de son pays d'une façon particulièrement complète dans son discours d'ouverture de la VIIIe session de la société américaine de droit international, en avril 1914, à Washington :

Personne n'a jamais prétendu, dit-il, que Monroe proclama une règle de droit international ou que la doctrine qu'il proclama avait passé dans le droit international. C'est une déclaration des États-Unis, suivant laquelle certains actes sont contraires à la paix et à la sécurité des États-Unis, qui les considèrent comme des actes hostiles. La doctrine ne dit pas quelle sera l'attitude des États-Unis dans le cas où de tels actes seront accomplis. C'est ce qui reste à déterminer dans chaque cas particulier. La doctrine de Monroe n'est pas une doctrine de droit international, mais elle repose sur le droit d'auto-protection et ce droit est reconnu par le droit international. Ce droit est un corollaire nécessaire de la souveraineté [1].

On voit tout le parti qu'une puissance aussi forte que les États-Unis peut tirer d'un principe dont elle se réserve l'interprétation et qu'elle applique à sa fantaisie suivant les circonstances. Dans le discours que nous avons cité, M. Root laisse entrevoir avec une noble candeur, pour recourir à une expression célèbre de M. Clemenceau, les conséquences de cet état de choses. « Il se trouve, dit-il, que les États-Unis, constituent un État beaucoup plus important et plus puissant que la plupart des autres républiques américaines et quand un État très grand et très puissant demande quelque chose à un État très petit et très faible, il est difficile d'éviter l'impression que donne toute manifestation de pouvoir supérieur, alors même que la demande est basée sur un droit d'égalité. » On ne peut pas en effet éviter cette impression de supériorité, pour la bonne raison qu'elle correspond à une réalité : si le gouvernement américain ne veut à aucun prix donner à ceux qu'il prétend protéger une définition de la doctrine de Monroe, c'est évidemment qu'il entend affirmer sa suprématie et conserver toutes les possibilités d'intervention. Un exemple typique jette d'ailleurs la lumière la plus crue sur la poli-

1. Elihu Root, *Politique extérieure des États-Unis et Droit international, discours et extraits*, trad. J. Tessayre (Paris, 1927), p. 30-31.

tique américaine et sur l'usage qu'elle sait en faire à l'égard de ces États prétendus égaux, mais considérés en réalité comme inférieurs.

Cet exemple est celui du Panama. On sait qu'après l'écroulement de la société française qui avait entrepris la construction d'un canal interocéanique, les États-Unis prirent sa suite. Pour être entièrement maîtres du passage ils demandèrent au gouvernement colombien de leur céder d'une mer à l'autre une bande de territoire de 6 milles de large, en échange d'une somme de 10 millions de dollars comptant et d'une rente annuelle de 250 000 dollars. Le 12 octobre 1902, le Sénat colombien repoussa le projet de traité dit Hay-Herran du nom de ses négociateurs. La cabinet de Washington se prépara aussitôt à prendre par la force, au moyen d'une opération camouflée, ce qu'il désirait obtenir. La province colombienne de Panama fut activement travaillée et l'on fit venir en secret à Washington des délégués de cette région. Des canonnières américaines furent envoyées pour surveiller l'isthme avec l'ordre de ne laisser débarquer aucune troupe colombienne. Dans la soirée du 3 novembre un soulèvement, sur la nature duquel il n'y a jamais eu l'ombre d'un doute, se produisit à Panama sous la protection des bateaux américains. Les autorités colombiennes furent expulsées et une république de Panama fut constituée. Ce nouvel État accordait quinze jours plus tard ce que la Colombie avait refusé et portait même à une largeur de 10 milles la bande de territoire cédée. Le tour était joué. Tout avait été si parfaitement préparé que le secrétaire d'État Loomis avait pu demander par dépêche des nouvelles de la révolution quelques heures avant qu'elle eût éclaté. Les États-Unis avaient d'autant moins le droit d'agir ainsi, en provoquant pour leur seul profit le démembrement d'une république indépendante, qu'ils avaient eux-mêmes jadis refusé à leurs États du sud le droit de sécession. Par contre, la Colombie avait le droit incontestable de repousser un projet de traité qui ne lui plaisait pas, soit définitivement, soit dans l'espoir de se faire attribuer des compensations plus grandes. Signalons tout de suite ici que les États-Unis ont encore renforcé depuis lors leur protectorat sur la république de Panama en

faisant signer au gouvernement de celle-ci un traité d'alliance militaire qui réduit cet État au rôle de satellite obligé de soutenir envers et contre tous son suzerain, ce qui paraît tout à fait incompatible avec la qualité de membre de la Société des Nations que possède le Panama.

Le président Roosevelt, quelque peu embarrassé pour justifier une action indéfendable, déclara simplement que « les États-Unis avaient fait tous les efforts possibles pour persuader la Colombie d'accepter le si grand avantage qui lui était offert » et que, par sa résistance « la Colombie avait perdu tout droit à la considération. » M. Elihu Root, dans un discours du 22 février 1904 sur la question de Panama et la morale, chercha à établir que les États-Unis avaient fait triompher la cause de la civilisation.

Sont dans l'erreur, dit-il entre autres choses, ceux qui croient que la Colombie gardait vis-à-vis des autres nations de la terre, en ce qui concerne l'isthme de Panama, une souveraineté, sont dans l'erreur ceux qui pensent que les relations de la Colombie et du peuple de Panama étaient en réalité contenues dans l'instrument écrit qui s'appelle la Constitution de Colombie ou que les droits et les devoirs des États-Unis en ce qui concerne l'isthme se bornent au simple devoir d'aider la Colombie à y maintenir sa domination et au simple droit de demander à la Colombie des privilèges que ce pays pouvait accorder ou refuser à son gré. Suivant les règles de droit et de justice universellement reconnues qui constituent le droit des gens, la souveraineté de la Colombie sur l'isthme de Panama était limitée par le droit des autres nations civilisées du monde entier à faire construire le canal à travers l'isthme et à en faire assurer le libre passage... La doctrine de Monroe elle-même, à laquelle nous tenons si fermement, est une affirmation de notre droit de nous opposer dans notre propre intérêt à l'action de toute autre nation dans les parties de cet hémisphère où d'autres sont souverains et où nous n'avons aucune souveraineté ni prétention de souveraineté et de dire : si vous faites ceci ou cela, même avec le consentement d'un souverain, nous le considérerons comme un acte inamical, parce que ce sera une atteinte à notre intérêt...

Ces paroles d'un homme politique et juriste américain particulièrement éminent devaient être citées car elles révèlent la fragilité du droit international, dont la souveraineté des États est un des principes essentiels, dès qu'une nation puissante croit avoir intérêt à n'en plus tenir compte; si un

homme tel que M. Root en vient à formuler de pareils sophismes, que ne faut-il pas attendre des politiciens ordinaires! On constatera qu'ici la doctrine de Monroe est invoquée en faveur d'un acte évident d'agression. Or, cette doctrine a un caractère presque sacré aux yeux des Américains, au point que, selon M. Garner, un grand secrétaire d'État, qu'il ne nomme du reste pas, a dit un jour que sa politique se trouvait résumée dans la doctrine de Monroe et dans les dix commandements. Elle sera utilisée encore à l'avenir à l'appui des entreprises les plus diverses. Qui sait si un jour on ne se fondera pas sur elle pour revendiquer nos vieilles colonies des Antilles, au sujet desquelles certaines convoitises se sont déjà manifestées? Si nous avons parlé un peu longuement de la doctrine de Monroe il n'y a donc certainement pas lieu de nous en excuser. Elle est un des éléments primordiaux de la politique américaine; son évolution et le parti qu'on a déjà su en tirer permettent d'affirmer qu'elle continuera à être utilisée par le gouvernement américain soit pour écarter de plus en plus l'Europe du Nouveau-Monde, soit pour y développer encore sa domination; à la manière du sabre de M. Prudhomme, elle est à deux fins, car, si elle a pour but de protéger l'indépendance des États américains contre l'Europe, elle a en réalité pour effet de les soumettre à la tutelle des États-Unis.

Si l'on voulait essayer de résumer les caractères distinctifs de la politique extérieure américaine d'aujourd'hui, on pourrait énoncer les affirmations suivantes : 1° Les États-Unis conservent et conserveront sans doute leur attitude détachée à l'égard des autres puissances, se gardant de se lier d'une façon permanente avec aucune d'entre elles, sans le moins du monde s'interdire les associations passagères avec un ou plusieurs États au cours d'une crise internationale où les intérêts américains seraient en jeu; 2° Les États-Unis se préoccupent de plus en plus de la question dite de la liberté des mers et si, comme tout le fait prévoir, leur force s'accroît encore, ils revendiqueront un jour, après l'égalité maritime, la suprématie navale, qui résoudrait ou plutôt supprimerait pour eux ce problème de la façon la plus commode, en leur assurant une prépondérance qu'ils refusent aux autres;

3° Par les moyens les plus divers les États-Unis cherchent à contrôler toujours davantage les régions de l'Atlantique et du Pacifique qui les avoisinent et de ce fait ils poursuivront de plus en plus une politique d'hégémonie dans le Nouveau-Monde; 4° Ils se serviront de leur puissance économique et financière incomparable pour tenir en échec ceux des pays qui les gêneront; 5° Leur politique se dissimulera le plus souvent derrière des formules humanitaires qui seront souvent invoquées d'ailleurs avec une parfaite sincérité, car les Américains moyens et même certains de leurs hommes d'État s'imaginent qu'ils sont en possession de la vérité et qu'il leur appartient de la faire triompher. Il ne faudrait pas, bien entendu, donner une signification trop absolue et rigide à ces quelques constatations, mais nous croyons qu'elles sont dans leur ensemble exactes et qu'une des fautes les plus fréquentes de certains gouvernements européens, particulièrement du nôtre, consiste à ne pas en tenir compte; on a trop souvent une idée fausse de la politique américaine, ce qui conduit à commettre des erreurs successives qui apparaissent d'autant plus fâcheuses qu'elles sont contradictoires.

Au lendemain de la guerre on crut chez nous que les États-Unis allaient prendre la tête de la Société des Nations, fondée en somme par M. Wilson. On se trompait par suite d'une connaissance insuffisante d'une des traditions américaines des plus fortes. On oubliait, en outre, qu'en matière de conventions internationales le gouvernement américain est le moins libre qui soit au monde, étant donné le rôle attribué par la Constitution au Sénat, dont le tiers des membres plus un suffit pour repousser un traité. Ensuite nos hommes d'État s'imaginèrent qu'un grand conflit était imminent dans le Pacifique et nos délégués se rendirent en 1921 à la conférence navale de Washington avec l'idée absurde que la France pourrait jouer le rôle d'arbitre ou tout au moins d'honnête courtier. On se rappelle les conséquences de cette erreur et la situation déplorable dans laquelle se trouvèrent nos représentants, qui étaient isolés et désorientés dans un milieu qu'ils connaissaient mal; ils purent tout juste éviter que, pour les petites unités navales indispensables à notre sécurité, nous ne fussions subordonnés aux trois grosses puissances mari-

times et paralysés dans nos moyens de défense. Plus récemment, l'opposition qui s'est manifestée l'an dernier à la conférence navale de Genève entre les États-Unis et l'Angleterre a persuadé beaucoup de Français qu'une crise anglo-américaine grave se préparait. Ici encore il faut prendre garde de ne pas adopter des conclusions erronées qui pourraient faire faire, quoique en sens contraire, de nouveaux faux-pas. Il est certain qu'il existe actuellement au sujet des constructions navales une divergence de vues sérieuse entre les États-Unis et l'Angleterre; mais tout donne à penser que cette dernière fera le nécessaire pour qu'elle n'aille pas trop loin. La Grande-Bretagne a une sainte terreur de tout ce qui pourrait créer un conflit entre elle et la république d'outre-Atlantique. Depuis la guerre, elle a déjà multiplié les concessions; ainsi c'est pour les beaux yeux de l'Amérique qu'elle a rompu son alliance avec le Japon. Au lendemain de la conférence avortée de Genève le gouvernement britannique, désirant ménager l'opinion américaine, a ajourné la construction de deux croiseurs sur les trois dont le Parlement avait autorisé la mise en chantier. L'attitude de l'Angleterre est facilement explicable. La puissance de la Grande-Bretagne tient à l'existence de son vaste empire, mais aujourd'hui cet empire, tel qu'il est constitué, est aussi pour elle d'une certaine façon une cause de faiblesse. Les Dominions ont maintenant conquis leur indépendance même pour la politique étrangère et l'on sait parfaitement à Londres que certains d'entre eux, particulièrement le Canada et l'Australie, n'accepteraient jamais l'idée d'une lutte avec les États-Unis. C'est pourquoi il est probable que le gouvernement britannique fera tout ce qui dépend de lui pour écarter tout motif de brouille avec une puissance à l'hostilité de laquelle il ne pourrait pas s'exposer sans danger.

Nous n'avons pas l'intention au cours de cette étude, qui a pour seul objet un exposé synthétique de la politique américaine, de traiter à fond de la politique française à l'égard des États-Unis, mais on ne peut s'empêcher de formuler à ce propos quelques brèves observations. De tous ces faits qui ne semblent pas toujours suffisamment compris en France il y a un enseignement à recueillir pour notre politique, dont,

suivant les cas, les initiatives un peu désordonnées ou au contraire la passivité à l'égard de l'Amérique ont généralement manqué d'opportunité. Nous avons le plus grand intérêt à vivre en bons termes avec les États-Unis. Le mieux que nous puissions faire pour nous épargner des embarras de ce côté-là est de nous abstenir de toute immixtion dans les difficultés qui peuvent se produire entre les États-Unis et d'autres pays. Il ne faut pas renouveler les erreurs commises lors de la conférence navale de Washington. C'est pourquoi on fit bien de ne pas envoyer l'an dernier de délégués à la conférence navale de Genève. Notre intervention n'aurait le plus souvent comme résultat que d'unir contre nous les Anglo-Saxons, qui, par notre maladresse, finissent, presque toujours par s'entendre à notre détriment, surtout sur les questions d'armements[1]. D'autre part, ce serait également une faute que de nous jeter à la tête ou dans les bras des États-Unis avec l'espoir naïf de nous attirer leur bienveillance. Disons nous que toute la phraséologie de l'époque où l'on croyait pouvoir tout obtenir en invoquant le nom de La Fayette ne sert plus à rien, et que, s'il importe naturellement de ne pas heurter l'opinion américaine et de nous la concilier dans la mesure du possible, les excès de condescendance, voire de platitude ne nous procureraient que des avanies; on ne nous saura jamais aucun gré de la faiblesse dont nous ferions preuve ou des flatteries que nous adresserions à la puissante république, mais on utilisera, dans des conditions qui ne nous seront pas favorables, tout geste inconsidéré. La fameuse proposition tendant à la mise hors de la loi de la guerre rentre dans la catégorie de ces gestes. Il s'en est fallu de peu que le désir de courtiser le gouvernement de Washington ne se retournât contre nous et ne nous mît dans une situation fort embarrassante. Diverses circonstances, que nous n'avons pas ici à examiner, ont fait prendre une tournure meilleure à la négociation qui n'a pas eu tous les résultats fâcheux qu'on pouvait craindre à un certain moment. Toutefois il importe de ne pas

1. Ceci ne constitue pas une critique à l'égard de l'accord naval franco-anglais qui a été conclu depuis que ces lignes ont été écrites. Tout ce qui veut resserrer les liens qui unissent la France et l'Angleterre est heureux. On veut espérer que ce compromis aura cet effet.

recommencer sans nécessité de pareilles expériences. Par contre, il convient évidemment de ne rien faire qui soit de nature à fournir à l'opinion américaine des motifs légitimes d'irritation contre nous. A cet égard, la question de la dette demande des soins tout particuliers. La France est le seul pays qui n'ait pas ratifié l'accord conclu à ce sujet. Nous croyons qu'on ferait bien de ne pas attendre indéfiniment pour régler cette affaire, quoi qu'on puisse penser de l'attitude adoptée par les États-Unis. La solidarité des problèmes des dettes et des réparations est à nos yeux évidente, mais nous ne pouvons pas prétendre l'imposer à l'Amérique, dont il est douteux qu'on puisse pour l'instant obtenir une solution beaucoup plus favorable que celle qui a pris forme dans la convention Bérenger-Mellon. Dans tous les cas, la pure temporisation, qui risque d'être interprétée à la longue comme un artifice de mauvaise volonté, n'est pas une solution. Par conséquent, nous devons envisager virilement la question et ne pas nous contenter, seuls entre tous, d'une politique négative qui nous placera dans une position fausse. La nécessité même des choses forcera les États-Unis à faire des concessions et à accepter un jour en fait la liaison, aujourd'hui refusée, entre les dettes et les réparations. Mais ne nous flattons pas de faire triompher par notre passivité notre point de vue, alors que l'opinion américaine n'est pas encore suffisamment informée et éclairée. Plus nous aurons l'air de chercher à éviter un règlement, moins nous aurons de chances d'obtenir dans un avenir plus ou moins prochain une entente conforme et à l'équité et à notre intérêt.

Nous n'avons pas pu nous dispenser de présenter en passant ces quelques observations au sujet des rapports franco-américains. Mais c'est là une simple digression, notre unique but étant de faire un exposé succinct, mais aussi exact et objectif que possible, de la politique extérieure américaine, avec la conviction que les conclusions qui en résultent se dégageront elles-mêmes d'une façon évidente pour tout lecteur attentif. La plupart des observateurs les plus compétents ont constaté que les États-Unis ont subi depuis le début du XXe siècle une transformation radicale qui a créé chez eux une civilisation d'un type nouveau qui s'éloigne de plus en

plus de celle de l'Europe. M. André Siegfried notamment, qui est probablement le Français et peut-être l'Européen qui a étudié et défini avec le plus d'intelligence l'évolution américaine, relève dans un article récent qu'au cours des quarante dernières années « le lien colonial avec l'Europe a été tranché et que l'Amérique s'est élevée à une civilisation économique nouvelle qui lui est propre. » Il signale que ce sont maintenant les habitants du centre-ouest, c'est-à-dire de la région qui s'étend au sud des grands lacs, qui font prévaloir leurs idées et leurs méthodes :

Tous ces gens, ajoute-t-il, conduisent leur vie matérielle, morale, sociale selon des règles qu'ils n'ont en rien empruntées à l'Europe, mais qu'ils ont spontanément et inconsciemment créées pour répondre à des nécessités qui sont uniquement les leurs. Ils savent bien que, si les autres parties du monde cessaient de communiquer avec eux, et même d'exister, leur prospérité n'en continuerait pas moins comme avant. Leur poids dans le pays est devenu tel, que, de plus en plus, c'est eux qui tendent à marquer de leurs couleurs la civilisation américaine d'aujourd'hui. Leur bien légitime satisfaction d'eux-mêmes est si complète que leur nationalisme (nous pourrions dire leur provincialisme) est imperméable aux influences du dehors [1].

Il est naturel que cette modification profonde, qui est indéniable, qui s'est produite depuis un demi-siècle et qui s'est extraordinairement accélérée dans les deux dernières décades, frappe avant tout ceux qui observent les États-Unis actuels, car elle a une importance capitale et contribue à expliquer non seulement l'orientation de la politique intérieure, mais aussi celle de la politique extérieure. Cependant, en ce qui concerne cette dernière on est trop souvent tenté de croire qu'il y a une sorte d'opposition entre le passé américain et le présent, de même que l'on a cru longtemps à tort que la Révolution française avait effectué une rupture complète dans les traditions de la politique française. Dans les deux cas, on se forme ainsi une idée tout à fait inexacte de la réalité. La vérité est que tous les traits distinctifs de la politique extérieure américaine se sont marqués depuis fort longtemps déjà et qu'ils se sont seulement accentués. Il y a donc une tradition américaine qui permet de comprendre le sens

1. *Revue des Vivants*, juin 1928.

de l'action américaine et même, dans une assez grande mesure, de la prévoir. C'est ce que nous nous sommes surtout attachés à montrer dans cette étude où ont été groupés, d'une façon que nous espérons claire, les faits principaux d'une histoire diplomatique dont le public n'aperçoit pas toujours l'unité, car nous estimons qu'étant donné le rôle toujours plus considérable que la grande république est destinée à jouer dans le monde, rien ne saurait être plus utile à l'heure actuelle.

Les péripéties de la lutte engagée entre les deux grands partis américains au sujet de la présidence vont pendant les prochains mois accaparer l'attention. Elles méritent d'être suivies de près comme tout ce qui touche à un pays qui est devenu le plus puissant de l'univers. Selon que le républicain Hoover ou le démocrate Smith l'emportera, l'allure de la politique américaine variera plus ou moins au point de vue international et il ne faudrait pas conclure du présent article que ces variations n'auront aucun intérêt, ce qui serait tout à fait inexact. Mais on s'égarerait encore davantage si l'on pensait que la politique américaine peut être amenée, sous l'influence d'un homme ou d'un parti, à sortir entièrement des voies qu'elle a suivies jusqu'ici. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste des présidents qui se sont succédé au pouvoir depuis la guerre de sécession pour se convaincre que les uns et les autres ont poursuivi à l'extérieur dans les grandes lignes la même politique, qui toutefois a été appliquée, cela va sans dire, avec plus ou moins d'énergie et de continuité, selon les hommes et les circonstances. Toutes les données de la politique présente des États-Unis sont inscrites dans le développement historique des cent dernières années; il s'agit seulement de les apercevoir. Dans tous les cas, on multiplierait les chances d'erreurs à son égard si, impressionné à l'excès par les incidents passagers des luttes politiques, on perdait de vue les tendances centrales et permanentes qui finiront toujours par reprendre le dessus.

PIERRE BERNUS

HAMLET-ROI

6. — LA TOURTERELLE.

Le 21 janvier 1867, au soir, tout Munich est dans les rues et sur la place royale pour voir entrer les invités à la Résidence. Car il y a bal de cour. Une police bienveillante maintient les curieux; non point qu'on craigne les attentats, mais pour écarter du palais ces folles, ces amoureuses, qui réussissent toujours à se glisser par un couloir afin de parvenir jusqu'au roi. De jour et de nuit on en trouve cachées partout. Il y en a même qui apportent des fleurs, des cadeaux. On devrait pourtant savoir que Sa Majesté redoute essentiellement cette sorte de visites.

Voici les chambellans, les ministres, les dames d'honneur de la reine-mère, les princes, le duc Maximilien en Bavière, beau-frère du vieux roi Louis et grand favori du peuple, suivi de sa famille. L'aînée de ses filles a épousé le richissime prince de Tour et Taxis de la branche aînée; la seconde est impératrice d'Autriche; la troisième, reine des Deux-Siciles. Grands mariages savamment combinés par la duchesse Ludovica, leur mère. Et cela flatte la foule, ces reines sorties comme des divinités d'entre les pierres de leurs temples. Il ne reste qu'une Cendrillon au foyer, la princesse Sophie, mais qui par sa beauté gracieuse pourrait bien être la reine du bal, ce soir. Ainsi pense le peuple. Ainsi pense le roi, dirait-on, tout empressé auprès de sa jolie cousine. Il est vrai qu'ils

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 août.

sont amis depuis déjà quelque temps. Depuis, surtout, que Sophie a proclamé l'admiration qu'elle voue à la musique wagnérienne. Mais précisément cet accord qui devrait les lier semble tourner ces jours derniers, chez le roi, en une ombrageuse angoisse. On croirait que l'enthousiasme de la jeune fille suscite dans son cœur non de la défiance, non de la jalousie, mais un découragement total, une lassitude de vivre. Deux jours avant ce bal n'a-t-il pas fait porter à Sophie une lettre énigmatique sur laquelle elle se penche sans comprendre. « Il m'est pénible de t'envoyer ces lignes, mais je le tiens pour mon devoir, et précisément maintenant... Ah! n'aie pas de rancune dans ton cœur envers moi, chère Sophie, écoute ma prière et conserve-moi une bonne pensée. Ne me retire pas ton amitié : elle me fait tant de bien. Tu connais la nature de mon destin; je t'ai écrit naguère de Berg au sujet de ma mission en ce monde. Tu sais que je n'ai plus beaucoup d'années à vivre, que je quitterai cette terre lorsque l'horrible s'accomplira, lorsque mon étoile ne luira plus, lorsqu'*il* ne sera plus, l'ami fidèlement aimé. Oui, alors ma vie aussi s'éteindra, puisque je ne pourrai plus vivre... L'objet principal de nos relations a toujours été, tu en conviendras, l'étrange et pathétique destin de Richard Wagner. Ah! ne te fâche pas, envoie-moi quelques lignes d'amitié qui me prouveront que tu me demeures bonne. Songes-y, ton ami n'a peut-être plus que peu d'années à vivre. La courte tranche d'existence qui lui reste doit-elle lui être rendue amère parce qu'un des rares êtres qui l'aient compris, à qui il était cher, le hait désormais en silence? Oh! cela, je ne le mérite pas, je puis bien le dire hautement. Adieu, ma chère Sophie. Si tu l'exiges, je n'écrirai plus jamais. Sois heureuse et souviens-toi de moi. » Et voici qu'à présent ce singulier ami l'entoure d'attentions voyantes! Et du reste aussitôt vues. Il danse avec elle, lui sourit, ne parle qu'à elle seule. L'adieu qu'il proposait dans sa lettre est inexplicable à la frêle sœur de la « colombe » autrichienne. Et l'agitation du roi ne fait qu'augmenter. Lorsque le bal tire à sa fin, il rentre dans ses appartements mais ne se couche pas. Quel problème débattait-il? Quelle victoire voulait-il remporter sur lui-même? Ne dirait-on pas que ce faible, enfermé dans

le dilemme de la crainte et du désir, espère en sortir par un coup de force contre sa volonté?

A six heures du matin il se fait annoncer chez sa mère, et il la supplie de se rendre tout de suite chez le duc Maximilien pour lui demander la main de sa fille. C'est chose conclue à sept heures. Aussitôt Louis va au palais ducal, où la visite inattendue de la reine-mère et ces fiançailles matinales ont mis tout le monde sens dessus dessous. Dès neuf heures, l'événement est annoncé publiquement. C'est une hâte comme on n'en a jamais observé chez ce grand irrésolu. Il y a de la joie pourtant dans sa fièvre. Une volupté bizarre dans cette noyade. Ne plus regarder en arrière mais se ruer vers l'avenir, saisir à la gorge son sort, étouffer les regimbements de l'instinct. Oh! que l'ami n'est-il là pour le soutenir dans ce bonheur épouvantable!

Elle est belle, cependant, cette tourterelle, sœur de sa chère colombe. Elle lui plaît. Elle le comprend. Peut-être même pourra-t-elle comprendre sa douleur, un jour. Peut-être... Il l'emmène, se promène à son bras. Il est fier d'être si vite redevenu crâne. Le carrosse des noces sera tel qu'on n'en aura jamais rêvé, scuplté dans l'or, laqué de cathédrales, mitré de renommées, embouché de trompettes, et il coûtera un million de goulden. Du reste, la beauté des choses rachète l'angoisse de certaines pensées. Et d'abord, il changera ce nom de Sophie contre celui d'Elsa, puisque dorénavant Lohengrin, le fiancé de l'impossible, c'est lui. Il convient aussi que les appartements de la future reine soient entièrement retapissés aux armes et devises du chevalier du Graal. Ordre est donné. Il surveille les ouvriers; son œil s'anime. On fera du neuf partout, on changera toutes choses pour que toutes choses soient belles, et fraîches, brodées dans la musique. On essaiera aussi la couronne sur la tête d'Elsa, pour s'assurer qu'elle est bien à sa mesure. Louis la fait sortir du trésor, un jour, et il la place lui-même sur les tresses blondes. Il rit. Elle pleure lorsqu'il est reparti. « Ne voyez-vous donc pas, dit-elle, que le roi ne m'aime nullement? Il joue seulement avec moi. »

Le 17 février, il lui écrit : « De toutes les femmes vivantes, tu m'es la plus aimée... » Mais « le dieu de ma vie, comme tu

le sais, est Richard Wagner. » Comme toujours, le théâtre est le vrai consolateur. Parfois Louis y emmène sa fiancée; parfois il y va seul. Un soir qu'il y a bal chez Hohenlohe, il s'approche furtivement d'un de ses ministres pour lui demander l'heure. S'il partait maintenant pour le spectacle, arriverait-il avant la fin? Quelle question à poser à une Excellence invitée par son chef! L'homme rougit, regarde sa montre à la dérobée... Mais déjà le roi a tourné les talons et il est sorti de la maison sans penser à prendre congé, même de Sophie.

On fixe le mariage au 25 août, son anniversaire de naissance. « L'essentiel, écrit-il de nouveau à Elsa, c'est de nous aimer sincèrement, profondément. » Écrire cela, l'écrire souvent, fortement, finira sans doute par le convaincre. Mais pas encore tout à fait. Un peu de confiance lui manque. Un tout petit peu. C'est l'affaire de quelques jours. Et puisque voici l'été, un été tout constellé de nuits, de châteaux, de promenades, remettons les noces à l'automne. On fixe une nouvelle date : le 12 octobre. Grand soulagement. Louis est à Berg, à Hohenschwangau, à l'Ile des Roses. Il fait de temps à autre une visite à Possenhofen, où les visages de plus en plus s'allongent. Alors, pour éviter ces muets reproches, il ne se montre pas de quelques semaines.

Drame de surface. Drame mondain. Il y en a un autre, et c'est celui-là qui le ronge. Wagner est venu à Munich au mois de mars. Mais après cette longue année d'absence, ni l'artiste ni le roi ne se retrouvent absolument les mêmes. D'abord, il reste chez Louis un peu de honte d'avoir été lâche. Puis, maintenant qu'il est fiancé, il se sent mal à l'aise vis-à-vis de l'Unique. Il y a pis : on lui a rapporté que cette Cosima, dont son cœur le tenait d'instinct éloigné, est partie rejoindre Wagner à Triebschen, qu'une liaison déjà ancienne existe entre eux. « Je ne peux ni ne veux croire, s'écrie-t-il, que les liens entre Wagner et madame de Bülow dépassent les bornes de l'amitié. Cela serait épouvantable. » Épouvantable : sans doute le mot n'est pas trop fort puisque lui, le roi, s'est porté garant publiquement de la fidélité de cette femme contre les insinuations perfides des journaux. Mais plus épouvantable encore pour son âme, pour ses pen-

sées, le retour sur cette longue route d'amour où il a été partout trahi! Que lui reste-t-il donc si on lui prend à présent la seule foi, le seul enthousiasme de sa jeunesse?

Il reste l'œuvre. Dernier refuge d'idéal. L'œuvre où l'aimé a donné ce qu'il ne peut plus reprendre et que personne au monde n'en saurait plus ôter. Que l'œuvre au moins devienne. Louis n'hésite pas à réunir chez lui Wagner et Bülow afin de décider avec eux qu'on donnera en première représentation les *Maîtres Chanteurs*. Tels ces trois hommes, l'un de vingt-deux, le second de trente-sept et le troisième de cinquante-quatre ans, divisés par tout ce que les âmes peuvent fournir de douleurs, d'amertumes et de lassitudes, s'unissent pour que naisse de leur sacrifice un durable témoignage. L'œuvre seule doit désormais compter. En ces quelques semaines d'expériences violentes, c'est le plus jeune des trois qui fait le plus surprenant parcours. Par un effort intellectuel dont il y a peu d'exemples, il donne la preuve du changement survenu en lui. La vie ne lui sera plus maintenant qu'une vague et lointaine coulisse où se costumeront et se grimeront les personnages que sa fantaisie va tirer de leur néant. Pour lui, le réel est à jamais transposé dans l'imaginaire.

A la demande du roi, Wagner se réinstalle durant quelques semaines sur le lac de Starnberg. Louis l'y visite à peine. Il n'y vient qu'une seule nuit, par un violent orage. On appelle de Dresde le vieux ténor Tischatchek, qui a créé Tannhäuser il y a quelque vingt ans et dont la voix, encore splendide, bouleverse le compositeur aux répétitions. A la « générale », Louis fait vider la salle pour être seul et ne pas voir autour de lui ces visages imbéciles. Tischatchek paraît. Mais dans sa loge le roi se fâche. Quoi, Tannhäuser ne serait rien d'autre que ce vieillard affaibli? Qu'on convoque un jeune chanteur et qu'il revête le manteau bleu prescrit par le livret! C'est au tour de Wagner de s'indigner d'un tel caprice. Il menace de tout quitter. « Eh bien, partez! » Il part.

Quel singulier renversement des rôles! Ces quelques semaines d'amour blessé et de fiançailles pénibles ont fait du craintif disciple un amateur irascible, un critique impatient. Bien entendu, une fois la première colère passée, des dépêches

rappellent le maître offensé. Il revient. Il assiste, le 21 juin, au triomphe des *Maîtres Chanteurs*, dédiés aux fêtes nuptiales du roi. Mais, par précaution contre des offensives possibles, il repart deux jours après. On le rappelle encore. Cette fois il ne revient pas. Il se borne à envoyer des articles pour le nouveau journal progressiste soutenu par les deniers de son royal ami, la *Presse de l'Allemagne du Sud*, où il expose son éthique, fondée sur « l'adolescent allemand », vainqueur des civilisations périmées.

Et derechef le roi s'enflamme à ces lectures exaltantes par lesquelles il pénètre plus avant dans le monde des idées. Il y peut suivre, sous la plume verbeuse et rapide de Wagner, toute l'histoire de la culture européenne, depuis la sagesse antique jusqu'aux « convenances » françaises, pour aboutir à ce grand bouillonnement idéologique qui caractérise l'art de l'avenir, lequel sera l'art allemand. « Cherche, Allemand, la force romaine et la beauté grecque. Tu les trouveras toutes deux; mais jamais ne te réussira le saut gaulois ». C'est ainsi que Schiller apostrophait le génie de sa nation. Tout pareillement Wagner. Et si parfois son manque de goût l'emporte au delà de l'équitable dans ses jugements sur Racine ou Shakespeare, il faut reconnaître avec quelle adresse il invoque la libre intelligence d'un Benjamin Constant. « Les Français, dit celui-ci, même dans celles de leurs tragédies qui sont fondées sur la tradition ou sur l'histoire, ne peignent qu'un fait ou une passion. Les Allemands, dans les leurs, peignent une vie entière, un caractère entier. » Et courant à la conclusion de ce long développement, Louis y retrouve les idées chères à son éducateur : le principe de la transformation du théâtre allemand dans le sens de l'esprit allemand; le poète uni au mime; les rapports de l'homme d'exception, esthétiquement cultivé, avec le public; ceux du roi avec le peuple. « C'est pourquoi, lorsqu'il s'agit de donner une impulsion à une action commune, c'est du roi qu'elle doit émaner ».

Ah! certes, voilà d'autres vérités, d'autres besoins, que les « fadaises » de la politique! Aussi Louis se jette-t-il sur son papier pour écrire au prophète : « Oui, mon aimé, je vous le jure : autant que mes forces me le permettront, je contribuerai à réparer les fautes impardonnables commises par les princes

allemands ». Pourtant, en plein renouveau d'enthousiasme, voici que derechef il se ravise, interrompt ses écritures passionnées. C'est qu'il apprend dans ses détails les plus domestiques la vérité complète sur la liaison de Wagner avec madame de Bülow. Aucun doute n'est plus possible. Et sa douleur ravivée le soulève de jalousie, puis le rabat, brisé.

Au milieu de tout cela, son proche mariage. Le reculer une fois encore, voilà l'idée fixe. En attendant, pour calmer les appréhensions de ce peuple qui prétend lui dicter sa volonté, Louis fait promener à travers les rues de sa capitale la pièce d'orfèvrerie traînée par huit chevaux qu'est le carrosse nuptial. Et pendant que la foule s'extasie, il se décide à un brusque dépaysement : son premier voyage en France.

L'Exposition est un prétexte commode. Il débarque à Paris fin juillet 67, sous l'incognito sans mystère du comte de Berg. Son grand-père y séjourne aussi, précisément, vieil amateur de statues, en marbre et en chair. Mais Louis II n'est préoccupé que de châteaux. Napoléon le reçoit et l'emmène à Pierrefonds, le fait déjeuner à Compiègne où il se sent « tout enveloppé de l'esprit de Jeanne d'Arc ». Ses plus fortes impressions, toutefois, c'est devant le Louvre et les Tuileries qu'il les ressent.

Si tant de choses peuvent nous séduire dans ce grand garçon d'Allemagne, celle à quoi nous sommes assurément le moins sensible c'est la fureur d'imitation que va déchaîner dans son sang de Wittelsbach la vue de nos vénustes architectures. Non qu'il faille blâmer ses admirations, mais vraiment il a mieux à faire qu'à importer dans sa Bavière ces magnificences tempérées qui ne ratent jamais leur effet sur les personnes sans imagination. Dieu sait pourtant qu'il n'en manque pas, ce metteur en scène surromantique. Mais reprendre pour son usage personnel ces modèles déjà utilisés en grande série, c'est vraiment un peu facile, et l'on souhaiterait plutôt je ne sais quelle faute de goût chez l'élève de Wagner. Tout comme Louis l'aîné eut la folie du temple grec, Louis le cadet va contracter la maladie des palais bourboniens. Sans doute y a-t-il quelque chose de touchant à voir ce fameux « adolescent germain », dont parlait son maître, tout empli d'une extase naïve devant leur calme ordonnance.

Mais l'on s'étonne quand même de constater que tant d'élans rares, de brumes, d'anomalies, d'hérédités violentes, de dissonances, vont aller se fondre dans le contrepoint si sagement équilibré de Mansard et Gabriel. On lui souhaiterait plus de fidélité à soi-même, au lieu que le voici tout de suite conquis et prêt, comme le premier Américain venu, à tirer sa révérence devant Louis XIV. Wagner l'eût sans doute bien grondé, lui qui dans ses récents articles voulait qu'on ne fût plus ni singe, ni ours. Pas singe surtout. Mais comment savoir à quelles nécessités d'expression, à quels épanouissements esthétiques, à quel sens de la hiérarchie jusque dans les styles de l'architecture correspond l'emballement de ce jeune barbare civilisé? Dès maintenant, l'incubation est commencée et dans peu de mois se déclarera avec une particulière virulence cette maladie de la bâtisse dont sont atteints une fois ou l'autre tous les puissants du monde. Wagner a cessé de régner seul dans cette âme. A l'horizon monte le soleil du Roy.

Rentré dans ses états saoulé d'architecture française, Louis se retrouve en face du problème matrimonial. Or, il n'y a rien d'accablant, après une absence heureuse, comme le retour dans la vieille prison où nos rêves d'évasion sont restés collés à chaque objet. Plutôt les casser tous que subir leur ironie. Pour commencer, il s'agit donc de reculer une fois de plus la date du sacrifice. Le roi proroge son mariage jusqu'au 29 novembre, puis il s'enfuit dans ses châteaux. Il excursionne avec son aide de camp et ses cochers. Et de temps à autre, pour vaguement sauver les apparences, il fait atteler à minuit la calèche aux six chevaux blancs, traverse la forêt, arrive à Possenhofen, et pendant qu'on éclaire en hâte les lustres du salon, il dépose sur le coin du piano un bouquet de roses pour sa fiancée endormie. Puis repart aussitôt.

Cela ne peut plus durer longtemps. Le vieux duc demande qu'une décision soit prise. Louis n'a que la main à étendre pour saisir la plume. Brusquement il s'y résout, écrit, et le 10 octobre les fiançailles sont officiellement rompues. Libéré de Sophie, libéré de Wagner, il ne sera désormais prisonnier que de lui-même.

7. — « MOI, LE ROI ».

Nous voici parvenus sur le seuil d'un monde nouveau. Derrière nous, un peuple, une capitale, une famille princière de l'ancienne Allemagne, un artiste, un théâtre et un jeune roi mélancolique. Devant nous, l'obscur, le confus, et même pire. Nous allons pénétrer maintenant dans un pays sans repères, dans le royaume d'une longue illusion. Les touristes s'amusent en y entrant de trouver toute une région encombrée des joujoux qu'y sema le royal rêveur. Nous tâcherons d'y voir autre chose qu'un coûteux divertissement. Car voici le temps où Hamlet de Bavière s'écrie comme son prédécesseur de Danemark : « ... Il en va de moi si pesamment, que la terre, cette bonne charpente, me semble un stérile promontoire; l'air, ce très excellent baldaquin, cette belle draperie de firmament, ce toit majestueux incrusté de feux d'or, eh bien, tout cela ne m'apparaît comme rien autre qu'une infecte et pestilentielle agrégation de vapeurs. Quel chef-d'œuvre que l'homme! Combien noble en raison! infini en facultés! en forme et mouvement, combien exact et admirable! en action, combien semblable à un ange! en intelligence, combien semblable à un dieu! la beauté du monde! le parangon des animaux! Et pourtant, qu'est-ce que cette quintessence de poussière pour moi? L'homme ne fait pas mes délices, non; ni la femme non plus... »

Tout artiste porte en soi son univers. Sa tâche est de nous en fournir son interprétation. Hamlet, prince de Danemark, prétendit donner la sienne en accomplissant un acte que la volonté lui commandait, mais devant quoi l'intelligence dressait à chaque pas des empêchements nouveaux. L'œuvre qu'il s'assigna ne lui parut jamais ni assez belle, ni assez justifiée. Et il perdit sa course en faux-départs. Hamlet-Roi ne parvient pas davantage à faire ni de l'homme ni de le femme ses délices. Descendu en lui-même pour y chercher à son tour le spectre inspirateur, il ne trouve que des fantômes errant aux terrasses d'Elseneurs versaillais. Mais c'est en vain qu'il les somme de parler. Ils n'ont rien à lui dire.

Et nous allons voir le pauvre Bavarois obligé de faire à lui tout seul les frais de la conversation.

Le Graswangtal, haute vallée déserte où son père avait fait construire un pavillon de chasse, sera donc le premier poème de sa Tétralogie. Une Tétralogie en pierre, éternelle comme l'autre, et qui exprimera les quatre pensées de son règne : le pouvoir, le rêve, la gloire, la solitude. Voilà un projet grandiose et de quoi illustrer son livre intérieur. Un accomplissement artistique égal à celui de Wagner. Une légende aussi riche en symboles que celle du Nibelung. Un thème à rêveries de même valeur. Et comme il sent de plus en plus ses années comptées, il se met tout de suite à l'œuvre. On n'épargnera ni la peine ni l'argent puisque avant tout, il s'agit d'aller vite.

Une commission d'étude est envoyée aussitôt à Versailles, au Petit-Trianon, pour relever dans l'ensemble et le détail les plans et le décor du château. Dès cette même année 1868, les terrains de Linderhof, dans le Graswangtal, sont défrichés, piquetés, mis en chantier. Tout un peuple de maçons et de charpentiers s'installe sur la place. Louis vient en personne surveiller les travaux comme un propriétaire pressé. Et naturellement il ne s'en tient pas au plan initial, il modifie la dimension des pièces, étend les terrasses, agrandit les perspectives. Ne s'agit-il donc pas du « pouvoir? » M. l'architecte en chef von Dollmann fait de son mieux afin que Linderhof soit digne d'une si haute ambition. C'est un esprit souple et docile. Il a déjà copié une église gothique; il saura tout aussi bien imiter le palais en marbre des rois de France. Et en effet, c'est bien un nouveau Trianon qui sort des fougères de cette forêt bavaroise, mais magnifiquement daté de 1868. Rien n'y manque : le salon des gobelins, le salon lilas, le boudoir rose, la salle du conseil, une immense chambre à coucher en or, des pouponnières de chérubins sur les corniches, un enlèvement d'Europe, un cabinet en lapis-lazuli. Et partout, à profusion, l'ivoire, les marbres d'Afrique, des cheminées bleues amenées de l'Oural, des meubles en bois de rose incrusté, des porcelaines de Saxe, écritoires et garnitures de table en malachite, tapis, plumes d'autruche. Les

murs sont recouverts de portraits en médaillons : tous les personnages de la cour de Louis XV. Marie-Antoinette règne sur le parc, en buste. Et tout en haut du toit, Atlas élève dans ses bras le monde.

Linderhof, appelait-on ce gâteau des rois bourré de fèves un peu trop riches pour notre appétit. Mais Louis ne travaille pas en vue des tournées Cook de l'avenir. Il orchestre sa première symphonie. Il est tout à la joie de la composition et sent sourdre de lui une telle abondance de thèmes qu'il n'hésite pas à surcharger son texte. Ainsi, il fait creuser la grotte du Vénusberg où, sur un lac intérieur, se balance la nacelle de Lohengrin. N'est-ce pas son premier vouloir, son initiale révélation? Certes, il faut même qu'il y vienne armé en chevalier des contrées étranges. Et tandis que ses laquais allument des torches de couleur derrière les stalactites, le conte se vérifie : Lohengrin au casque d'argent s'avance, debout dans sa barque, en chantant à mi-voix un indistinct épithalame.

Linderhof, nom sans beauté aux oreilles du roi. Un jour il en inventa un autre : Meicost-Ettal. On se perdit en conjectures. Ettal s'expliquait, car c'était le nom d'un couvent voisin. Meicost restait indéchiffrable. Cependant le roi semblait ravi de sa découverte. Une fois il en fit confidence. Les gens sont-ils donc si bêtes qu'ils ne puissent comprendre ce clair symbole? Meicost-Ettal est un anagramme, et, crayon en main, il révèle aux aveugles un secret si bien caché : changez l'ordre des lettres et vous lirez *l'État c'est moi*. Meicost-Ettal, premier tableau de la grande féerie commençante. La grande féerie de l'esprit. Des esprits. Le seul vrai théâtre du monde, la cour, transporté dans l'hiver d'une vallée bavaroise. Le passé le plus somptueux de l'occident est désormais en sa puissance.

Qu'on attelle donc son traîneau de gala. Il dépêche un courrier de Munich à Meicost-Ettal pour qu'on apprête un souper délicat; il fait rafraîchir le champagne. Au diable une fois de plus les fadaises d'État! Il envoie promener ses ministres. L'important est qu'on secoue les arbres du nouveau parc pour en faire tomber la neige. Le postillon en bicorne et en habit à la française précède les six chevaux harnachés de

sonnailles. Au grand galop, l'équipage glisse sur les campagnes. Et Louis, penché derrière les vitres grossissantes de sa cage d'or, court à la rencontre de son Trianon hanté. Sa Majesté dîne ce soir avec le Roi-Soleil et Marie-Antoinette.

Laissons l'aide de camp et les domestiques s'inquiéter de voir leur maître souper en face de deux assiettes vides et lever sa coupe en l'honneur de ses hôtes invisibles. Le roi ne les a point encore pris pour confidents. Mais il a commencé — précisément en cette année 1869 — son journal très intime. Ce qu'il y note, on va le voir. Chaque ligne de ce recueil effrayant est une plongée dans son âme, une pêche dans ses profondeurs. Et si ce qu'on en ramène n'a souvent pas plus de forme ni de couleur que des varechs flottant sur l'écume de la mer, du moins ces débris nous instruisent-ils un peu sur la flore sous-marine dont le flux et le reflux les arracha. Très peu de commentaires suffiront. Car ce singulier cahier fournit les thèmes avec leurs variations, d'ailleurs peu variées. Elles vont en se resserrant autour de deux ou trois motifs principaux. Je n'en transcrirai donc qu'une partie, et dans l'ordre des événements. Le secret des hommes est toujours si vite livré, hélas, qu'il faudrait plutôt leur ajouter du mystère que leur en enlever. Remettre de l'obscur, comme le voulait Mallarmé. Mais ici, à côté de la lumière parfois crue projetée sur les fragments de ce beau torse, il reste par places assez d'ombre pour tenter plus longuement le regard et la méditation.

Voici ce que le roi écrit sur les premiers feuillets de ce contessionnal.

AU NOM DU PÈRE DU FILS ET DU SAINT-ESPRIT[1]

Je me tiens sous le signe de la Croix (jour de la Rédemption de Notre Seigneur), sous le signe du soleil (Nec pluribus impar) et de la lune. (Orient! Seconde naissance par le miracle

1. Tous les passages en italique sont en français dans le texte. Nous respectons la syntaxe de l'original, mais rétablissons l'orthographe et la ponctuation où elles sont apparemment fautives.

d'Obéron). Que je sois maudit, moi et mes idéals, si je retombe. Dieu merci, cela n'est plus possible car je suis protégé par la sainte volonté de Dieu et la parole auguste du roi.

L'amour psychique seul est autorisé; le sensuel, en revanche, est damné. J'appelle solennellement sur lui l'anathème. « Tu t'approches en envoyé de Dieu; je suis tes pas, venu de loin; ainsi t'avances-tu vers le pays où luit éternellement ton étoile ».

Adoration à Dieu et à la sainte religion! Obéissance absolue au Roy et à sa volonté sacrée.

Courses dans le traîneau rococo. Lu (Martin, Ranke).

Volupté, joie indescriptible... (quelques mots indéchiffrables).

Pas de mouvements violents; ne pas boire trop d'eau; repos. Juré de me ménager au nom de L. W. Si mes prières sont exaucées, mes désirs se trouveront aussi délicieusement réalisés. — Amen.

Le 3 décembre au soir, fait la connaissance de W. Le pauvre s'est fortement blessé le 5, en rentrant chez lui. Bénédiction sur lui. Petites courses. (Histoire populaire de France). Luitprand. Le 11, course inutile. Linderhof, rentré à 3 heures et demie du matin. Lundi à 1 heure, course avec R. par Pfronden, Tannheimer, Kofel (Vatout, Versailles, Delobel!)...

— Rapport : (esquisses de la vie du Grand Roy!). 8 heures : clair de lune.

Course avec Reutte (cavalier acrobate) à Plansee. Les beaux traîneaux, sous un clair de lune magique, au travers des forêts de sapins couverts de neige. A minuit, retour dans le cher Linderhof, où la gloire de Tmeicos-Ettal[1] se doit merveilleusement épandre.

DE PAR LE ROY

Éloigné à jamais du ciel de lit royal
Vers les doux coussins d'un rêvoir oriental...

Toutefois ici jamais non plus; en tous les cas pas avant le 10 février. Et alors toujours plus rarement, toujours, toujours plus rarement... Ici ne compte aucun « car tel est notre bon plaisir » mais c'est une loi absolue.

1. Autre anagramme pour « l'État c'est moi. »

Toute justice émane du Roy.
Si veut le Roy, veut la loi.
Une foi, une loi, un Roy. »

Louis.

DE PAR LE ROY

Jamais plus en janvier, ni en février; et au surplus il faut s'en déshabituer par tous les moyens possibles; avec l'aide de Dieu et du Roy. De cette manière, l'impossibilité est proclamée. Juré, sous peine d'être privé de la protection divine et royale.

Post Scriptum :

D. (e) p. (ar) l. (e) R. (oi).
Plus d'ablutions inutiles à l'eau froide. Fini depuis le XIV. 3. — Eau bénite. Tout mal s'évanouit par la volonté royale. Les nouveaux sommets sont gravis en esprit. Toutes précautions sont ordonnées sous peine de punition sévère et de consécutifs remords de conscience.

Moi, le Roi.

Psychiâtres, psychologues, médecins, moralistes, critiques, vous allez pouvoir tirer de ces pauvres feuillets de bien féroces commentaires. Et je vous les abandonne. Car il y a deux choses que l'homme n'avoue pas : sa mégalomanie et ses aberrations sexuelles. Mais je me demande qui d'entre nous n'a jamais rêvé qu'il était plus grand que soi. Et si nous étions francs par pureté d'âme, un seul pourrait-il dire : « De telles résolutions, je n'ai jamais eu à les prendre ?» Les disciplines du corps comme celles de l'esprit ne s'obtiennent pas sans combats parfois risibles, mais perpétuellement recommencés. Et n'y a-t-il pas tout de même autre chose que faiblesse chez celui qui écrira seize ans plus tard, sur les dernières feuilles de ce même carnet : « *Aux sens, haine mortelle. Plus de baisers... Souvenez-vous, Sire, souvenez-vous, souvenez-vous. Désormais jamais! Désormais jamais! Désormais jamais!* »

8. — UN ROI SANS PATRIE ET SANS AMOUR.

Pendant que se débattaient ainsi dans un homme les problèmes de l'« être ou ne pas être », se développaient au dehors ceux de la nation. Une nouvelle fois Louis allait se voir arraché à lui-même, ressoudé de force au grand corps bavarois et interrompu dans son œuvre de pierre à cause des « fadaises » de la politique.

Hohenlohe était démissionnaire. Victime du parti des patriotes et des cléricaux, qui lui reprochaient tous deux de chercher secrètement le rattachement à la Prusse, il lui avait fallu céder la place au comte de Bray. Celui-ci arrivait de Vienne, où il se trouvait comme chef de la légation bavaroise. On le supposait donc peu sympathiquement disposé en faveur de Bismarck et prêt à larguer l'amarre gênante qui attachait la Bavière de manière un peu trop serrée à la Prusse depuis les affaires de 1866. On se trompait. Lorsque surgit le différend avec la France au sujet de la succession d'Espagne, le comte de Bray voulut que son pays remplît avec loyauté les engagements signés. Il démontra que, sans rien céder des droits souverains de la Bavière, l'honnêteté et l'intérêt le commandaient ensemble; et il sut manœuvrer avec assez d'adresse pour rendre acceptable, et même souhaitable, ce qui du temps de Hohenlohe avait semblé choquant. Il raisonna ainsi : s'unissait-on contre la France à la Prusse, la victoire de celle-ci lui créait envers la Bavière de grandes obligations. Était-elle vaincue, qu'en pouvait-il coûter? Au plus une fraction du Palatinat, car la France devrait alors continuer plus que jamais à favoriser l'indépendance de chaque État. Mais si la Prusse était victorieuse en dépit de la neutralité bavaroise, ce serait la fin du royaume des Wittelsbach, et il n'y aurait plus désormais qu'à attendre le sort du Hanovre.

Le peuple goûta cette logique et se tourna tout entier du côté prussien. L'habile comte de Bray ne conservait de doute qu'au sujet d'un seul homme dans le royaume : le roi. Bismarck aussi, et, selon sa méthode habituelle, il renchérit soudain le jeu pour voir les cartes de l'ennemi et celles des partenaires. Il s'assure le concours de la Saxe, du Wurtemberg, du grand-duché de Bade, il envoie la dépêche d'Ems, et, dans cette

« main » supérieurement préparée, s'il a une inquiétude réelle, elle est pour une seule couleur : le bleu-et-blanc du royal poète des forêts bavaroises.

Le 15 juillet 1870, à huit heures du soir, Louis rentre au château de Berg d'une course de montagne avec son chef d'écurie Hornig. Dépêches urgentes, messages de son gouvernement, envoyés spéciaux attendent. Il s'agit de savoir ce que pense et ce que veut Sa Majesté, si elle comprend la gravité de l'heure, si elle est favorable ou non à la guerre. Eh bien, Sa Majesté désirerait surtout qu'on lui laisse la paix. Elle menace de repartir aussitôt. Cependant son chef de cabinet, M. de Eisenhart, est là. Il insiste. Il supplie. Ordre lui est donc donné de venir au rapport ce soir même, à onze heures.

Il paraît à l'heure fixée, apporte les dernières nouvelles et demande que le roi prenne sans retard une décision dont dépend tout l'avenir de son peuple et de ses états, car l'agitation est parvenue à son comble dans la capitale.

Louis va et vient nerveusement. Il y a bien des jours déjà qu'il prévoit cette difficile minute, qu'il la refoule, l'élude. Elle est là cette fois et ne se laissera pas enjamber. Eisenhart, au garde-à-vous, attend.

Voyez-vous, Excellence, un tel problème n'est pas seulement national, il est personnel. Ici se joue, outre la destinée du royaume, celle de la famille des Wittelsbach. Des siècles de savoir-faire et de chance, de politique et de finesse, tel est l'enjeu; et vos désirs d'Allemand, vos devoirs de ministre, même vos spéculations de philosophe sont aisés à résoudre en regard des responsabilités royales. Vous ne risquez, en échange d'une soumission, que la grandeur de l'empire, et, en place d'une vanité de clocheton, que de revêtir le nouvel orgueil germanique. Mais le roi? Ce n'est pas seulement sa couronne, mais l'indépendance de son peuple qu'il peut compromettre, son vasselage qu'il redoute de signer. Et qu'adviendra-t-il en outre de la dignité qu'il représente? de son pouvoir? La victoire prussienne serait en quelque sorte une victoire de confédérés, une victoire démocratique, un coup de boutoir porté à l'idée la plus haute, la plus aristocratique de toutes les idées politiques : à Meicost-Ettal, à Louis XIV, à cette suprême civilisation des élites. Le futur empire de la force,

qui sait s'il n'entraînera pas un jour la ruine des monarchies de l'esprit? Louis II se sent bien plus l'allié, en cette minute, du Louis de Versailles que du Guillaume de Berlin. Et quant à vous, Excellence, brave homme à la barbe en éventail et aux yeux clairs, il est bon que vous restiez debout à danser d'un pied sur l'autre pendant que Sa Majesté délibère.

— N'y a-t-il donc aucun moyen, aucune possibilité d'éviter la guerre?

— Je ne le pense pas, Sire.

— Oui, le *casus foederis* doit jouer. Au demeurant, M. de Bray m'avise que le comte de Berchem m'apportera cette nuit encore ou demain à la première heure l'ultime délibération de mon gouvernement. Ouvrez ce pli dès qu'il sera arrivé, réveillez-moi et instruisez-moi de son contenu. Telle est ma volonté. Bonne nuit.

Le Conseil des ministres se prolonge jusqu'après trois heures du matin. A six heures, Berchem est là, porteur d'un écrit par lequel le Cabinet supplie Sa Majesté de se décider dans le sens d'une rapide intervention, conforme au traité d'alliance. On n'a déjà que trop tardé. Le ministre de la guerre ajoute que, s'il ne reçoit pas incessamment l'ordre de mobiliser l'armée, il déclinera toute responsabilité, vu la surexcitation des esprits dans toute la Bavière.

M. de Eisenhart se fait donc annoncer et il est introduit dans la chambre à coucher où le roi repose sous ses rideaux bleu-de-France.

— Eh bien, que m'apportez-vous?

Eisenhart lit ses papiers et ajoute :

— Rapide secours vaut double secours, Sire...

Un silence. Puis le roi dit :

— *Bis dat, qui cito dat.*

Et il rédige aussitôt lui-même, en français (bizarre coquetterie), cette dépêche pour le président de Bray : « J'ordonne la mobilisation, informez-en le ministre de la guerre. »

Au Landtag aussi, après un long débat nocturne, la neutralité est repoussée par 89 voix contre 58. L'inévitable et le pire arrivent ensemble à échéance. Louis en ressent jusqu'au fond de l'âme le scandale. Mais s'il est impuissant contre la volonté du peuple et celle du gouvernement, qu'au

moins lui soit épargné de confronter sa douleur aux réjouissances publiques! Pourtant, cette coupe-là aussi il faudra la boire. Car on réclame sa présence à Munich dans ce temps critique, et il ne trouve pas de raison plausible pour refuser. « Non, dit-il d'abord, je n'irai certainement pas »; et cependant il y va, salue des fenêtres du palais la foule qui l'acclame, feint une fois de plus l'accord qu'il n'a jamais trouvé entre ses sensations et celles de la multitude. Ce même soir du 17 juillet, il assiste dans sa loge à une représentation de *la Walkyrie*, et il songe à la revanche éclatante que prend sur lui ce gros peuple qu'il a naguère chassé du Temple pour y savourer seul son rêve, et que voici revenu, bruyant, patriotique, déjà tout excité par les victoires prochaines. Quel peu que l'art et toutes les formes de la beauté si les haines de l'orgueil, les « fadaises d'État », la concurrence des commerçants, annulent en un instant les rapports d'intelligence et de compréhension qui lient les êtres entre eux par-dessus le temps et les frontières. Quel imbécile que l'homme moyen! Quelle sinistre plaisanterie que la politique! Et quelle valeur philosophique peut bien avoir une réalité construite et reconstruite sur la folie? « Que ferais-tu si tout le monde disait non quand tu dis oui? » ricanait le fou de Philippe II devant son maître? Et qu'adviendrait-il aujourd'hui s'il disait non, lui, le roi, quand tout le monde dit oui? Louis XVI partait à la chasse, lorsque la foule hurlait devant les grilles de Versailles en réclamant sa « démission » et « les tripes de la reine. » Lui aussi s'en irait sous les bons arbres de ses forêts où il était si plaisant de faire des cavalcades nocturnes en compagnie de ses laquais. Et la foule pourrait bien continuer de gueuler ses refrains guerriers dans toutes les brasseries de la capitale.

Or, voici justement le premier signe du vasselage entrevu : le kronprinz Frédéric de Prusse reçoit le commandement de la 3e armée, composée des deux corps bavarois. Il faut aller à sa rencontre, le ramener à Munich, traverser la ville pavoisée dans sa calèche ouverte, assis aux côtés de ce barbu antipathique, ce Hunding ennemi-né des Siegmund et des Siegfried de la solitude. Il faut le recevoir au palais en un banquet

officiel, chose par-dessus tout détestée. Le soir, représentation de gala, au théâtre. On donne le *Camp de Wallenstein*, de Schiller. Les deux princes y paraissent ensemble au milieu des ovations. Mais tout cet apparat et ces uniformes constellés de croix ne déguisent pas les cœurs. Et si Frédéric se montre surpris et charmé par les acclamations des vaincus de 1866, il sait voir que son « cousin » ne participe en rien à l'enthousiasme belliqueux de ses sujets. Lorsqu'il s'en va rejoindre ses armées déjà en marche vers la France, Louis lui fait remettre une lettre. Frédéric la lit sans étonnement. Il y trouve les vœux attendus pour la gloire de ses armes, mais aussi de singulières réticences : « ... Je pense pouvoir conserver la certitude, y est-il écrit, que ton royal père aura la bonté de reconnaître la fidélité et l'énergie du plus grand état de l'Allemagne du Sud en lui assurant, aussi bien au moment de la signature de la paix que plus tard, sa situation d'état indépendant, telle qu'il l'a toujours possédée au cours de sa longue histoire. Je pense pouvoir être assuré encore, par le jugement éclairé de ton auguste père, qu'il est aussi dans sa volonté de conserver à la Bavière, vis-à-vis de la tendance « nationale-allemande », son intégrité gouvernementale, que cette guerre ne doit diminuer d'aucune manière, mais au contraire fortifier dans l'avenir... »

Ce grand et pâle poète aurait-il donc un regard moins vague et plus de sens pratique qu'on ne le croit? Le roi Guillaume fait un peu la grimace en lisant ces pages, et Bismarck bougonne. Ils s'inquiètent à tort, toutefois, car, cet effort accompli, Louis ne cherche plus que la fuite. Il retourne à Berg, à Meicost-Ettal, aux lieux où il est vraiment seigneur d'un royaume de son goût, sans soldats, sans fonctionnaires et sans ministres. Ici, l'on respire l'air libre du bon plaisir. Ici, plus de guerre, plus de Prussiens. Aussi, quand peu de jours après arrive M. de Eisenhart brandissant une dépêche au moment où l'on va partir pour une course en voiture :

— Sire, un télégramme de la plus haute importance... Une grande bataille est engagée autour de Wœrth. La victoire paraît être à nous. Il faut remettre votre départ un peu...

Louis répond :

— Il *faut*? Quel est ce verbe? Un roi ne *doit* jamais.

Et il démarre aussitôt. Il reste même absent une heure de plus que d'habitude, insoucieux des victoires. Et quand, plus tard encore, on apprend les nouvelles de Sedan et la reddition des armées françaises, Louis II de Bavière, à une question posée par l'un de ses ministres sur le pavois de sa capitale, répond par l'ordre suivant :

« Comme il n'existe pas jusqu'à présent d'empire allemand, de république allemande, de confédération allemande, que les soi-disant couleurs allemandes sont en vérité les couleurs d'une simple expression géographique, je veux que seul le drapeau bavarois flotte sur les bâtiments royaux. Et, ce qui serait mieux encore, pas de drapeaux du tout. D'ailleurs, il pleuvra sans doute demain. Tout est sombre. Le vent gémit. Je ne viendrai donc pas. Peut-être viendrai-je plus tard, quand ce sera véritablement la paix... » Et en effet sa prophétie se réalisa : il plut. Louis ne vint pas dans sa résidence en liesse.

Et là-bas, au pays de France, autour du bivouac des troupes victorieuses, se tenait le conseil des princes allemands. Au milieu d'eux, le roi Guillaume et son fils; en demi-cercle alentour : les princes Karl et Luitpold de Bavière, le grand duc de Saxe-Weimar, le duc de Saxe-Cobourg, les princes héritiers de Mecklembourg-Schwerin et Mecklembourg-Strelitz, le prince Guillaume de Wurtemberg, le prince de Hohenzollern, le duc Frédéric de Schleswig-Holstein; et, un peu en retrait, le comte de Bismarck, le général de Moltke, le ministre de la guerre von Roon. Réunis là pour recevoir un officier en képi et culotte rouge qui leur apportait la reddition de l'empereur vaincu, une idée remplissait leurs esprits : celle du nouvel empire teutonique. Oui, cette pensée se levait maintenant, après trois siècles de guerres fratricides, sur tous ces peuples en armes. Or, un seul homme avait qualité pour la traduire en acte et accomplir le vieux geste rituel des papes lorsqu'ils couronnaient le chef du saint empire germanique. Cet homme devait être nécessairement le second en puissance, le roi du plus grand état après la Prusse. Et le hasard voulait que ce fût justement le jeune dieu sylvestre de la Bavière, le chevalier du cygne, celui qui chantait la musique de sa neurasthénie aux mânes des somptueux monarques de la France d'autrefois ! Sans doute ne serait-il point facile d'obtenir

un tel geste d'humilité du seigneur des nuages et de la mélodie, du dernier Wittelsbach, de celui pour qui l'état, l'empire et l'Allemagne ne sont rien auprès de la dignité transcendante dont il se dit investi.

Toutefois Bismarck poursuit obstinément sa partie pendant des mois. Il envoie d'abord en éclaireur le ministre Delbrück. Louis le reçoit bien, le garde plus d'une heure auprès de lui, l'entretient longuement — et en parfaite connaissance de cause — du nouveau dogme de l'infaillibilité papale tout récemment proclamé par l'Église. Delbrück riposte en invitant Sa Majesté à venir visiter Versailles, le château du Roi Soleil, la galerie des glaces, les pièces d'eau, tant de merveilles. Le patriotisme de Sa Majesté en sera électrisé... Versailles sous les drapeaux prussiens? Son Excellence veut rire. Le roi fait signe aussitôt que l'audience est levée.

Sur les talons de Delbrück, arrive le baron de Mittnacht, ministre de Wurtemberg.

— N'est-ce pas, — s'écrie Louis dès son entrée, — il ne s'agit nullement pour nous, Sudistes, de nous joindre à la confédération de l'Allemagne du Nord?

— Sire, il s'agit à présent de toute autre chose : d'une Confédération générale de toute l'Allemagne. Le Wurtemberg s'y est déjà résolu sous réserve de certains droits d'indépendance.

Louis garde un instant le silence, puis :

— Que dites-vous, Excellence, de la question de l'infaillibilité du pape?

Les ambassadeurs bredouilles sont pourtant retenus à déjeuner. On les conduit dans l'Orangerie, où un aide de camp fait les honneurs. Et tandis qu'ils sont à table avec les officiers de la maison du roi, Sa Majesté passe à cheval dans le parc, pour saluer de loin, à travers les fenêtres, les deux Sudistes infidèles.

« Messieurs, vous êtes les bienvenus à Elseneur. Mais... je ne suis fou que nord-nord ouest, sachez-le; quand le vent est au sud, je reconnais un épervier d'une buse. »

Le 5 octobre, le quartier-général allemand est transféré de Ferrières à Versailles. Les ministres de Wurtemberg, de

Hesse et de Bade s'y rendent le 19. Le 20, ils y sont rejoints par les ministres bavarois. Nouvelle colère de Louis, qui exige le retour immédiat de son frère à Munich sans se rendre compte que celui-ci, déjà mentalement malade de cette grande maladie qui ronge la ligne aînée de sa famille, n'est qu'un bien innocent comparse parmi tous ces seigneurs de la victoire. Et il l'accueille par un mot injuste : « Ma couronne, dit-il, ne tient plus que par un fil sur ma tête, n'est-ce pas? Bientôt l'on s'écriera : le roi Louis II est mort, vive le roi Othon! » Mais le pauvre Othon n'a pas de peine à se justifier, car lui aussi, du fond de son cœur faible et de sa raison vacillante, il hait le prochain empire.

Bismarck s'obstine toujours. Il fait inviter le roi Louis à Fontainebleau. Refus. Armé de sa rude psychologie, si juste lorsqu'il s'agit des « fadaises d'état », si lourde dès qu'elle concerne les hommes, il l'invite à Trianon. Nouveau refus. Le futur chancelier est impuissant à saisir dans ses bras de fer le papillon zigzaguant. Alors il se décide brusquement pour une solution différente. Aussi bien, le comte de Bray devient gênant, parle d'offrir à son maître la couronne d'un nouveau royaume d'Alsace et va jusqu'à insinuer l'idée d'un double sceptre impérial, porté alternativement par le roi de Prusse et le roi de Bavière... Allons, le temps des atermoiements est passé. Assez de plaisanteries. Puisque le Bavarois ne veut pas venir, il faudra qu'il écrive. Installé à la table où il prend ses repas, Bismarck compose le *Kaiserbrief*, la lettre par laquelle Louis II va proposer au roi de Prusse de ceindre la couronne impériale. Puis il la copie au net et la remet au comte Holnstein, qui part aussitôt pour l'apporter à son maître.

Quatre jours après, celui-ci arrive à Hohenschwangau. Louis refuse de recevoir ce transfuge. Il est du reste couché avec une rage de dents. Enfin il se décide quand même, lit et relit la lettre, se fait donner une plume et de l'encre. Holnstein ne sait trop que penser, toutefois il croit observer que Sa Majesté recopie purement et simplement le texte de Bismarck. Et c'est en effet à quoi le roi s'est soudainement arrêté : signer, être débarrassé au plus vite de cette honte. Cependant, pour n'en être pas tenu seul responsable, que

M. de Eisenhart, son chef de cabinet, prenne connaissance de cette abdication, qu'il en approuve les termes et qu'il fasse le nécessaire pour son envoi. Bien entendu, M. de Eisenhart — et avec lui toute l'Allemagne — pousse un soupir de délivrance.

Qui le croirait, le seul Allemand que le grand événement de Versailles remplit d'une angoisse qui va jusqu'aux sanglots, c'est, avec Louis II, le vieux roi Guillaume. Il aime sa Prusse et ses Prussiens, mais il ne convoite point cette pourpre que lui jette aux épaules son terrible serviteur. Une dure volonté le pousse vers un acte qu'il redoute. Vieillard honnête et chrétien, il ne souhaite pas cette gloire pleine de risques inconnus. Il eût préféré de mourir roi de son peuple fidèle plutôt que chef suprême d'un empire « imaginaire », *président*, en quelque sorte, d'une association des nations germaniques. Et c'est pesamment, sans joie, qu'il monte sur l'estrade dressée dans la Galerie des Glaces pour prononcer son discours impérial devant tous les princes assemblés. Parmi ceux-ci, Othon de Bavière se dissimule. « Ah! Louis, écrit-il le lendemain à son frère, je ne puis te dire avec quelle douleur infinie j'assistai à cette cérémonie; combien chaque fibre de mon être se révoltait contre ce que je vis et entendis... Tout était si froid, si fier, si brillant, si pompeux, et grandiloquent, et sans cœur, et vide... J'étais oppressé dans cette salle, et c'est seulement en sortant à l'air que je repris mon souffle... » Il faut vider la coupe jusqu'au bout cependant, et la lie n'est pas bue.

Toutes les villes d'Allemagne pavoisent. Les troupes reviennent chez elles, et à la tête des bavaroises, le Frédéric barbu, leur chef. « Fort désagréable et dérangeant », écrit Louis dans son journal. Mais hélas, comment échapper à ces jeux de la victoire? Le 6 juillet 1871 on l'entend murmurer en montant à cheval pour le défilé officiel : « J'accomplis aujourd'hui ma première chevauchée de vassal. » Le canon tonne partout; les cloches sonnent à toute volée. Voici le prince Luitpold, le général von der Tann, une suite immense, empanachée, puis le Kronprinz allemand, porté par les cris et les acclamations. Immobile sur son cheval de pierre, Louis salue et les regarde passer.

Mais le lendemain, après avoir traversé la capitale aux côtés du prince impérial et de sa mère, il refuse d'assister au dîner d'honneur. A la cour, à la ville, c'est une vive rumeur de désapprobation, presque un scandale. Le roi ne sera point de la fête! Le roi porte des vêtements noirs en signe de deuil! Ne chuchote-t-on pas qu'il déclare Versailles déshonoré depuis l'entrée des Allemands?

Mais que ne dit-on pas de qui n'aime ni le bruit, ni les drapeaux, ni le vin, ni les fêtes, ni le plaisir? On dit : c'est un fou. Ou un monstre. En tout cas un anormal. Ainsi en décident ces noctambules chargés de bière, qui, au petit jour du 18 juillet 1871, voient s'enfuir vers ses montagnes, dans une calèche fermée, leur roi sans patrie et sans amour.

9. — MAÎTRE ET DISCIPLES.

Lorsque, dans sa maison de Triebschen, sur le lac de Lucerne, Richard Wagner regardait vers l'est, sa pensée y allait rejoindre ce jeune roi plein de grâce dont il avait dit un jour que la mort serait aussi la sienne. Et il se sentait, malgré tout ce qui était intervenu entre eux depuis lors, ému d'affection et de reconnaissance pour celui qu'il nommait son Parsifal. Car, bien que le premier feu se fût de part et d'autre refroidi, du moins s'était-il transmué pour l'artiste en une bonne paix confortable, helvétique, et nourrie des musiques les plus puissantes. Quand Wagner se tournait vers l'ouest, voici maintenant qu'apparaissait dans son ciel une étoile nouvelle, un jeune professeur allemand installé à Bâle, devenu lui aussi son disciple, et qu'il sentait tout à coup, avec une surprise intéressée, presque effrayée, d'un génie égal au sien. Dès la publication de son premier livre, ce garçon de vingt-six ans manifestait en effet une profondeur, une lucidité, une audace incomparables, et aussi un peu de cette confusion qui ressemble à l'enivrement de l'explorateur ou du savant lorsqu'il avance dans une région où personne n'est entré avant lui.

D'étranges analogies marquaient Louis II de Bavière et Frédéric Nietzsche. Nés l'un en 1844 et l'autre en 1845, ils avaient tous deux le même goût de la solitude, les mêmes

pudeurs du sentiment, et leur jeunesse n'avait connu de passion que pour le petit Teuton à tête dantesque dont personne ne pouvait effleurer la vie sans en être brûlé. C'est par enthousiasme, par amour qu'ils forcèrent leur accès dans le cœur méfiant de Wagner. L'un lui avait apporté l'éclat d'un retentissant hommage et les moyens de réaliser ce que Wagner appelait « la création d'un monde qui n'existe pas » et qu'il portait en lui, c'est-à-dire la faculté de révéler sa pensée et son art. L'autre lui arrivait quelques années plus tard du bout de l'horizon des idées, porteur des foudres de l'esprit, et prêt à s'en servir pour faire sauter la terre si elle n'acceptait pas les dogmes de la nouvelle révélation. Tous deux fiers et dangereux comme tous les solitaires. Tous deux pleins de haine pour le réel et ennemis de la vérité (Nietzsche ne s'en fit le champion que plus tard). — « Plus une chose est éloignée de la véritable existence, plus elle est pure, belle et bonne », disait-il en ce temps. « L'unique possibilité est de vivre dans l'art. — La vie n'est possible que grâce à des fantômes esthétiques. » Ne croirait-on pas des devises composées par Nietzsche pour les pavillons de Meicost-Ettal? Il est vraiment curieux de voir trois hommes aussi foncièrement dissemblables que Wagner, Nietzsche et Louis II s'enrôler pendant quelque temps sous les mêmes bannières. Et déjà — connaissant le dénouement comme nous le connaissons — on s'étonne de voir les deux plus jeunes se tromper pareillement sur eux-mêmes. Nietzsche mettait l'intelligence, la connaissance, au-dessus de tous les entraînements. Le jour où il fut infidèle à Wagner, c'est que celui-ci lui parut avoir trahi la seule cause sainte parmi les hommes, celle de l'esprit. Louis II, au contraire, plaçait la famille des sentiments plus haut sur l'échelle des valeurs que celle des idées. Lorsqu'il abandonna son maître, après *Tristan*, c'est que Wagner lui sembla avoir renié son idéal, qui devait être celui du renoncement ou de la mort. Isolde, et non Cosima. Déraciné pour toujours du jardinet des réalités et transplanté dans le riche terreau du symbole, Louis y avait terriblement prospéré. Ce n'était plus maintenant dans le nouveau sol impérial qu'il plongeait ses racines, mais dans le vieux monde des légendes, de l'histoire ou de l'épopée. Le devoir quotidien, les corvées officielles

qui revenaient à heure fixe, le vilain museau des fonctionnaires, voilà ce qu'il avait, à force de résistances passives, fini par exclure de son programme. Même Wagner n'y figurait plus que pour mémoire. Qu'importait! Les vivants les plus aimés ont toujours quelque point où ils nous rappellent qu'ils sont vivants, et donc faillibles, c'est-à-dire décevants. Mais les morts? Mais les non-nés? Mais tous ceux qui ne doivent leurs mille apparences perpétuellement réinventées qu'à notre imagination? Voilà les « fantômes » à qui ce roi si méprisant de ses sujets en chair et en os trouvait seuls encore quelque intérêt. Ceux-là même dont Nietzsche disait que grâce à eux l'existence était rendue vivable, les « fantômes esthétiques. »

Il faut bien voir que ce prince, comme du reste les trois quarts des hommes, n'était guère capable de fixer sa volonté à une doctrine philosophique. Ce que Nietzsche poursuivait partout avec tant de lucide avidité, cette explication de la vie, cette ardeur à la vider du faible et de l'inutile pour la fournir ensuite d'un vouloir plus noble, notre Bavarois n'en avait point souci. Et sans doute était-il aussi logique avec lui-même que Nietzsche. Puisque l'existence journalière, le gouvernement, la politique et la société lui importaient si peu, n'eût-ce pas été perdre son temps que chercher à en étudier le mécanisme? Quel homme d'action (et il prétendait l'être) ouvre le boîtier de sa montre pour en examiner les pièces et savoir ce qu'elles valent? Il lui suffit qu'elle soit à l'heure. Pour Louis II, la question philosophique se réduisait à un élan esthétique, c'est-à-dire à la construction d'un château. Pour Nietzsche, elle se ramenait à l'étude de la Grèce antique et à la découverte de la loi des deux rythmes qui gouvernent les hommes : l'apollinien et le dionysiaque. Et comme Louis II enveloppait dans les pierres de Meicost-Ettal la pensée métaphysique du pouvoir, tout de même Nietzsche enfermait dans sa *Naissance de la Tragédie* le grand élan dionysien qui tenait son âme envoûtée : la musique de Wagner. « Car elle seule est musique, et aucune autre », écrivait-il à son ami Rohde; « c'est celle-là que j'entends par le mot *musique* lorsque je parle du dionysien, et nulle autre ».

Rien n'est plus dramatique que de voir Wagner aux prises avec ses deux disciples, l'élu de son cœur et l'élu de son esprit, qui tous deux vont le renier avant l'aube de sa gloire. Quand le coq chantera, ce ne sera plus lui l'homme de douleurs, mais ces deux âmes transpercées, l'une par la flèche de la vérité, l'autre par celle de l'amour. Or Wagner avait fait cette prophétie : « Le destin, ne pouvant me détruire, s'en prend à mes fidèles. Dès que se donne à moi un homme véritable, qui à lui seul représente une force incalculable, je puis être sûr que le destin s'emparera de lui pour le vaincre ». Et en effet, Nietzsche sacrifia son plus grand enthousiasme humain à cette chose plus belle, plus pure, qu'est la connaissance; comme Louis II, ayant rayé de son cœur la mémoire d'un sentiment unique, dressa vers le ciel ou sur les rives des lacs montagnards ses fantômes à lui du « monde qui n'existe pas ».

Mais à la date où nous voici parvenus, rien ne transparaît encore de cette conclusion. Nietzche est un familier de Triebschen. Il y va passer ses dimanches. Il s'y électrise au contact de celui qu'il appellera plus tard « le vieux serpent à sonnettes », mais qui pour l'instant le fait s'exclamer : « Schopenhauer et Gœthe, Eschyle et Pindare vivent encore »... en la personne de Richard Wagner. Il eût même été le témoin de son mariage avec Cosima, fraîchement divorcée de Bulow, si la guerre de 1870 n'avait fait du jeune philosophe horrifié un infirmier brisé de compassion. Lorsqu'il revint des champs de bataille, lorsqu'il apprit la Commune et l'incendie des Tuileries, Nietzsche, malade et comme foudroyé, désespéra de la civilisation. Il s'enfonça dans le pessimisme, revisa les doctrines qui lui avaient semblé les plus solides, et commença dans son for intérieur ce travail de critique passionnée qui devait l'amener un jour à pointer sa lance contre son maître. Cependant, personne au monde ne lui était plus cher que Wagner et Cosima. Ces deux êtres le révélaient à lui-même, et, par cette révélation même, il était soulevé au-dessus d'eux, entrevoyait leurs erreurs de pensée et sa propre mission de prophète d'une nouvelle raison de vivre. Le trouble profond qui dès lors saisit sa conscience lui vint de sentir chanceler sous ses coups le vieux gladiateur qu'il

aimait. Par delà la musique de celui qu'il jugeait encore le plus grand des musiciens, il discernait maintenant le secret de toute musique, c'est-à-dire de toute philosophie. Et ce secret importait plus au monde que la musique wagnérienne elle-même. Personne mieux que Nietzsche n'a justifié le mot de Léonard : « Plus exacte la connaissance, plus certain l'amour ».

En adressant à Wagner le premier exemplaire de sa *Naissance de la Tragédie,* au mois de janvier 1872, il pouvait en toute sincérité lui écrire : « ... A chaque page vous verrez que je n'ai cherché qu'à vous remercier pour tout ce que vous m'avez donné. Un seul doute m'envahit : ai-je toujours bien reçu ce don... » Et Wagner, qui croyait trouver dans le livre de son jeune disciple une justification scientifique de toute son esthétique, lui fait répondre par Cosima : « ...Je n'ai jamais rien lu de plus beau que votre livre... Vous avez jeté une claire lumière sur deux mondes dont nous ne voyons pas l'un, parce qu'il est trop lointain, dont nous ne reconnaissons pas l'autre, parce qu'il nous est trop proche... » Et dans son enthousiasme, il en fait même expédier un exemplaire au roi.

Ces deux mondes, l'apollinien et le dionysiaque, celui de l'idée musicale primitive, tourbillonnante, et celui de son expression traduite, formulée, c'est le monde abstrait de Nietzsche et le Walhalla monumental de Louis. A l'un, le peuple léger des pensées qu'il retrouvait dans le silence alpestre ou sous les pins de la Méditerranée a suffi pour bouleverser la morale des élites qui gouvernent l'esprit des hommes. A l'autre, les rêves wagnériens n'ont apporté qu'une vision théâtrale et limitée d'un idéal philosophique aujourd'hui pétrifié. Mais est-il donc si étrange que les deux Télémaques du nouvel Ulysse aient fait avec leur maître un même voyage, où chacun d'eux n'a vu pourtant que des paysages différents? Où chacun d'eux s'est nourri de vouloirs divergents? Dès que prit racine en Nietzsche sa théorie sur le tragique grec issu de l'esprit de la musique, il se sentit du même coup devenu le « souffleur » de Wagner. Et de son côté, le roi Louis, quand il eut commencé de modeler dans la pierre et le ciment les poèmes dont l'Unique avait déposé en lui les germes, il se libéra de cette tutelle pour chanter selon sa propre inspiration.

De nouveau Wagner resta seul. Et Nietzsche aussi. Et tout de même Louis. Quand le maître commença de songer au Delphes mystique de la culture tragique moderne, ni le philosophe, ni le monarque n'étaient plus ses élèves. C'était Wagner, au contraire, qui à présent avait besoin d'eux. En composant, à cette date, le dernier acte du *Crépuscule*, il n'abordait jamais son travail sans relire quelque passage du livre sur la *Naissance de la Tragédie*. Et pour la réalisation pratique de son entreprise, c'est à Louis qu'il dut s'adresser pour obtenir une fois de plus l'aide matérielle indispensable.

Mais celui dont il avait dit quelques années auparavant : « Voici un roi! Avec un tel homme on pourrait bouleverser toute la terre », veut aujourd'hui disposer à sa guise de son plaisir. Wagner l'ayant promu au rang d'homme libre, il va démontrer de quoi il est capable et il ordonne en conséquence, contre la volonté du maître, une première représentation de *l'Or du Rhin*. On va voir que, si l'artiste a pouvoir d'inventer, le roi seul a pouvoir d'exécuter. Toutefois s'avèrent bientôt de si graves défauts de mise en scène, une distribution si médiocre, une si totale incompréhension de l'œuvre, aussi bien chez l'intendant des théâtres Von Perfall comme aussi chez les artistes, que le jeune chef d'orchestre Hans Richter se récuse, que le ténor Betz s'éclipse, et que l'auteur s'oppose avec véhémence à une exécution si préjudiciable à son ouvrage. Le roi passe outre. Il accuse Wagner de « faiblesse » et maintient la représentation pour le jour prévu. Elle se déroule dans l'ironie et la médiocrité. Le roi seul n'en éprouve aucune déception parce que, sans le savoir, il est le seul spectateur pour qui le spectacle n'a plus qu'une valeur symbolique. Son monde lui est ouvert maintenant. Ce que nains et géants figurent avec maladresse sur les planches d'un théâtre, il est en train de le créer. Le Walhalla, c'est lui qui le bâtira, à cent pics au-dessus du Nibelheim de ces monstres que sont les hommes. Et tandis que se disputeront dans les coulisses les marchands de rêves en carton, il construira le sien en blocs éternels, au sommet d'un rocher.

Neuschwanstein est un pic rocheux qui domine la région des châteaux où Louis a vécu son enfance. De Hohen-

schwangau on y accède en une demi-heure. L'étonnant, est qu'aucun baron moyen-âgeux n'ait songé à dresser ici son nid d'aigle. Un lieu si fier conviendrait pourtant aux figurations de la force. Mais le roi pense qu'après Meicost-Ettal, symbole de l'orgueil, sa seconde œuvre mérite d'être dédiée au rêve. Neuschwanstein sera le burg féodal de Tannhäuser, de Lohengrin, le Monsalvat où se conservera le Précieux Sang du prince des songes. Comment ne pas penser encore à Nietzsche jetant, à une dizaine d'années de là, les fondements de son château spirituel. « Je parcourais la forêt, raconte-t-il, le long du lac de Silvaplana, dans l'Engadine ; près d'un formidable bloc de rocher qui se dressait en pyramide, je fis halte. C'est là que m'est venue l'idée du *Zarathoustra*... A six mille pieds par delà l'homme et le temps ». Ici, à Neuschwanstein, le roi est aussi à six mille pieds par delà l'homme et le temps. Quel socle pour s'élancer jusqu'où ses sentiments le voudraient porter, mais où son intelligence ne peut pas atteindre!

Il vient tous les jours pendant quelque temps sur ce sommet, et regarde galoper les nuages. Les projets se pressent en lui. Il s'en ouvre à ses architectes, à ses décorateurs, aux peintres de son Académie, et tout de suite jaillissent d'une douzaine d'ateliers épures et aquarelles. Il s'arrête de préférence à celle de Christian Yank, peintre décorateur du Théâtre royal, auquel il adjoint successivement trois architectes, Riedl d'abord, von Dollmann ensuite, et pour finir Hofmann. Commencée aussitôt, cette construction exténuante en raison des difficultés d'accès de ce piédestal à pic sur le vide, se prolonge durant des années. Mais rien n'arrête ni ne décourage le roi. Comme à Linderhof, il s'agit avant tout d'aller vite. Peu importe que les architectes s'affolent, que les entrepreneurs soient insuffisants, les artisans mal choisis et la qualité de cette « imitation » vraiment regrettable. L'essentiel est d'aller de l'avant, afin que Sa Majesté puisse emménager à Neuschwanstein pour la Noël de cette année 71. Le secrétaire royal relance le maître d'œuvre, messieurs les professeurs, messieurs les peintres, afin que tout soit en place pour ce jour-là. Si les tours ne sont pas achevées, les toiles encore humides et les cuisines pas installées, tant pis. Aussi voit-on camper parmi les plâtres une armée de maçons et des états-

majors d'artistes. On fabrique le roman et le gothique à grandes hottées de grès et de ciment. Et bientôt s'élèvent le corps principal, les hautes voûtes de l'entrée, la salle des chevaliers, la salle des gardes, la salle du trône, la salle des chanteurs, étage sur étage jusqu'aux clochetons et girouettes. Ici et là une échauguette, une lanterne, des statues, et, incorporée dans la façade principale, une tour, une seconde tour; puis, en annexe, tout une forêt de tours. Quel magnifique jouet de Nuremberg! Il est tel que Louis a déjà imaginé d'en construire un lorsqu'il s'amusait avec des plots sous l'œil connaisseur de son grand-père. Mais ici tout est vrai, solide, colossal. Ce n'est plus comme sur le théâtre de ce bon Richard Wagner, où les machinistes vous transportent la demeure des géants au bout d'une corde! Et quel incomparable livre d'images que ces salles immenses où pourra s'assembler tout un peuple héroïque de troubadours, d'amants et de guerriers. Le Wartburg, chez les cousins de Weimar, n'en est qu'une puérile esquisse.

Tout en haut, au quatrième étage, sept fresques racontent la légende de Sigurd. Dans le cabinet de travail, huit panneaux représentent l'histoire de Tannhäuser. Dans une autre salle, Hausschild a peint en dix tableaux celle de Lohengrin. La salle à manger dit la guerre des chanteurs chez le Landgrave de Thuringe. Enfin, le conte de Parsifal est rendu tout au long par trois maîtres Munichois, sur les murs de la salle des fêtes. Que tout cela soit tristement médiocre, le roi n'en a aucune idée. Créer de la beauté n'est absolument pas dans son programme. Il s'agit de créer, tout court. Le *comment* des choses lui importe bien moins que le *pourquoi*. Et au pourquoi répond une seule pensée : réaliser, rendre vivant et palpable le rêve, faire de l'action. Non pas l'atmosphère musicale, mais la note. Etre le régisseur du drame. Pour cela, il ne faut pas se perdre dans le détail des choses, mais simplement les vouloir. Qu'elles soient belles, vertu seconde. La première est qu'elles existent, qu'on les puisse toucher et qu'elles rayonnent.

Le cabinet de travail est vert et or; le salon, bleu et argent; le cabinet de toilette, mauve; la chambre à coucher, bleu-lapis et or; la salle à manger, lie-de-vin. Dans sa chambre

surtout, rien n'est laissé en blanc, car c'est toujours son lit que cet homme d'insomnies entoure d'une somptueuse vénération. Baigné et attiédi par les nudités sérieuses du roman des salles précédentes, il lui faut pour occuper ses nuits toute la flore stylisée du gothique. Boiseries, ferronneries, broderies, lustrerie, tout fleurit et s'élance, tout s'agenouille et joint les mains. Un arbre de sculptures soutient le plafond par son milieu. Les murs sont des stalles de chanoines. Le lit est une église, chaque fauteuil un siège épiscopal. Quant aux murs de cette cathédrale flamboyante, ils chantent l'histoire humaine de Tristan et d'Yseult.

Une porte conduit du dortoir mystique de ce solitaire épris de lui-même vers un petit oratoire dédié à saint Louis, son patron. C'est là, sur un coussin de velours violet, qu'il s'agenouille pour prier son collègue aux trois lys. Mais combien il est loin de pouvoir dire comme celui-ci : « J'aime mieux que l'excès de grandes dépenses que je fais soit en aumônes pour l'amour de Dieu que en bobant (luxe) ou en vaine gloire de ce monde ». Non que vaine gloire soit spécialement chère à Louis, mais enfin la gloire est la gloire, et personne ne saurait la mieux incarner aujourd'hui qu'un roi qui commande aux artistes, aux poètes, aux nuages. Voilà pourquoi la salle du trône doit s'élever sur deux étages, être voûtée par un ciel constellé d'étoiles et symboliser par sa forme l'alliance avec l'autel. C'est une église consacrée au représentant de Dieu sur la terre, lequel n'est pas le Pape mais le Roi. Voilà aussi pourquoi il sied de transporter au sommet du château, comme un hommage de la matière à l'esprit, un raccourci du jardin d'Eden : paradis transporté céans de Meicost-Ettal, avec ses orangers, ses jasmins, ses fontaines et ses colibris voletant sous un ciel de cristal.

Tel est ce château du cygne où le roi fait allumer le soir, les 549 bougies de la salle des chanteurs. Placé à bonne distance, sur le Pont-Marie, il regarde naviguer dans la nuit d'hiver, tous hublots flambants, ce paquebot sans passagers. Car il n'y a personne à bord que ses domestiques.

GUY DE POURTALÈS

(*A suivre.*)

LA LITTÉRATURE DE LA GRÈCE MODERNE

Alors que les plus minces manifestations littéraires des plus petites nations trouvent presque toujours en France des vulgarisateurs et un public, la littérature de la Grèce moderne y est, je ne dirai point méconnue, mais réellement inconnue. Très rares sont les spécialistes, du reste éminents (Eug. Clément, Philéas Lebesgue, etc.), qui ont pris pour tâche d'en faire sentir les mérites. Leurs traductions, leurs ouvrages de critique, sont le plus souvent délaissés, ou parcourus par des yeux sceptiques.

Il est vrai que l'extrême difficulté du grec moderne, qui n'est enseigné, en dehors de Paris, qu'à Montpellier, et que ne réussissent pour ainsi dire jamais à savoir convenablement même les Français qui ont vécu en Grèce, permet qu'on excuse en partie cette grande injustice. Il est vrai encore que tout le Balkan, par un phénomène peu explicable, nous est beaucoup moins familier que ne pourrait le faire tolérer son faible éloignement. Mais la cause principale d'une si fâcheuse ignorance est beaucoup plus profonde, du moins en ce qui concerne la Grèce. C'est un peu aux Grecs eux-mêmes et beaucoup au philhellénisme qu'il convient de l'attribuer.

Éblouis par la splendeur de la littérature grecque ancienne, les Grecs ont pensé, dès la fin du Ier siècle après J.-C., qu'on ne pourrait jamais plus l'égaler, qu'on pourrait seulement en faire d'honorables copies. Nous aussi, bien plus tard, nous avons, sans toujours la formuler, accepté cette idée que la

race grecque avait tout donné, que sa décadence était irrémédiable, qu'elle ne comptait plus. Nos hellénistes, chez qui on trouve presque toujours, à l'endroit de la Grèce ancienne, une sorte de fétichisme, dont ils peuvent d'autant moins se libérer qu'ils en ont moins conscience, dédaignent l'étude du grec moderne et de sa littérature, et, par l'autorité de leur grand nom, accréditent l'erreur dont ils sont, les premiers, victimes. C'est un des torts les plus graves que les helléno-lâtres et les *humanitéistes* aient causés à la civilisation.

Il se trouve que la Grèce est, depuis cinquante ans, le théâtre d'une renaissance littéraire, et qu'elle a fourni un effort au moins égal à celui dont notre XVIe siècle s'enorgueillit.

Il conviendra de résumer plusieurs siècles en quelques lignes avant d'aborder l'étude rapide de ce vaste mouvement.

***

C'est Alexandre le Grand qui a porté à la pensée grecque le coup le plus terrible. Lorsque ce rude Macédonien eut, par la voie horrible des armes, réduit la Grèce en esclavage, il lui était du moins loisible de l'organiser et d'en faire, peut-être, un solide et florissant royaume. Il préféra l'abandonner, courir à des massacres nouveaux, et se tailler avec le fer un empire asiatique. L'hellénisme quitta le sol hellène. Et quand Ptolémée en recueillit le pâle flambeau, un hellénisme transplanté, abâtardi, ne put que jeter d'assez médiocres lueurs. Plus tard, cet hellénisme nomade trouva un autre refuge à Byzance. Il fut, sur certains points, splendide. Mais quelque effort qu'on ait tenté pour nous donner de sa littérature une haute idée, bien peu d'œuvres y ont vu le jour; elle est un sujet d'études plus qu'un objet d'admiration.

La chute de Byzance (1453), considérée du point de vue littéraire, ne fut pas, comme au point de vue historique, une grande catastrophe. Une source assez maigre, et sur le point de tarir, fut à peu près obstruée, sans plus.

Puis ce fut la stagnation. Une renaissance crétoise, dont on fait aujourd'hui grande affaire, produisit deux ou trois œuvres d'un mérite incontestable, mais non point excellentes, et s'éteignit, étouffée par les événements contraires (XVIe siècle

surtout). — Après, on ne trouve vraiment plus rien, c'est-à-dire aucune œuvre qui ait une valeur artistique. Et lorsque, au XVIIIe siècle, Coray voulut éclairer sa patrie et lui octroyer une littérature, son énorme influence ne donna pas ce qu'on aurait pu attendre d'elle.

On peut dire sans une sévérité excessive que la littérature de la race grecque ne se réveille qu'un peu après 1800. Toute une école littéraire sortit des Iles Ioniennes (Heptanèse), et bien que l'étude de cette école ne soit pas de notre sujet, il est nécessaire de citer tout au moins les noms du poète Denys Solomos, intelligent, mélodieux, émouvant, mais idolâtré aujourd'hui avec un manque surprenant d'esprit critique, car, même dans les œuvres que sa grande paresse lui permit de terminer, rares sont les beaux passages; d'André Kalvos, surfait aussi, mais dont la rhétorique universitaire est très puissante; de Lascaratos, le plus remarquable de tous, satirique, très en avance sur son temps; et, pour ne pas trop citer, d'Aristote Valaoritis, mort au moment où il travaillait à son chef-d'œuvre (*Photinos*) et qui, malgré tous ses défauts, malgré son caractère strictement cleftique, qui en fit rapidement un homme d'un autre âge, demeure incontestablement le grand précurseur (mort en 1879). L'importance de l'École Ionienne a été très grande, et Mabilis, sonnettiste de premier ordre (mort en 1912), s'y rattache encore.

Mais, depuis 1840 au moins, Athènes était redevenue, sinon une grande capitale, du moins le centre de la Grèce. L'hellénisme rentrait au bercail. Que les débuts de la littérature athénienne aient été peu encourageants, c'est malheureusement trop vrai, encore que, dans une revue si rapide, on commette par force d'innombrables injustices. Toutefois, à partir de 1880, un magnifique renouveau honore la Grèce.

On n'estimera correctement son immense importance que si l'on possède quelques notions sur une question épineuse entre toutes, si terrible qu'elle a fait plusieurs fois couler le sang, et qu'on appelle *question de la langue*. Et il nous faut remonter encore dans le passé.

***

On ne se rend généralement pas bien compte des défauts de la littérature grecque ancienne. Une de ses tares échappe aux plus savants des hellénistes : cette littérature est le plus souvent écrite dans des langues artificielles. Personne assurément n'a parlé la langue des poètes homériques. Les chœurs des tragédies grecques sont rédigés dans un idiome étrange, mi-parti, attique plaqué d'un dorien de convention, qu'on peut n'aimer point sans cesser pour cela d'avoir du goût. La plupart des ouvrages littéraires de la Grèce ancienne sont écrits dans une langue qui ne fut jamais la langue maternelle de personne. Aussi ces œuvres avaient-elles un caractère nettement aristocratique, et l'on s'abuse étrangement quand on croit qu'un homme du peuple pouvait aisément suivre une œuvre d'Eschyle, ou même une comédie d'Aristophane. Une exception des plus brillantes fut la prose attique. Ici, en effet, la langue, avec les différences qui peuvent séparer le style écrit du style parlé, est une langue vivante, contemporaine de celui qui l'écrit, et de ceux qui le lisent. C'est le grec de Platon, c'est surtout celui, si limpide, de Lysias.

Mais, précisément parce que la prose attique fut si saine, il y eut, par la suite, une terrible rechute. On s'imagina que l'attique classique devait rester éternellement pareil à lui-même, et l'archéomanie devint générale. Un peu plus tard, ce même attique, qui s'était imposé (en perdant ses traits les plus particuliers) à la Grèce entière, sous le nom de *langue commune*, devint la langue littéraire de la Grèce, et, trop lentement infiltré de néologisme, apparut, par la force des choses, de plus en plus archaïque. La masse de la nation n'avait pas cessé, comme on pense bien, de faire inconsciemment évoluer la langue commune en dialectes vivants, et divers suivant les lieux. Aucun de ces dialectes ne prit d'abord le pas sur les autres. La partie réputée la plus intelligente, et certainement la plus instruite, de la nation, les méprisait tous. Un jour vint, et c'était pendant la période byzantine, où l'un des dialectes commença à dominer (comme chez nous le francien s'éleva au-dessus de nos innombrables dialectes). A partir de cette époque, une situation lamentable

était créée. D'un côté, une petite chapelle de savants et lettrés, sans esprit créateur, et qui écrivaient des œuvres mortes dans une langue figée — vrais *discours latins*; de l'autre, la masse de la nation, prenant de plus en plus conscience de sa langue nationale, mais privée d'instruction, ne pouvant nulle part apprendre cette langue par principes (puisqu'on la considérait comme « corrompue » et que nul n'aurait su l'enseigner); capable, elle l'a bien montré, de créer une littérature populaire des plus belles qui soient, mais une littérature populaire seulement. Plus le temps s'écoulait, et plus aussi s'affirmait le divorce et se creusait le fossé.

Au sein d'un peuple moins imbu de traditionalisme et d'archéolâtrie, cette situation paradoxale eût bientôt cessé. Dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts, on aurait pieusement enseveli la langue « savante », non sans avoir prononcé sur elle le beau discours funèbre auquel ses longs et incontestables services lui donnaient droit, non sans pleurer aussi tout ce qu'on enterrait avec elle. La Grèce n'a pas eu ce courage. Elle n'a pas (le pays est encore si peu démocratique, et l'ignorance y est encore si grande!) su choisir délibérément la langue vivante. Les uns se sont aveuglément accrochés à un passé défunt. Les autres, comme Coray, ont essayé de constituer une troisième langue avec des éléments empruntés aux deux autres. Cet amalgame inouï, non de deux vocabulaires (car cela ne serait rien), mais de deux phonétiques et de deux syntaxes, fut baptisé du nom, mensonger autant qu'un nom peut l'être, de *catharévousa* (langue pure), et c'est lui qui est, aujourd'hui encore, la langue officielle de la Grèce, celle des savants, celle de la plupart des journaux. D'autres encore ont admis les deux langues, l'une *vulgaire* et *parlée*, l'autre *puriste* et *écrite*; et l'on se demande comment les funestes conséquences de la diglossie ne les ont pas fait reculer. Mais tout ce qui n'est pas langue vivante est inesthétique, inartistique au premier chef. Une pléiade d'hommes, à jamais vénérables, le comprit vers 1880. C'étaient Drosinis, Palamas, Psichari, Pallis, Eftaliotis, Rhoïdis.

Ils ne professaient pas tous une doctrine exactement iden-

tique. Mais leur pensée directrice était celle-ci : on ne fonde une langue de civilisation que sur une langue populaire vivante; cultivons la langue vivante, et servons-nous-en exclusivement. L'ouvrage de Psichari intitulé *Mon Voyage* (1888), écrit en langue « vulgaire » et très intransigeante, fit une impression profonde. Emmanuel Rhoïdis, touché par la grâce, écrivit (en langue savante, il est vrai) un ouvrage intitulé *Les Idoles* où il développait les théories nouvelles. Ce livre, surtout si l'on considère l'époque où il fut composé, mérite le nom de chef-d'œuvre. Les arguments qui s'y pressent n'ont pas vieilli d'un jour. Le sens linguistique est aigu, l'expression nette, les démonstrations rapides et accablantes, les citations et listes de mots sont abondantes et bien à leur place. On peut regarder Rhoïdis comme le plus complet destructeur de la croyance aux *idoles*. Kostis Palamas, très profondément influencé aussi, ne composa plus ses œuvres littéraires qu'en grec, devint, et resta le plus grand poète et le plus grand écrivain de la Grèce.

Depuis, la langue vivante n'a fait que gagner du terrain. Elle s'infiltre partout. Mais, et c'est ce qui importe ici, elle possède désormais toute la littérature. Qu'il y ait, au rez-de-chaussée des journaux, tels feuilletons écrits dans la langue dite savante; que tel *gymnasiarque* suranné se serve de l'idiome mort pour composer une poésie de circonstance..., cela n'a rien d'étonnant, ni rien de grave. Il demeure vrai que tous les écrivains de talent écrivent exclusivement la langue vivante.

Voilà, certes, qui peut inspirer de légitimes espoirs. Mais il ne faut pas oublier qu'une mauvaise habitude est une seconde nature, quand elle s'est enracinée pendant des siècles et des siècles. La langue arrivera-t-elle à vaincre ses adversaires, c'est-à-dire le bloc des retardataires, des tyrans et des tyranneaux, des fossiles? En ce cas, l'ensemble de la race grecque, pour la première fois de toute son histoire, n'aurait véritablement qu'une langue, et une langue de civilisation. Nul ne peut deviner si des génies nouveaux surgiront. Mais, à mérite égal, ce sera dans l'avenir, et non dans l'antiquité, que la race grecque aura pu le mieux donner sa mesure. Cette assertion, propre à faire sursauter les hellénistes, leur

paraîtra sans doute beaucoup moins sacrilège lorsqu'ils auront fait appel à leur indépendance d'esprit.

C'est faire preuve, je crois, de loyauté et aussi d'adresse que d'avouer franchement les défauts de la littérature des Grecs d'aujourd'hui. Nous croyons que, en taisant les imperfections, on laisse la partie trop belle à ceux qui, dans la suite, contrôlent dans l'intention de réfuter. Reconnaissons d'abord que le public grec est très restreint. On peut même dire qu'il ne cherche pas à se tenir au courant. Il y a peu d'années, on a vu paraître un ouvrage lyrique de Delphos, qui appelait de vifs éloges, et, plus tard, deux drames du même auteur et d'un mérite aussi grand. A peine si les bibliographes ont consacré à ces œuvres quelques lignes rapides. Tout dernièrement, un lyrique, absolument inconnu, Moschonas, a publié un très gros livre, qu'on peut ne pas aimer, mais qui est rempli d'une originalité saisissante. Le livre (imprimé sans luxe) a sombré dans un prompt oubli. Je cite des cas qui m'ont frappé. On en pourrait citer bien d'autres. Tout écrivain qu'un immense talent, ou une énorme réclame, ou un hasard, n'a pas rendu très célèbre, est sûr d'être lu seulement par un tout petit public d'élite, et de ne pas gagner sa vie. Aussi les professionnels de la littérature ne peuvent-ils pas vivre de leur plume. Ceux qui arrivent à le faire, comme Xénopoulos, fournissent un travail écrasant. Il résulte de cette situation que l'écrivain est obsédé par des préoccupations qui ne lui laissent pas l'esprit libre, et qu'il compose en général trop vite. En second lieu, l'enseignement secondaire en Grèce est encore médiocre, et comme il méprise la langue dite populaire, c'est-à-dire la langue littéraire, les écrivains se trouvent souvent être, par rapport à cette langue, des illettrés ou des autodidactes. Très particulariste, peu connaisseur en philologie, mal disposé à se plier à une règle qu'il croit une tyrannique invention des grammairiens, alors qu'elle est simplement la constatation d'une loi du langage, l'artiste grec laisse sa langue se tacher d'éléments dialectaux ou savants. On déplore parfois, dans des œuvres réellement très belles, ces bavures, que le plus médiocre des grammairiens pourrait faire disparaître avec quelques traits de crayon. Enfin, le goût du fini, de la perfection, est parfois absent des

ouvrages les mieux conçus. Instantanément illuminé par une idée, le Grec se décourage rapidement aussi. Quel honnête Boileau saura lui répéter l'immortelle banalité : *Vingt fois sur le métier...*? Il manque à la Grèce d'avoir traversé une période strictement classique. Et c'est ce qui explique le déchet relativement très abondant qu'on remarque dans sa production littéraire. C'est ce déchet qui décourage les critiques étrangers, et les pousse à déclarer que les Grecs n'ont pas de littérature. Condamnation souverainement injuste, car une littérature n'est pas un bilan, et le passif y est rayé et aussitôt oublié. Et, de plus, si l'on a fortement montré en quoi pêche la littérature grecque moderne, c'est par mesure de précaution; en fait, les joyaux qui brillent sur le fond gris sont nombreux et d'un pur aloi.

***

La vie littéraire est intense dans la jeune Grèce. A peine la capitale moderne sortait-elle encore, comme de la plus terne chrysalide, du petit village appuyé, vers 1830, aux flancs de l'Acropole, que déjà des clubs de lettrés se fondaient, le très humble café de la *Belle-Hellade* retentissait du bruit de discussions littéraires et philosophiques, des périodiques naissaient, des concours étaient institués. Ce fourmillement ne s'est pas arrêté. Toutes proportions gardées, la Grèce produit autant que la France. On a peine à retenir, tant il en apparaît, le nom des revues qui sollicitent le public. Il est vrai que parfois ces revues sont éphémères. Mais n'en est-il pas ainsi un peu partout? Et n'est-ce pas un spectacle rassurant pour l'avenir que tant de jeunes gens qui se forment en groupes pour marcher à la conquête de leur pays? Bien rares sont ceux qui n'ont pas, tout au moins, publié des *juvenilia*. Tous sont passionnés pour une école, pour une théorie : ils ont des adorations touchantes et des haines féroces. Et si, abandonnant les *templa serena*, ils recourent trop souvent à l'argument personnel, c'est simplement excès de vitalité. Vivante, la littérature l'est certainement. Comprimée par des siècles de servitude, la pensée grecque prend goulûment sa revanche.

***

Comme on doit s'y attendre, la littérature grecque emprunte beaucoup. Les influences étrangères s'y coudoient, s'y mêlent dans un inextricable fouillis. On les retrouve absolument dans tous les domaines de l'esprit, le plus souvent avouées et très facilement reconnaissables, quelquefois médiates et inconscientes. Le branle fut donné surtout sous le roi Othon, et à l'époque, appelée par les Grecs eux-mêmes *xénocratie*, où l'on aurait pu craindre que toute originalité fût à jamais bannie des ouvrages grecs. Mais elle est en fait de date bien antérieure. On est obligé d'avouer, au reste, qu'un pays, comme un homme, prend son bien où il le trouve, et que les pauvres ne peuvent guère emprunter qu'aux riches. Le Grec, en outre, est essentiellement voyageur. En quel lieu du monde ne trouve-t-on pas de Grecs? Et il est doué d'une faculté d'assimilation presque illimitée. Mais, et c'est bien heureux, en quelque lointaine contrée que le hasard ou le commerce ait exilé des Grecs, ils gardent toujours intacts leur race et leur tempérament, leur langue et leur culte. Des colonies grecques véritablement infimes trouvent pourtant le moyen d'avoir un instituteur et un papas (prêtre), et de constituer ainsi un noyau hellénique solide. Ces Grecs écriront parfois dans la langue du pays qui leur donne l'hospitalité. Le plus souvent, ils produiront en langue grecque. On reçoit d'Amérique, d'Angleterre, d'Afrique, des romans ou des poèmes grecs. Mais, forcément, l'ambiance a déteint. Et, quand ces Grecs retourneront dans la mère patrie, ils y apporteront un bagage chargé de souvenirs étrangers. Qui pourrait contester l'in- l'influence énorme que la France a exercée sur le poète Sotiris Skipis? Ne se proclame-t-il pas aussi Français que Grec? Et son œuvre, illuminée par le soleil d'Athènes, ne l'est-elle pas aussi, et tout autant, par le soleil provençal de Rognac, où il passa des années?

C'est l'influence italienne qu'il faut tout d'abord noter. C'est la plus ancienne assurément. Les dominations génoise, ou vénitienne, ne peuvent point n'avoir pas laissé de traces. La renaissance crétoise fut très probablement due à l'influence italienne; et peut-être, en dépit d'affirmations trop naïve-

ment patriotiques, un ou deux des ouvrages notables qu'on lui doit ne sont-ils que des adaptations ou des traductions. La deuxième renaissance, celle des Iles Ioniennes, est totalement italienne. Les Iles Ioniennes ont été si profondément atteintes par l'occupation italienne que, aujourd'hui encore, la grande majorité des gens instruits de Zante, par exemple, parle l'italien presque aussi bien que le grec. On voit fréquemment des littérateurs heptanésiotes qui sont écrivains dans les deux langues. Solomos, qui écrivit en grec, a écrit aussi en italien, et sa plus belle strophe n'est pas en grec. Le plan de ses ouvrages, les notes rapides qu'il jetait sur le papier sont en italien. La musique italienne, le faible *bel canto*, règne encore en maître dans l'Heptanèse, et c'est une joie pour tous que l'arrivée d'une troupe italienne, qui vient faire une saison. Il faut ajouter la fascination extrêmement remarquable exercée par Dante. C'est un dogme (et probablement contestable, mais n'importe) que Dante a *fixé* la langue italienne. Or, les Grecs, depuis qu'un certain progrès de l'instruction leur a ouvert les yeux, ont souffert de n'avoir pas de langue de civilisation. Posséder un Dante! Tel est le vœu, naïf, je crois, qu'ils ont mille fois formulé. Aussi, que de traductions de Dante on trouve en Grèce! Et quelle énorme influence la versification de la *Divine Comédie* n'a-t-elle pas exercée sur la versification grecque! Aujourd'hui encore, dans le Dodécanèse, pays grec où domine l'Italie parce qu'elle est la plus forte, l'influence étrangère, bon gré mal gré, se fait sentir. Et, bien entendu, les Iles Ioniennes continuent à servir de trait d'union. On ne s'étonnera donc pas qu'une bonne partie du théâtre de Nicodemi ait été joué en traduction à Athènes. Sans doute l'actrice-directrice, madame Cybèle Théodoridou, y trouvait-elle des rôles à sa convenance. Mais cette raison, considérable, n'est ni la seule, ni la plus forte. Une tradition italienne subsiste, mêlée aux innombrables survivances qui encombrent un pays malheureux, jouet de bien des maîtres tour à tour.

L'influence allemande est incontestable, mais non pas aussi grande qu'on l'a dit. Une dynastie bavaroise sur le trône, c'était évidemment assez pour que les jeunes Grecs allassent terminer leurs études en pays germanique. En outre,

le souvenir de la guerre de 1870 et le rapide développement de l'Allemagne ont exercé une sorte de fascination. Mais ces temps sont déjà lointains. Aujourd'hui les Grecs vont encore en Allemagne pour y achever des études supérieures. Ils y sont poussés par le sentiment de leur manque de méthode, et par la rigueur apparente des méthodes allemandes. Comme bien on pense, ils sont modelés par l'ambiance. Mais, littérairement, cela n'est pas fort sensible. On trouvera sans doute, en cherchant très peu, de nombreuses traductions de poèmes allemands, et surtout d'ouvrages qui traitent de questions sociales. Cependant, peu d'années après avoir quitté l'Allemagne, le Grec *perd la main*; il peut rester politiquement germanophile, il échappe sans le vouloir à la pensée allemande. Il est sollicité pourtant avec une adresse, une continuité dans les vues que notre politique ignore par malheur. Mais il y a une sorte d'antinomie entre son cerveau et le cerveau allemand.

Au contraire, il y a une affinité entre la pensée grecque et la nôtre. On a quelque peu abusé de cet argument, en particulier dans des discours officiels, prononcés par des orateurs prodigieusement incompétents. Il demeure partiellement valable. Nos qualités essentielles, la logique du raisonnement, l'urbanité et l'esprit, plaisent au Grec. Nos défauts, et, en particulier, notre goût excessif pour la « bonne franquette », lui sont presque sympathiques. Aussi notre influence est-elle encore très grande. Vous lirez ce matin dans le journal un article de fond et un article humoristiques traduits du français; par-ci, par-là, des mots français en émaillent les colonnes. Au cours de votre promenade, vous verrez triompher surtout les modes françaises. Le salon où l'on vous a invité est plein de gens aimables, qui, à l'arrivée du « Français », se mettront tous à parler votre langue. Et, le soir, vous pourrez écouter une opérette, ou une comédie, que vous avez applaudies à Paris il y a six mois. J'ai connu des Grecs qui se mettaient immanquablement à parler en français quand la conversation prenait un tour sérieux. Presque tous les gens instruits ont l'habitude de farcir leur langage de mots de notre langue, et avec un excès qui rappelle notre pénible anglomanie à nous. L'enseignement du français est encore obligatoire. Il

double le grec dans tout écrit qui a un caractère international. Et non seulement les grandes librairies reçoivent sans grand retard d'innombrables productions françaises, mais encore une librairie exclusivement française (comme celle du *Progres*, rue du Stade) peut fort bien vivre et prospérer. Assurément, ce qui s'infiltre le mieux dans l'esprit grec, ce n'est pas toujours le meilleur de notre littérature. Il arrive qu'un Grec ayant un certain talent ramène dans ses bagages tel médiocre écrivain que, pendant son séjour à Paris, il a cru être un grand homme, tandis que ce n'était que le dieu éphémère d'une aussi éphémère école. C'est alors que le Français qui demeure en Grèce comprend (on l'ignore chez nous) quelle funeste et meurtrière action peut exercer chacune de nos sottes erreurs, et déplore l'avilissement d'une grande littérature qui a charge d'âmes! Cependant, ce sont bien, en gros, nos meilleurs écrivains qui sont le plus lus, et seules nos grandes revues se vendent à Athènes. Il ne faut donc pas s'étonner que tant d'ouvrages grecs, par exemple des recueils lyriques, soient imprégnés de pensée française, et contiennent souvent des traductions; que Bergson soit aussi souvent et plus souvent cité que Freud; que Bernstein soit applaudi bien des soirs; et qu'enfin beaucoup de Grecs soient renseignés mieux que la plupart des Français instruits sur le mouvement littéraire actuel de notre pays.

L'influence scandinave est nette, et presque disproportionnée. Mais, si l'on excepte une pièce de Sp. Mélas (*Le Fils de l'Ombre*), et une partie du théâtre de Th. Synadinos, il ne semble pas qu'elle soit profonde. Et je doute que *Le Père* ou *Mademoiselle Julie* ait durablement modifié la technique des dramaturges grecs, ou les goûts de leur public.

En revanche, la Russie a beaucoup influé sur la littérature grecque. Ce sont les Russes qui ont enseigné aux Grecs le goût du petit détail, inutile en apparence, mais propre à compléter une atmosphère, ces nombreuses descriptions de rêves, cette tristesse vague, et quelque chose de nébuleux, d'inconsistant, dans l'effet général. L'influence russe est si profonde, elle est tellement *dans l'air*, que Dém. Voutyras, nouvelliste de premier plan, chez qui l'imitation directe de

Dostoïevski semble le plus évidente, est un autodidacte, ignorant du russe et de sa littérature, et qui n'a pu prendre ce slavisme que déjà acclimaté, et chez d'autres écrivains grecs. Le grand mouvement soviétique, qui a eu sur la Grèce une répercussion gigantesque, au point que le communisme y est menaçant, a, bien entendu, créé une littérature de combat (Paroritis, Varnalis, Kazandzakis, etc.), et des romans à thèse, qu'un historien de la littérature grecque moderne ne saurait passer sous silence.

Il va sans dire que ce conflit d'influences trouble quelque peu les jeunes écrivains, et parfois leur nuit. L'originalité résiste-t-elle à tant de modèles qui s'offrent? Aussi a-t-on vu de bonne heure se dessiner, bien que faiblement, une réaction xénophobe. Ses tenants sont en même temps ce qu'on appelle ailleurs des *poporanistes*, c'est-à-dire des écrivains qui ne veulent chercher leurs sujets d'inspiration que dans le peuple et dans le peuple des campagnes. Persuadés, et à juste titre, que seul le peuple possède, normalement évoluée, *c'est-à-dire intacte*, la tradition glossique, ils ont conclu qu'il est en même temps dépositaire de la pensée et de l'âme grecques. Cela n'est pas mal raisonné. Pourtant, si le peuple est le maître en matière de langage, s'il l'est aussi, évidemment, en matière de littérature populaire, il en va autrement quand il s'agit de formes d'art, par exemple, ou des sujets innombrables qu'il est incapable d'avoir jamais médités. Que l'imitation ne doive pas être un esclavage, nul n'en doute; les écrivains copistes sont déplorables en Grèce comme ailleurs. Mais une raison assez forte permet de penser que les Grecs font bien d'imiter. Ce n'est pas seulement un bon moyen pour franchir plus vite les étapes, c'est une nécessité de leur tempérament.

C'est qu'en effet, en contradiction avec ce qu'on nous a enseigné, à ce qu'on enseigne encore, la race grecque, essentiellement féminine, ne produit que fécondée. La naïve histoire est loin qui nous montrait les Grecs anciens comme autochtones, et comme ayant tout tiré de leur propre fonds. On revient aujourd'hui de cette splendide erreur. (Les Grecs la nourrissent encore, et un des historiens de leur théâtre ancien n'hésitera pas à croire que, par exemple, Thespis a,

non point inventé la comédie en Grèce, mais révélé la comédie au genre humain!) Le miracle grec ne trouve plus créance, et c'est tant mieux pour la Grèce, qui prend ainsi une place rationnelle dans la chaîne des peuples et nations. La part qui lui demeure est assez belle pour qu'on renonce à un indiscret fanatisme. Quand arrivèrent dans la future Hellade les hordes qui devaient un jour y faire fleurir une civilisation si pure, une somptueuse barbarie était leur principale caractéristique. Elles ont tout emprunté à la civilisation qu'elles rencontrèrent, et qui, naïvement découpée en périodes nettes par nos archéologues trop pressés, commence à être pourtant assez bien connue. Je suis persuadé que, quand on pénétrera enfin dans ce moyen âge grec ancien (du xe au viiie siècle) qui nous est encore entièrement fermé, on s'apercevra avec stupéfaction que toutes les inventions attribuées aux Grecs sont, sans plus, mais c'est déjà bien beau, des importations très adroitement adaptées. — Byzance a beaucoup appris des peuples qui bordaient ou même qui composaient son vaste empire bigarré. Et, sans même parler des croisades, qu'est-ce que l'Occident ne lui a pas enseigné, par d'autres truchements que la haine et le glaive, au cours de siècles encore enténébrés? Aux temps heureux, la race est féconde, les mauvais jours la trouvent stérile. Mais dans ses plus belles périodes, elle enfante et n'engendre pas. Et c'est pourquoi je pense qu'il faut à la Grèce d'aujourd'hui une semence venue du dehors, et qu'elle fera, j'en ai la ferme croyance, qu'elle fait déjà magnifiquement fructifier. Aujourd'hui, sans doute, jaloux de s'égaler à l'antique *Europe*[1], de sympathiques et zélés jeunes hommes, mais combien imprudents, tâchent à acclimater dans leur pays les rêves indécis et vaporeux qui font peut-être le charme de littératures pour pays gris; d'autres même, séduits par des prestiges mensongers, s'entichent de ce goût du non-sens, du saugrenu pris pour de l'originalité et de la fantaisie, de cette douloureuse insuffisance syntaxique, qui gâtent aujourd'hui tant de belles œuvres françaises. Ces ondes troubles, mais abondantes, se clarifieront bientôt, et déjà, sur bien des

1. Le Balkan n'est pas en Europe. Un Grec qui part pour l'Italie ou la France dit couramment qu'il va en *Europe*.

domaines, coulent en beaux ruisseaux limpides. C'est miracle que, après douze ans de guerre, après des catastrophes répétées, au milieu d'une situation politique continuellement troublée, la littérature ait pu rassembler tant d'éléments divers et leur imprimer, au moins en partie, la marque et le cachet grecs.

Il est peut-être bien tôt pour qu'on parle d'écoles, et pour qu'on essaie de distinguer les courants littéraires. Sous d'expresses réserves, on pourrait isoler d'abord une école classique. Sans doute ne faut-il pas (ce qui serait enfantin), entendre le mot *classique* comme nous le faisons en parlant de Racine. Toutefois cette école, ainsi que notre XVIIe siècle, veut une forme correcte, châtiée, une adaptation parfaite de cette forme au fond, sans prédominance marquée de l'un des deux sur l'autre. Classique, sans doute, mais à la façon d'un Hugo, elle considère le poète comme un penseur, comme un écho sonore, et comme un mage. Elle ne recule pas devant les plus vastes sujets (et on lui doit des poèmes épiques), ni devant les thèmes les plus variés, les plus austères au besoin. Elle mêle, il est vrai, le plus volontiers, les considérations philosophiques aux élans lyriques. Mais tout ce qu'elle donne peut faire l'objet d'explications patientes et approfondies, et se laisse démonter pièce à pièce, comme un mécanisme sagement, logiquement, classiquement établi. Qu'elle vive et prospère, et, magnifique, s'ouvrira l'avenir de la pensée grecque.

Une autre école pourrait être appelée celle des stylistes. Elle ne comprend que des poètes. Cela n'a rien d'étonnant. La culture raffinée de la prose est, toujours et partout, postérieure à celle du vers. Avoué ou non, Hérédia peut être considéré comme le maître, comme le modèle de ces poètes. Le sonnet est aussi leur forme favorite. Dans un tableautin de quatorze vers, fignolés et léchés avec un soin extrême, le poète veut enclore tout un paysage, et même toute une civilisation, comme fait P. Vlastos, lorsqu'il nous transporte sur les bords du Gange, ou comme Gryparis, qui a traduit *le Ravissement d'Andromède*, et qui proclame lui-même que l'art, après avoir rassemblé les éléments vulgaires, doit ensuite, « avec la fleur des choses, composer son triple

élixir ». Ces mêmes poètes sont parfois plutôt comparables, pour nous Français, à Leconte de Lisle : ils recherchent le vers marmoréen, la phrase toute pleine de mots significatifs, et une puissance parfois légèrement fatigante à force de tonicité.

Il reste une grande quantité d'auteurs qui constituent peut-être des groupes, mais bien faiblement délimités. Pour eux, la littérature est simplement l'effusion de l'âme. Écrivent-ils des romans? Ils voudront faire naître l'émotion, plutôt qu'ils ne disséqueront des caractères. Leurs vers seront lamartiniens, fluides peintures d'états d'âme indécis. Ils se définissent surtout par leur antipathie pour les deux groupes déjà cités. L'un d'eux, parlant du chef mille fois vénéré du premier, allait jusqu'à dire : « Ce n'est pas un poète. » Le plus remarquable comme le plus connu de ces chantres mélodieux de l'émotion est A. Malacassis. Mais il y a beaucoup de soldats dans cette pacifique troupe, et la plupart des jeunes lyriques y sont enrégimentés. Si l'on excepte ceux d'entre eux chez qui la mélancolie douloureuse, ou encore le satanisme, ne sont que des attitudes insincères, ils vont souvent (et on pourrait en citer environ quarante), jusqu'à l'exquis et à l'excellent.

Cette classification est loin d'épuiser toutes les tendances, et on doit la tenir pour provisoire. Pourtant, on peut la considérer comme défendable.

***

L'instrument, j'entends la langue, et sous le rapport esthétique, a fait d'immenses progrès. La grande période, qui ne fut jamais le véhicule naturel de la pensée grecque, encore que le grec ancien s'y soit prêté avec une si parfaite aisance, et qui, dans le grec savant moderne, n'est plus qu'une phrase longue, désordonnée, mal faite, s'allège et se raccourcit sous la plume des meilleures prosateurs, et, gardant la grande liberté dans l'ordre des mots à quoi l'autorise l'existence d'une déclinaison qui se défend, prend une allure agile, des contours précis, un air moderne. Le choix et la place d'un terme, l'équilibre ou bien le déséquilibre voulu des proposi-

tions, les procédés de style, l'art enfin, y sont désormais entrés.

***

La versification a gagné en cinquante ans ce que gagna la nôtre entre la période qui précède Malherbe et les dernières œuvres de Hugo. La versification grecque ancienne, radicalement transformée par l'abrègement des longues, a laissé en héritage plusieurs types de vers, susceptibles d'un emploi délicat et nuancé, mais qui, utilisés surtout par le peuple, ont, pendant tant de siècles, gardé une raideur fatigante. De très bonne heure, on a vu des versificateurs à l'oreille fine essayer, sans grand succès, et surtout sans qu'on les imitât, de « disloquer ces grands niais ». Le vers italien, emprunté sous sa forme la moins flexible, fut l'objet d'efforts analogues. Mais ce n'est guère que dans les environs de 1890 que l'affaiblissement d'anciens temps forts devenus inutiles, une manière nouvelle de couper le vers en trois, au besoin, pour produire un effet (exactement comme dans notre vers romantique dit *trimètre*), la disparition presque complète des hiatus ânonnants, la souplesse élégante d'une phrase qui glisse à travers le rythme sans se laisser forcément couper par lui en tronçons pareils, les adroites combinaisons de sons, simplement harmonieuses, ou encore expressives, ont octroyé au vers grec assez de mérites pour qu'il puisse suffire au plus exigeant des versificateurs. Alors que notre versification classique est archaïque, contraire au génie du français d'aujourd'hui, et que les essais de rajeunissement, entrepris dans une ignorance totale de la phonétique, ont avorté, ou abouti au chaos, la Grèce possède une versification parfaitement contemporaine à la langue, exempte de toute chinoiserie orthographique, et dont le poète (avantage immense) peut, presque d'instinct, observer les *lois*, sans avoir à apprendre de *règles*.

***

Les genres littéraires sont très inégalement représentés. L'histoire a peu donné, parce que, considérée comme *chose sérieuse* (ainsi qu'on le dit bizarrement), elle est rédigée en

grec savant, et reste par là tout à fait en dehors de la littérature. La philosophie n'est en honneur qu'auprès des sociologues, généralement très avancés, et la plupart du temps, marxistes (Glinos, Cordatos, Volanakis; le périodique *Anagénnisis* et son groupe). La critique est très développée, solide et un peu pesante avec Palamas, trop philosophique avec madame Alk. Thrylos, parfois trop dédaigneuse du texte et de l'impartialité, mais en très grand progrès depuis dix ans. Le théâtre est un peu gêné par l'inexpérience du public, et celle de la plupart des acteurs; il compte pourtant au moins quatre grands noms (S. Mélas, G. Xénopoulos, P. Horn, Th. Synadinos). Les romanciers sont très nombreux, les auteurs de contes et nouvelles sont impossibles à dénombrer, au point que leur abondance est la caractéristique la plus nette de la littérature grecque moderne. En poésie, nous rencontrons avec surprise des poèmes épiques, dont un, au moins, est certainement un admirable chef-d'œuvre : la *Flûte du Roi* de Kostis Palamas : c'est, sous le couvert d'un mythe, la résurrection prestigieuse et puissante de Byzance. On peut considérer cette « légende de huit siècles » comme l'évangile de la Grèce. La lyrique personnelle compte des représentants sans nombre : un choix sévère laisserait subsister des centaines de pages de premier ordre. La prééminence du lyrisme est le deuxième trait distinctif de la littérature grecque. Les femmes sont relativement nombreuses (Thrylos, Myrtiotissa, Parren, Moatsou, etc.), et le mouvement féministe est considérable.

Choisir des noms pour les citer, c'est s'exposer, tant il y d'auteurs de talent, à commettre une centaine d'iniquités. Palamas, dont nous venons de parler, serait nommé le premier, si l'on était assez téméraire pour constituer un palmarès. Critique judicieux, auteur d'une admirable nouvelle (*La Mort du Jeune Homme*), il est aussi une sorte d'Homère moderne, un satirique effrayant, un lyrique grave, discret, étonnamment varié, et servi par une langue impeccable, un style puissant et riche, une versification savante et sincère que notre Hugo lui-même ne ferait pas oublier. Et son *Tombeau*, où il a pleuré la mort d'un jeune fils, est au moins égal aux *Pauca Meae*. Grégoire Xénopoulos, homme de

lettres dans toute la force du terme, s'est exercé dans tous les genres. Ses comédies, qui ne sentent ni le vaudeville ni la farce, fourmillent de traits plaisants et d'observations justes; un de ses drames, au moins, suffirait à le rendre célèbre : *Loi de Nature*. Il y montre un malade qui exige qu'on l'informe de son mal (le cancer), se révolte contre la mort prochaine, injurie ceux qui l'ont éclairé, puis accepte la loi de Nature, et se remet au travail, gorgé de morphine, jusqu'à la mort. Dans ses romans, il a poussé jusqu'à la perfection l'analyse des mœurs et du tempérament des Zantiotes, et surtout des filles de Zante. Georges Drosinis est le poète de la sincérité délicate en amour. Son chef-d'œuvre est peut-être le tendre recueil intitulé *Le Soir tombera* : rien de précieux ni de troubadouresque dans ces exquises notations des sentiments d'un couple heureux sans folie. André Carcavitsas a su enclore toute la mer et toute la vie, toute l'âme des marins grecs dans ses *Propos de Tillac*; il a écrit un roman, *Le Mendiant*, peinture épique de mœurs villageoises, que Zola, sans doute, eût été heureux de pouvoir signer. Antoine Malacassis est un poète délicieux : quelque chose comme Moréas, mais qui écrirait une langue correcte. Moréas était son cousin par alliance, et aussi son modèle, mais Malacassis a su ne ressembler au maître que par les beaux côtés. Il chante une vaste désespérance, sans amertume violente, et sous le voile d'une sage dignité. Son ouvrage le plus caractéristique est probablement celui auquel il a donné le titre, significatif de *Débris*. Il est un de ceux qui ont su le mieux faire revivre le charme très douloureux de Missolonghi et de sa lagune mélancolique. De courtes pièces, pleines d'une puissance emportée, font penser qu'il eût pu être encore un poète épique, si l'émotion personnelle et lyrique ne l'avait pas aussi complètement accaparé.

Mais, ayant cité ceux-là, de quel droit pourrait-on omettre Lambros Porphyras, Tangopoulos père et fils, la poétesse Myrtiotissa, Parotitis, Christomanos, le romancier Kondylakis, Paul Nirvanas, journaliste éminent parmi tant d'autres, poète, romancier, Chadzopoulos, auteur de courts et puissants romans, Eftaliotis, qui mit toute la Grèce dans ses simples récits, Alexandre Pallis érudit, philologue, satirique,

lyrique, traducteur des *Évangiles* et de l'*Iliade*? Pallis est est un des écrivains de « la maison Rhallis ». La *firme* Rhallis se trouve avoir, en effet, donné au moins trois grands écrivains à la Grèce, en fournissant à de jeunes hommes intelligents et entreprenants l'occasion de visiter de lointaines contrées, l'Inde surtout, où, tout en s'acquittant dignement de leurs fonctions, ils ont acquis une grande largeur d'esprit et trouvé de beaux sujets de livres. Quand on cite Picros, que révolte l'injustice sociale, il faut citer, pour la même raison, Tanalias, Théotokis, Myribilis, Paroritis, et le poète Raftopoulos. Le lyrique Polémis n'est pas négligeable, mais Karyotakis, Giophyllis, Daphnis, Kyriazis, le charmant Petimezas, Panayotopoulos, Petridis, le puissant Ivos Delphos qui rappelle Palamas, Rhigas Golfis, Sitsa Karaïskaki, et l'ardente Myrtiotissa, Martzokis et Mamélis, Zervos, Sidéris et Sikelianos le prophète, qui vient de ressusciter Delphes, ne le sont pas non plus! Louer Voutyras, fruste et génial, étonamment original et déconcertant, conteur dantesque et cocasse à la fois, ce n'est pas mépriser Papandoniou, Athanas, Valsas, qui est aussi dramaturge et critique, Irène Dendrinou romancière et poétesse, Alithersis, Th. Kastanakis, Philindas, qui est aussi fort bon linguiste, et critique également, comme Spatalas et Voutiéridis. En feuilletant l'unique périodique que la France consacre à la littérature grecque contemporaine[1], on trouve une centaine d'autres noms qu'on regrette infiniment de ne pas citer ici...

***

Le touriste pressé se fait conduire à l'Acropole. Un polyglotte galonné dirige son admiration, satisfait sa curiosité, et lui montre l'emplacement de la Tour Franque : « Elle gâtait la vue des Propylées! » Mais, en 1826, quatre cents héros s'y sont battus, qui étaient aussi braves que Léonidas, et aussi Grecs. Cela, on l'efface. Le touriste a vu les Corès archaïques, mais non les broderies des paysannes de Lepsina ou de Tripolitsa. Ému devant les murailles vides du Pœcile, il ignorera jusqu'au nom du grand peintre Guizis. Et l'horizon

1. *Libre*, Roussel, Fac. des Lettres, Montpellier.

divin des montagnes lui rappellera peut-être un beau couplet ancien sur le charme de l'Attique, mais il ne saura pas que, comme autrefois et bien mieux, le poète a pu le célébrer aujourd'hui : « La neige elle-même est comme une floraison sur le Parnès; une pâle verdure de rêve caresse le Korydalos; au Rocher Divin sourit le Pentélique; et l'Hymette écoute, penché, la chanson d'amour du Phalère. » Plus il sera lettré, moins il aura d'yeux pour voir la Grèce vivante. Et devant les vitrines de libraires, où brillent vingt titres nouveaux, il passera, dédaigneux par ignorance, sans essayer seulement d'en déchiffrer un : « Les Grecs? Ils n'ont pas de littérature! »

Ils en ont une, vaste et belle. Que ceux qui ne savent pas veuillent en croire ceux qui savent. Et que les autres daignent s'en assurer! Ils verront alors sur quelle erreur repose toute notre éducation classique. La flamme, longtemps, fut en veilleuse. Elle ne s'est jamais éteinte.

Dans l'Hellade, la littérature continue.

LOUIS ROUSSEL

Faculté des Lettres de Montpellier.

M. THIERS

ET LA

RÉVOLUTION DU 4 SEPTEMBRE

I. — L'INVASION

Les Français qui ont vécu le mois d'août 1914, dans l'attente de l'énigmatique « communiqué » quotidien, peuvent seuls mesurer l'angoisse de Paris, au mois d'août 1870, devant l'aveu sommaire des premières défaites. D'abord le « repli » de Wissembourg, puis la proclamation de l'Impératrice-Régente, reproduisant trois télégrammes de Metz, dont le premier terrifie encore par son laconisme :

Metz, minuit et demie. — Le maréchal Mac-Mahon a perdu une bataille; sur la Sarre, le général Frossard a été obligé de se retirer; cette retraite s'opère en bon ordre; tout peut se rétablir. — NAPOLÉON.

L'Impératrice convoque en toute hâte les Chambres, déclare Paris en état de siège. Dans la soirée du 7 août, le boulevard est en effervescence; on entend chanter *la Marseillaise* et crier : « Vive la République! » M. Chevandier de Valdrôme, ministre de l'Intérieur, propose d'arrêter vingt-deux députés de la gauche : Gambetta, Arago, Jules Favre, etc.; on les enverra se reposer à Belle-Ile-en-Mer. M. Émile Ollivier, garde des Sceaux, adhère en principe à ce « coup de justice », mais préfère l'ajourner à la nuit du 9 au 10 août, pour attendre le retour de l'Empereur. Mais Napoléon III ne quitte point

l'armée et, le mardi 9 août, tandis que le Corps législatif délibère sous la protection du maréchal Baraguey d'Hilliers, les ouvriers descendus de Belleville occupent la place de la Concorde.

A cette séance de rentrée, Jules Favre propose de nommer un « comité exécutif » de quinze députés, « investi des pleins pouvoirs de gouvernement pour repousser l'invasion étrangère ». Le caractère inconstitutionnel de sa motion n'échappe pas au président Schneider, qui refuse de la mettre en discussion. La gauche s'en indigne : « Il y va du salut de la patrie! » Granier de Cassagnac a seul le courage de faire front au nom des derniers fidèles de l'Empire : « C'est un commencement de révolution... Si j'avais l'honneur de siéger au banc du Gouvernement, vous tous signataires, vous seriez ce soir devant un conseil de guerre! » A cette menace, le doux Jules Simon s'insurge, descend dans l'hémicycle, gesticule avec véhémence : « Si on veut nous fusiller, nous sommes prêts. Vous n'avez qu'à venir ». On le rassure; personne ne songe à fusiller les députés de l'opposition. Le duc de Gramont se prend à rire. La gauche le hue; il reste assis et calme. L'urgence est refusée à Jules Favre. Mais Cassagnac a vu vrai, avec son regard de partisan : cette scène, cette motion tendant à déposséder le Gouvernement impérial, annoncent l'imminente Révolution.

Dans les remous de la séance, la chute du ministère se perd comme un incident; Émile Ollivier tombe dignement, suppliant l'Assemblée de ne songer qu'au péril public, à la patrie. En fin de séance, il fera connaître le nom de son successeur, le général Cousin-Montauban, comte de Palikao, vainqueur de l'expédition de Chine; puis il descendra de la tribune pour la dernière fois de sa vie.

Le baron Jérôme David, arrivant de l'armée, fit entendre un suprême appel à l'union et tenta de racheter par d'émouvantes exhortations, qui ressemblaient à des regrets, la faute de tous ceux dont l'aveugle fureur insultait, trois semaines plus tôt, au bon sens d'un Thiers : « La Prusse, confesse-t-il, était prête, et nous ne l'étions pas... »

II. — LA RENTRÉE DE M. THIERS

Fin juillet, dès la clôture de la session, M. Thiers s'était installé à Trouville. Le lundi soir 8 août, avec sa famille et deux vieux amis, MM. Duvergier de Hauranne et Barthélemy Saint-Hilaire, il monte dans un compartiment réservé du train de Paris, voit sur le quai son collègue du centre, le comte de Chambrun, député de la Lozère, qui a blâmé l'opération du plébiscite, et lui offre une place[1]. Pas un instant de répit jusqu'à Mantes; M. Thiers ne cesse point de parler, ni de répéter : « Nous allons assister à des événements déplorables, vous entendez bien, déplorables. » A Mantes, vers le petit jour, il use enfin de son privilège de dormir peu de temps et quand il le veut (comme Napoléon). On arrive à la gare Saint-Lazare. M. de Chambrun prend congé et, mécontent de M. Thiers, lui dit avec fermeté : « Pour moi, je reste fidèle à vos enseignements et je respecte le gouvernement légal de mon pays. » M. Thiers se fâche : « Mais vous ne voyez donc pas que votre gouvernement légal est le gouvernement illégal! » Quelques heures plus tard, dans les couloirs du Palais-Bourbon, M. de Chambrun l'entendra rappeler avec complaisance sa fameuse maxime de 1850 : « La République est le gouvernement qui nous divise le moins. »

Qui sait si, pendant son court sommeil, l'illustre voyageur n'a point caressé quelque rêve agréable à son ambition?

***

Trois semaines ont passé depuis la folle déclaration de guerre. Les malheurs foudroyants de la France réhabilitent l'acte d'abord incompris de l'homme qui a voulu écarter la foudre. L'assemblée n'incrimine plus le patriotisme de M. Thiers; elle respecte sa clairvoyance; elle semble disposée à jeter d'autres noms que le sien en pâture à l'exécration nationale.

Le Corps législatif ne veut pas s'être trompé, il préfère avoir été trompé. A la séance du 11 août, le comte de Kératry,

1. Comte de Chambrun, *Nos historiens. — M. Thiers.*

un des très rares députés de gauche qui aient partagé le belliqueux sentiment de Gambetta, commet une erreur de diagnostic sur la maturité de cet état d'esprit : il propose de mettre en accusation le maréchal Le Bœuf, ministre coupable de s'être cru prêt et de l'avoir fait croire. Un mouvement de pudeur et même de révolte fait tressaillir l'Assemblée : « Chassons d'abord les Prussiens! » Voilà, pour M. Thiers, l'occasion de rentrer en scène sans se rendre odieux; il ne la laisse pas échapper; il improvise un petit discours, qui atteint à la perfection de l'habileté manœuvrière.

M. Thiers reparaît pour la première fois depuis le jour où, succombant sous un torrent d'invectives, il prétendit imposer les conseils de la raison. Ce souvenir parle si haut que sa seule présence à la tribune a maintenant la valeur d'un reproche, condamnant tous ceux qui refusèrent de le suivre, autant dire l'assemblée presque entière. Avoir eu raison, trop raison, cela devient son écueil : il ne convient pas qu'au moment le plus atroce pour la France et réparateur seulement pour son renom de sage infaillible, l'orateur paraisse s'enorgueillir de l'humiliation de la patrie en danger. Assurément un sentiment si bas n'a jamais effleuré son âme. Si le hasard des batailles avait démenti par miracle ses sombres pressentiments, rien ne permet de douter que M. Thiers, soulagé par sa propre erreur, ne se fût joyeusement rallié à l'ancien cri de Barbès : « Si cela devait finir par l'invasion, j'aimerais encore mieux vingt ans d'Empire! » Mais loin d'avoir rien négligé pour sauver la France et l'Empire, c'est malgré ses héroïques avertissements prolongés que cela finit, en effet, par l'invasion. Le destin est maître et M. Thiers est trop foncièrement homme politique pour hésiter, par raffinement de délicatesse, à saisir les faveurs du destin. Avec sa virtuosité de vieux routier parlementaire, il accomplit, sans gaspiller de temps, la manœuvre qui doit lui rendre son ascendant sur l'assemblée, son rôle d'arbitre devant le pays. Dans l'antiquité, la triste Cassandre périt après Troie, dont elle avait prédit la ruine. Le sort inutile de Cassandre ne tente pas M. Thiers : c'est à reconstruire Troie qu'il vouera la fin de sa vieillesse.

***

Une fraction de la gauche a soutenu Kératry, puis Guyot-Montpayroux, autre repentant du parti de la guerre, qui veut maintenant venger « ceux dont les frères et les fils se sont fait inutilement tuer par l'ineptie d'un général ». M. Thiers, appuyé par d'autres membres de la gauche, s'évertue à calmer les hurleurs. Palikao l'y aide; il déclare que le maréchal Bazaine (en qui l'Assemblée a confiance) « commande en chef l'armée de Metz », ce qui signifie que Le Bœuf a résigné ses hautes fonctions de major-général. Le silence se fait; on écoute M. Thiers.

D'un geste, il éloigne le soupçon d'immodestie : « Je vous supplie de croire que je ne me présente pas à cette tribune avec l'impatience de m'y produire. » Puis il affirme le droit de regard de la Chambre sur les événements de l'armée : « Il importe qu'elle ne néglige aucune partie de son pouvoir, *et le pays souhaite même qu'elle en prenne beaucoup...* » Cette promesse ayant pleinement apaisé la gauche, M. Thiers peut sans inconvénient vider l'incident Kératry à la satisfaction de la droite : « Le maréchal Le Bœuf, — dont j'honore la personne, mais dont je déplore le fatal aveuglement, — n'est plus major général, mais est au feu, devant l'ennemi. Silence pour le moment! » Ces paroles rencontrent un assentiment général, sous la protection duquel M. Thiers ose enfin risquer son apologie personnelle, et son coup de maîtrise est de la lier à l'apologie de la France :

M. THIERS, — Il se manifeste aujourd'hui, messieurs, dans le monde, un étonnement cruel à la fois et consolant pour nous : cruel et consolant, parce qu'on est surpris que la France ait pu être vaincue... Savez-vous, messieurs, quelle est non pas l'excuse, — la France n'en a pas besoin, — mais l'explication qu'on donne dans le monde pour les échecs que nous avons essuyés? C'est que la France n'était pas prête. (*Vifs applaudissements.*)

Eh bien, messieurs, aujourd'hui je puis vous avouer que, lorsqu'il y a quelques jours je vous suppliais de réfléchir avant de déclarer la guerre, il y avait une chose que je ne vous disais pas parce que je ne pouvais pas la dire, c'est que la France n'était pas prête. (*De vives interpellations, partant de divers bancs de la droite, sont adressées à l'orateur.*)

En évoquant sa lucidité solitaire de la journée du 15 juillet, M. Thiers vient d'en ranimer les fureurs : les hommes détesteront toujours quiconque a eu raison contre eux, et s'en vante. M. Belmontet, poète officiel du Second Empire, ne se possède plus : « On a applaudi votre discours à Berlin! » Mais M. Thiers ne se trouble point; il tenait à enregistrer la cruelle revanche de ses conseils méconnus : c'est fait, il n'y reviendra plus. Et il lui reste à établir que sa croyance, trop vérifiée, à l'impréparation militaire, doit devenir le meilleur ressort moral du relèvement de la France : « Je suis ici le véritable défenseur de la grandeur du pays; je suis le défenseur de sa renommée dans le monde! » M. Thiers supplie la Chambre de ne point laisser croire que la France était prête, car il n'y aurait plus qu'à conclure à son infériorité, à l'impossibilité de réparer ses échecs : « Grâce au ciel, il n'en est rien, et il nous reste d'immenses ressources. » M. Thiers montre la richesse du pays, le patriotisme d'un grand peuple, le courage de ses soldats : le monde entier a raison de « n'attribuer nos malheurs qu'à ceux qui nous ont gouvernés et dont l'incapacité a été sans égale... » Cette fois, l'orateur est acclamé à gauche; la droite, domptée, est réduite à se taire. M. Thiers vient de gagner une difficile partie et de redresser son autorité en vue de l'immense crise nationale qui fera sombrer le régime, mais qui ne doit engloutir ni le pays, ni M. Thiers.

***

Après cet important petit discours qui oriente la politique de M. Thiers, il est curieux de le voir intervenir, le plus simplement du monde, dans une aride discussion de procédure. Les pires catastrophes militaires ne sauraient suspendre la vie économique du pays, mais il faut l'adapter à l'état de guerre. Le 13 août, — on est à la veille de Borny, Gravelotte et Saint-Privat, — la Chambre accepte d'élever à 2 400 millions de francs la limite d'émission des billets de la Banque de France (au lieu de 500 millions avant la guerre). Puis elle discute un projet de loi prorogeant les délais en matière de protêts. M. Thiers se mêle au débat. Quoi de plus naturel? N'est-il pas expert en ces questions? Rien de ce qui

intéresse le négoce ne peut lui être indifférent. Or, il voit un péril pour le porteur français d'un effet de commerce, vis-à-vis de l'endosseur étranger, et propose un changement de texte. A la vérité, M. Thiers se trompe, n'étant pas toujours infaillible. Le rapporteur, M. Mathieu (de la Corrèze), juriste consommé, le lui prouve avec déférence. M. Thiers n'insiste pas...

Ses grands soucis sont ailleurs. A Clément Duvernois, devenu ministre, il a signalé ses craintes pour l'approvisionnement de Paris en cas de siège, conseillant de faire entrer de grosses quantités de céréales. Cela ne va pas sans difficultés. Duvernois en indiquera le motif à l'enquête parlementaire de 1871 : « Parmi les propriétaires de blés, il y en avait qui ne voulaient pas vendre immédiatement, parce qu'ils espéraient que plus tard la Ville de Paris leur offrirait une grande augmentation sur le prix. » Dans la plaine de Gennevilliers, les cultivateurs ne peuvent se résoudre à rentrer leurs récoltes. En Seine-et-Marne, ils ont une excuse : le préfet a dit aux maires qu'il n'y a rien à craindre, car on va très vite chasser les Prussiens! Le 26 août, M. Thiers réclame des « moyens coercitifs » : « Comment! l'autorité militaire peut faire couper des bois, démolir des maisons, et elle ne pourrait pas enlever des meules... » Mais M. Josseau, député de la région, gémit : « Attendez du moins le dernier moment pour recourir à ces douloureuses extrémités... » M. Thiers riposte : « Demandez ce délai au roi de Prusse! »

M. Thiers croit le siège très prochain : le dernier espoir d'arrêter l'invasion lui paraît perdu, depuis qu'il connaît l'ordre fatal contraignant Mac-Mahon à marcher au secours de Bazaine enfermé dans Metz, au lieu de revenir manœuvrer devant Paris. M. Thiers ne place plus sa confiance que dans les « fortifications » de Paris, parce que c'est lui qui les a faites. Sous le roi Louis-Philippe, c'est lui qui a réussi, malgré les soupçons et les quolibets, à faire édifier ces remparts dignes de Vauban et complétés par une ceinture de forts extérieurs : voilà son œuvre, elle va servir! Il est hanté par l'idée que ses fameuses « fortifications » auront bientôt à démontrer leur efficacité défensive. Sans mandat, il les visite, il les surveille, il les contemple, il ne se retient pas de les vanter devant la

Chambre, affirmant (dès le 17 août) qu'à l'abri des « grands ouvrages qui couvrent la capitale, Paris peut opposer à l'ennemi une résistance invincible », que « ses hautes murailles » arrêteront la fortune adverse. Paroles que M. Thiers croit rassurantes, mais qui résonnent comme un glas. Glais-Bizoin interrompt : « Ils ne viendront pas sous nos murs! » Un autre député proteste. M. Thiers s'arrête, étonné : va-t-on l'accuser encore de semer la panique? Parions que ce soir, dans son cabinet, il va relire ses célèbres discours de 1841 sur les fortifications, en les jugeant bien prophétiques. Mais l'un d'eux contenait cette prédiction trop optimiste : « Jamais un ennemi ne sera soixante jours devant Paris : c'est lui, et non point Paris qui serait affamé. » M. Thiers ne prévoyait pas alors que le siège de Paris durerait quatre mois et que l'ennemi s'organiserait pour prendre Paris par la faim.

***

Par décret du 19 août, le Gouvernement institue un « comité de défense des fortifications de Paris » : général Trochu, gouverneur de Paris, président; maréchal Vaillant; amiral Rigault de Genouilly, ministre de la Marine; baron Jérôme David, ministre des Travaux publics; quatre généraux.

Kératry propose d'élire neuf députés comme membres de ce conseil. Glais-Bizoin se contenterait d'une commission parlementaire chargée « de se mettre en rapport » avec le comité de défense, ce qui respecterait mieux le principe de la séparation des pouvoirs. Palikao s'oppose à tout. Nommé rapporteur, M. Thiers s'incline et conclut au rejet des deux propositions, non qu'il les désapprouve, mais le Gouvernement a mis son *veto* et ce n'est point le moment de provoquer une crise ministérielle. On lui a offert d'entrer lui-même dans le comité de défense, avec deux de ses collègues : « J'aurais accepté, déclare-t-il, cette mission de la Chambre, je ne l'ai pas acceptée du gouvernement, tout en reconnaissant les intentions patriotiques de ceux qui me l'offraient. »

On n'est plus si loin de s'entendre.

*
* *

Le dimanche 21 août, M. Thiers reçoit la visite du comte d'Haussonville, ami des princes d'Orléans, qui vient le voir presque chaque jour; il prend sur son bureau et lui fait lire deux lettres de Prosper Mérimée, leur collègue de l'Académie française. Mérimée, sénateur de l'Empire, profondément attaché à l'Impératrice Eugénie, avait redouté depuis 1867 le conflit avec la Prusse, comme on le voit notamment par ses lettres à Gobineau. Mérimée et Thiers, ces deux hommes pouvaient causer et, en fait, ils se voyaient assez souvent. Mérimée eut deux entretiens successifs avec M. Thiers, le 18 et le 20 août.

M. Thiers entendit Mérimée lui dire: « L'Impératrice vous demande conseil[1]. » Comment n'eût-il point frémi en songeant

1. Voir comte d'Haussonville, *Mon journal pendant la guerre*, p. 40-42, et Paul de Rémusat, *A. Thiers*, p. 164-165.

Dans sa déposition du 17 septembre 1871 à l'enquête parlementaire, M. Thiers s'est trompé de date : il a placé au lendemain de Sedan la démarche de Mérimée, puis une pareille démarche du prince Metternich, qui avaient eu lieu quinze jours plus tôt. Cette erreur peut s'expliquer par une superposition de souvenirs. En effet, le 3 septembre 1870, M. Thiers reçut la visite d'un autre fidèle de l'Impératrice, M. d'Ayguesvives, venu dans le même sentiment. Un an plus tard, au moment de sa déposition, M. Thiers, alors âgé de 74 ans, peut bien confondre les dates, oublier M. d'Ayguesvives, lui substituer les personnages de Mérimée et Metternich, au premier plan dans sa mémoire.

Dans ses importants *Entretiens* avec M. Maurice Paléologue, l'Impératrice a violemment nié la démarche de Mérimée : « C'est un mensonge de M. Thiers. » Non, ce n'est pas un mensonge, comme le prouve le journal du comte d'Haussonville, qui a *vu* les deux lettres de Mérimée, qui a même recopié le *post-scriptum* du second billet et qui recueille, à la date du dimanche 21 août, le récit encore tout chaud de M. Thiers. — Son témoignage est confirmé par M. Paul de Rémusat, autre confident de M. Thiers, qui, malgré la déposition de 1871, fixe au 18 août la première visite de Mérimée et indique le sens du même billet. — Une seule dissonance entre les deux récits : selon la version Rémusat, Mérimée « ne sourcilla pas au mot *abdication* »; selon la version d'Haussonville, ce mot « a fait faire comme un bond en arrière ». Mais, dans les deux versions, le mot terrible est prononcé.

L'erreur de date commise par M. Thiers aide à comprendre la violence du démenti de l'Impératrice. Ce qui l'humilie profondément, ce qui la révolte encore tant d'années plus tard, en 1908, étant elle-même âgée de quatre-vingt-deux ans au moment où elle parle à M. Paléologue, c'est que l'on puisse croire qu'*après Sedan*, dans sa détresse, elle ait eu l'insigne faiblesse, presque la lâcheté d'implorer M. Thiers, de se tourner vers lui en suppliante! Voilà ce que l'Impératrice dément, ce qu'elle est fondée à démentir. Elle ne songe même plus aux

alors, avec l'orgueilleux sentiment d'une revanche, à sa propre tentative infructueuse du 10 juillet, à la stérile mission de la duchesse de Mouchy [1]? Ce jour-là, c'est lui, M. Thiers, qui s'offrait : il fit des avances, et on les repoussa. A présent, M. Thiers se doit toujours à la France, mais nullement à cette dynastie. Comme il fallait s'y attendre, Mérimée ne réussît pas à le toucher : « On m'a traité en ennemi, disait-il, et je n'étais pas un ennemi. » M. Thiers ajoutait qu'il eût oublié bien volontiers ses griefs personnels, mais qu'il ne savait quels conseils donner : « On peut tout prévoir, en fait de catastrophes, mais prévoir les catastrophes, ce n'est pas les empêcher. » Et il parla d'*abdication*...

Mérimée revint le surlendemain, après avoir écrit à M. Thiers une seconde lettre où, sans nommer l'Impératrice, il la montrait exclusivement préoccupée du salut du pays. M. Thiers persista dans son refus. Mérimée, très malheureux, se retira, attendit les événements à Paris jusqu'au 4 septembre, puis, dès qu'il sut sa chère souveraine en sûreté, s'en retourna mourir à Cannes (le 23 septembre) entre ses deux fidèles vieilles amies anglaises, miss Lagden et Mrs Ewers. — Dans la soirée du 20 août, M. Thiers eut, entre autres visites, celle d'un Espagnol de l'intimité de l'Impératrice; il évita toute confidence de ce personnage, afin de se mettre « désormais à l'abri des ouvertures qui pourraient venir des Tuileries. »

Pourtant, il reçut bientôt la visite du prince Richard de Metternich, ambassadeur d'Autriche, autre intime de l'Impératrice, autre familier des Tuileries. — M. de Rémusat assure même que c'est à la suite de cette dernière démarche que fut

entretiens et négociations purement *politiques* du mois d'août, à supposer qu'elle les ait inspirés, ce qui restera incertain tant que le texte des deux lettres de Mérimée ne sera pas intégralement connu.

1. Le 10 juillet 1870, quelques jours avant la déclaration de guerre, M. Thiers, saisi d'angoisse, obtint de son jeune ami Philippe de Massa qu'il priât la duchesse de Mouchy de faire connaître « en haut lieu » ses craintes concernant l'impréparation militaire. La duchesse vit l'Empereur à Saint-Cloud et représenta M. Thiers comme ambitieux d'un portefeuille. L'Empereur objecta que c'était « un démolisseur », qu'il avait « démoli tous ceux qui s'étaient confiés à lui », et chargea Mme de Mouchy de faire répondre que, « *sur les bancs de l'opposition aussi bien que dans le ministère*, il comptait sur le patriotisme de l'historien du Consulat et de l'Empire ». C'était, de la part de Napoléon III, le refus d'entendre M. Thiers.

rendu le décret nommant M. Thiers membre du Comité de défense[1].

***

A l'*Officiel* du 27 août, M. Thiers lit le décret qui le nomme; un autre décret nomme deux sénateurs, trois députés. Devant le Corps législatif, M. Thiers se déclare maintenant disposé à accepter : « Si je refusais de prendre ma part de la tâche commune, je serais coupable devant le pays. » Mais le Comité aura peut-être de graves responsabilités politiques à prendre, c'est pourquoi M. Thiers a besoin de l'investiture de la Chambre...

Elle l'acclame.

Voici M. Thiers dans le Comité de défense. Chaque matin, escorté par un officier, il va visiter les ouvrages, les forts détachés, note ce qui manque, se montre optimiste : « On y serait déjà presque prêt à recevoir les Prussiens[2] ». Le soir, il rend compte au Conseil, dont les discussions se prolongent parfois fort avant dans la nuit. M. Thiers est dans son élément, s'étant toujours regardé non seulement comme un historien militaire, mais comme un grand capitaine. Mais il éprouve, avec raison, une inquiétude extrême. L'ordre donné à Mac-Mahon de marcher sur Metz, où l'ennemi enveloppe Bazaine, lui semble une nouvelle folie. Entre Paris et Metz, il y a trois cent mille Prussiens : « Tous les soirs, M. le général Trochu et moi, nous avons supplié le gouvernement de ne pas commettre la dernière faute, celle d'essayer de percer cette muraille d'airain[3]. » Les notes du maréchal Vaillant confirment son propre témoignage :

— Vous avez un maréchal bloqué, — disait M. Thiers, — vous en aurez deux.

1. Paul de Rémusat, *A. Thiers*, p. 165. — Dans sa conversation de juin 1908 avec M. Paléologue, l'Impératrice garde le silence sur la démarche du prince Metternich, au sujet de laquelle M. Thiers a commis la même erreur de date que pour la démarche de Mérimée.

2. Journal du comte d'Haussonville, 28 août.

3. Discours de M. Thiers à l'Assemblée Nationale, 8 juin 1872.

III. — SEDAN

Fin août 1870, le public est presque entièrement sevré d'informations officielles sur la situation militaire. Palikao s'est juré de ne livrer aucun aliment aux commérages de la presse. Retenir à ce point la vérité, cela pourrait bien être la pire manière de guider un peuple anxieux : il n'y a point de censure militaire, les journaux se renseignent où ils peuvent et, s'ils tiennent par hasard une nouvelle exacte, la répandent imprudemment. Mais Palikao est un doctrinaire du silence. A la Chambre, le 27 août, Emmanuel Arago se plaint des « renseignements contradictoires » des journaux et demande au ministre s'il peut dire « à quelle distance les armées prussiennes sont de la capitale ». Voilà une question qui peut paraître innocente à quiconque a connu en 1914 le *communiqué* « de la Somme aux Vosges ». La Chambre de 1870 crie au scandale, et Palikao bondit : « Si, pendant que je suis ministre de la Guerre, un officier, de quelque grade qu'il soit, commettait l'indiscrétion qu'on me demande de commettre, je le ferais fusiller! »

Francisque Sarcey a raconté comment, dans la soirée du samedi 3 septembre, il apprit la capitulation de Sedan, « vieille déjà de trente-six heures, et que personne à Paris ne savait encore ». M. Thiers, membre du Comité de Défense, connut la nouvelle de Sedan environ vingt heures avant Sarcey.

Le vendredi soir, il arrive au Conseil et se lance dans une de ces vives digressions techniques qui agaçaient tant les militaires, au point d'inspirer au maréchal Vaillant quelques notes vengeresses : « M. Thiers est un dissolvant; rien de plus; il nous fait perdre notre temps... M. Thiers parle et parle. On se chamaille, on ne conclut pas; la politique domine chez M. Thiers tous ses bons instincts. » De son côté, M. Thiers estime que le Comité de Défense se compose de « vieux chefs de service très routiniers, attachés à leurs habitudes de lenteur et de régularité. On les désole et on les abrutit quand on leur demande de se hâter »... Et il juge ainsi le maréchal Vaillant :

— C'est le même que nous avons toujours connu, très habile et archifaux. Il est très aimable et recherché avec moi : toujours « mon

ami, mon ami, je vous donne ma parole, etc. » — Il ne s'agit pas d'amitié, lui ai-je dit une fois tout haut, nous ne sommes pas ici pour nous donner de l'eau bénite de cour (car il me faut là-bas montrer les grosses dents)... Le temps des paroles d'honneur est passé. Le général Le Bœuf, qui était un bon militaire, nous a trompés tous avec sa parole d'honneur. Je veux des faits et non pas des protestations et des promesses. Il me faut voir clair dans les mesures que l'on prend, dans l'exécution qu'on leur donne[1].

Dans la soirée du 2 septembre, tandis que M. Thiers pérore de la sorte, le ministre Jérôme David vient lui dire tout bas : « Monsieur Thiers, n'insistez pas, je vous parlerai tout à l'heure. » Effrayé, M. Thiers s'arrête : « Ces paroles, a-t-il raconté depuis, me fermèrent la bouche et je me tus, pensant bien qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire qui rendait toute discussion inutile. Le silence que je m'imposai contribua à abréger la séance du conseil... »

Jérôme David sort du ministère de la Guerre avec M. Thiers et lui dit, dans la rue Saint-Dominique : « L'Empereur est prisonnier. Le maréchal Mac-Mahon est blessé mortellement[2]... »

Dans la nuit froide, les deux hommes se promenèrent longuement sur le pont de Solférino, échangeant de sombres pensées. Le ministre de l'Empire disait au chef de l'opposition : « Vous pouvez rendre encore de grands services à la France. » M. Thiers répondait : « Je ne puis plus rien. De tels désastres ne se réparent pas. »

***

Le lendemain, comme chaque matin, le vieil homme alla, dès 5 heures, visiter les ouvrages de la défense; il alla ensuite déposer sa carte chez le maréchal Mac-Mahon.

Ce jour-là, M. Thiers reçut la visite d'un député bonapartiste qu'il estimait hautement, M. d'Ayguesvives, très inquiet pour l'Impératrice et qui venait le consulter. M. Thiers exprima l'avis que la Régente ferait bien de s'éloigner de Paris; mais,

1. Journal du comte d'Haussonville, 3 septembre 1870.

2. Mac-Mahon, grièvement blessé par un éclat d'obus, fut emmené en captivité jusqu'aux préliminaires de paix; il rentra d'Allemagne l'avant-veille du 18 mars 1871, première journée de la Commune.

si elle restait, elle ne rencontrerait, chez lui-même et ses amis, que « déférence et respect ». M. Thiers offrit même un refuge éventuel à Passy, chez Mesdames Delessert et Odier. « Je réponds de M. Odier à cet égard; car nous nous sommes souvent dit en plaisantant que ce serait lui et moi qui nous chargerions de sauver l'Impératrice au jour de la débâcle[1] ».

A trois heures, M. Thiers se rend à la séance de la Chambre.

Palikao monte à la tribune; il vient d'apprendre que son fils est tué; sa tâche est de préparer l'opinion au désastre. Faute de renseignements complets, authentiques, il n'est point tenu de tout avouer encore, mais ce qu'il dit suffit à désespérer les cœurs : Bazaine a dû se replier sous Metz, sa tentative de jonction avec Mac-Mahon a échoué; l'armée Mac-Mahon, « accablée sous le nombre », est refoulée dans Mézières et Sedan, « soit même sur le territoire belge, mais en petit nombre »; Mac-Mahon est blessé, peut-être mort. Pas un mot sur le sort de l'Empereur. Jules Favre interroge : « Où est l'Empereur? Communique-t-il avec ses ministres? Leur donne-t-il des ordres? » Palikao répond : « Non! »

En quittant la Chambre, M. Henri Chevreau, ministre de l'Intérieur, va aux Tuileries et rencontre le directeur des Télégraphes, qui n'ose présenter lui-même la dépêche écrasante par laquelle Napoléon III annonce à l'Impératrice que l'armée est captive et qu'il a rendu son épée. M. Chevreau consent à s'en charger et apprend à la malheureuse Régente ces nouvelles qui la foudroient.

Au dehors, le foule a déjà la certitude du pire et le goût de la Révolution. Des bandes de manifestants, aux prises avec la police, crient : « La déchéance! » Des bruits de coup d'État circulent à la tombée du jour; les députés de gauche s'attendent à être arrêtés cette nuit. Crainte vaine, le pouvoir n'ayant plus aucune velléité de résistance; mais peut-être y eut-il là comme un écho retardé du « coup de justice » précédemment envisagé pour la nuit du 9 au 10 août. Vers neuf heures du soir, Kératry, entraînant un assez grand nombre de députés de toutes nuances, même quelques membres de la droite, se présente chez M. Eugène Schneider, président du Corps législatif, qui est à table et les fait attendre. Kératry exige une

1. Journal du comte d'Haussonville, 4 septembre 1870.

séance de nuit, afin « de conférer le pouvoir exécutif aux élus du suffrage universel, seuls capables de redonner la confiance »; sinon, déclare-t-il, « demain matin, vous ne serez plus maîtres de Paris ». Jules Favre annonce qu'il réclamera la déchéance, mais promet de ne pas insister pour la discussion immédiate. M. Schneider résiste, hésite, discute et cède. Des convocations sont aussitôt portées aux ministres, aux députés, mais ne parviennent pas toutes. Palikao est averti par hasard. Furieux, il s'écrie : « Jamais je n'irai à cette séance! » Et il va se coucher. On vint l'arracher de son lit.

M. Thiers accourt au Palais-Bourbon, où plusieurs chefs de la gauche (Jules Favre, Gambetta, Jules Simon, Magnin, Ernest Picard) s'enferment avec lui dans un bureau; ils n'aspirent pas encore au pouvoir, mais ils envisagent une sorte de triumvirat provisoire : Thiers, Schneider, Palikao ou Trochu. M. Thiers leur répond : « Non! non! pas plus moi que vous! »

La séance de nuit s'ouvrit à une heure du matin, dura vingt minutes. Juste le temps d'entendre Palikao avouer la capitulation de Sedan et Jules Favre déposer sa motion révolutionnaire : « Louis-Napoléon Bonaparte et sa dynastie sont déclarés déchus des pouvoirs que leur a conférés la Constitution. » La majorité fit entendre de discrets murmures. Seul, l'énergique M. Ernest Pinard, ancien ministre, si souvent bafoué par *la Lanterne* de Rochefort pour ses colères et sa petite taille, émit une protestation véhémente, mais sa résistance tomba dans le vide.

La nuit était très avancée; la Chambre s'ajourna à midi.

***

M. Thiers, resté muet pendant cette séance nocturne, quitte la Chambre dans sa voiture. Au pont de la Concorde, les sergents de ville lui signalent au loin des groupes d'émeutiers; il se hasarde quand même à traverser la place, voit Jules Favre à pied, le fait monter près de lui. Soudain des manifestants, très menaçants, se jettent à la tête du cheval, qu'ils veulent tuer. Mais ils reconnaissent M. Thiers et Jules Favre, ils s'adoucissent et leurs cris changent : « Sauvez-nous!

sauvez-nous! la déchéance! » Ces deux grands orateurs la leur promettent pour midi. Aussitôt l'étreinte se relâche, et le cocher enlève son cheval d'un bon coup de fouet.

M. Thiers termina cette nuit agitée dans sa maison de la place Saint-Georges, bien que ses amis l'eussent mis en garde contre une arrestation possible : « La fatigue et l'incrédulité, dit-il, me procurèrent un profond sommeil. »

IV. — LA RÉVOLUTION DU 4 SEPTEMBRE

Paris prit en s'éveillant, le dimanche matin, un air de fête. La rue était ensoleillée, l'âme populaire l'était aussi : « L'allégresse, a dit Sarcey, témoin de ce *jour étonnant*, était peinte sur tous les visages; on causait, on riait... Point de grossiers tumultes; une gaieté expansive et spirituelle qui pétillait de toutes parts, en serrements de mains, en félicitations mutuelles, en propos railleurs. » Des bataillons de gardes nationaux passaient en chantant sur la chaussée du Boulevard, où d'innombrables promeneurs acclamaient la République. Sarcey entendit ce mot d'un ouvrier : *Ils* n'oserons plus venir, maintenant que nous *l'*avons! » *Ils*, c'étaient les Prussiens qui, par crainte de la République, allaient arrêter leur marche victorieuse, renoncer au siège de Paris. Perchés sur de longues échelles, d'honnêtes artisans républicains se faisaient un devoir d'arracher les *N* couronnées, moulées en bosse, qui avaient longtemps honoré les enseignes des fournisseurs de la Cour impériale; on les regardait faire. Les cafés étaient pleins de gens qui s'amusaient du spectacle. Et les politiques de café, certains que la Prusse n'en voulait qu'à l'Empereur, voyaient déjà la guerre finie, puisqu'il n'y avait plus d'Empereur.

Aux Tuileries, à neuf heures du matin, l'Impératrice-Régente présida le dernier conseil des ministres; elle reçut ensuite de nombreux visiteurs et les écouta avec une sorte de lassitude farouche et désespérée. Les défaites d'août avaient retenti en elle comme la condamnation de cette guerre qu'on l'accusait d'avoir voulue. Sedan l'accablait, lui montrant son mari prisonnier et suivant elle déshonoré, son fils qui ne

régnerait pas. Dans cette agonie de sa puissance, l'Impératrice désabusée trouva de hautes inspirations; son énergie l'éleva à la sérénité. Plusieurs personnages entendirent et répétèrent son exhortation : « Songez à la France et non à la dynastie! » Née Espagnole, elle avait à cœur de prouver son patriotisme français. Le point d'honneur dirigea sa dernière décision de souveraine. Vers midi, le 4 septembre, une délégation composée de MM. Buffet, Leroux, Daru, de Talhouët, etc., vint la solliciter de remettre elle-même ses pouvoirs de Régente au Corps législatif, afin de délier les députés de leur serment et de prévenir ainsi toute violence révolutionnaire. L'Impératrice répondit qu'elle ne pouvait déserter son poste, qu'elle préférait la déchéance.

La chute du régime impérial est maintenant certaine, ses amis et ses adversaires s'accordant sur la nécessité d'investir le Corps législatif des attributions gouvernementales : il ne s'agit plus que de donner à la révolution une forme décente. Pour nuancer la consécration de ce passage à un état de fait anormal, bonapartistes, libéraux et républicains de la Chambre ne feront plus que se perdre dans mille arguties sur le choix des mots. Avant la fin du jour, l'insurrection populaire, balayant les formules des docteurs, préludera à la lente et pénible gestation du régime nouveau qui, provisoirement, s'appellera la République.

***

Au matin du 4 septembre, le byzantinisme linguistique se donne carrière; tous les députés, les ministres eux-mêmes cherchent fiévreusement une « formule de rédaction ».

Palikao a la sienne, qui comporte un conseil de régence; il a obtenu la signature de l'Impératrice. Mais les députés lui disent tous que ce mot de *régence* devient impossible. Voilà Palikao perplexe; il consulte M. Thiers, qui propose : « conseil *de* gouvernement ». Palikao y voit un piège; il estime que la formule de M. Thiers implique « la déchéance du régime actuel », mais il consentirait à parler d'un « conseil *du* gouvernement ». Content de sa trouvaille, il charge un ministre

d'aller soumettre cette modification aux Tuileries. Indifférente aux vains apprêts d'une ruine qu'elle juge consommée, l'Impératrice fait répondre à Palikao qu'elle approuve d'avance tout ce qu'il fera. Probablement ce blanc-seing achève de lever ses scrupules de juriste, car, une heure plus tard, lisant son projet à la tribune, Palikao, renonçant au *du* trop subtil, proposa bien d'instituer un « conseil *de* gouvernement et de défense nationale ». Mais comme il proposait aussi qu'on le nommât « lieutenant-général de ce conseil », — titre mieux fait pour s'accorder avec l'idée primitive et abandonnée d'un conseil de régence, — personne n'y comprit plus rien.

M. Thiers a préparé, lui aussi, sa formule magique, contresignée par quarante-six députés du centre. C'est l'instant où il reconquiert sa grande situation d'arbitre; il est en train de s'emparer du rôle qu'il n'abandonnera plus. Tout le monde a foi dans sa sagesse. Émile Ollivier peint par ouï-dire, avec dépit, l'accueil fait à son vainqueur : « Du plus loin qu'on aperçut Thiers, ce fut à qui de la gauche, du centre, de la droite, s'élancerait vers lui. » Lui aussi, M. Thiers a dû surveiller, remanier ses brouillons, afin d'établir un texte acceptable pour tout le monde. Négociant d'abord avec la gauche, il a obtenu qu'elle n'insistât pas trop pour la *déchéance* : la gauche y consent, elle abandonne le mot, elle ne tient qu'à la chose. Or, la droite n'a peur que du mot et souscrit à la chose. M. Thiers croit déjà tenir sa formule transactionnelle; et, tâtonnant pour motiver la nomination d'une « commission de gouvernement et de défense nationale », il écrit enfin : « Vu la vacance du trône... », ou peut-être : « Vu la vacance du pouvoir... » Mais ces euphémismes n'effacent pas entièrement le tourment de certains députés : liés par leur serment, comment pourraient-ils déclarer la vacance du trône ou même du pouvoir? M. Thiers raye les mots trop vifs et leur substitue ces mots pâles : « *Vu les circonstances...* »

Imprudemment, la priorité est demandée pour « la proposition de M. Thiers », comme la nomme déjà toute la Chambre. Cela décide Gambetta à se mettre en travers, il proteste contre ce coup de « surprise parlementaire ». Gambetta rappelle que la gauche réclame « la déchéance pure et simple »; il obtient le « renvoi collectif aux bureaux » des trois proposi-

tions en présence, émanant de Palikao, de Jules Favre, de M. Thiers.

Il est une heure quarante de l'après-midi; la séance est suspendue. Le Corps législatif se retire dans ses bureaux pour nommer la commission chargée du rapport.

***

Dans le bureau de M. Thiers, la fenêtre est ouverte; il regarde dans la cour, voit partir les troupes protégeant l'Assemblée, ne voit arriver aucune relève; il se sent inquiet. Partout, l'adhésion à son texte est rapide, presque unanime. En un quart d'heure, huit commissaires favorables sont déjà nommés; ils se réunissent sans attendre le neuvième commissaire, que le 5e bureau tarde trop à nommer, et choisissent comme rapporteur M. Martel, ami de M. Thiers. Le rapport est rédigé séance tenante. A ce moment, on entend un grand vacarme, comme une trombe qui passe : la foule massée sur la place de la Concorde vient d'envahir la cour, les couloirs et les escaliers du Palais-Bourbon. Un grand gaillard maigre et roux, portant une redingote brune, se fait remarquer par son extrême agitation; il se nomme Théophile Régère, il est destiné à devenir membre de la Commune. Dans son élan, Régère ouvre brusquement la salle de la commission, où M. Buffet est en train d'exhorter ses collègues à rester impassibles. L'intrus reconnaît Jules Simon et lui tend les mains... Jules Simon, indigné, s'écrie : « Laissez-moi! Que faites-vous ici? Vous n'avez pas le droit d'y être! » Refoulé dans le couloir, Régère grimpe sur une table et harangue les envahisseurs avec volubilité. Soudain il voit M. Thiers, entouré d'amis veillant sur sa personne; pour s'approcher de lui, il saute à bas de la table. S'il faut en croire M. Thiers, Régère l'aurait adjuré en ces termes : « Monsieur Thiers, sauvez-nous! sauvez-nous! » Mais M. Thiers paraît vraiment un peu trop enclin à attribuer cette invocation stéréotypée à tous ceux qui l'abordent : cette nuit, aux émeutiers qui voulaient tuer son pauvre cheval; en ce moment, à Régère. Le comte Daru et Jules Simon s'accordent pour reconstituer, de cette étrange scène, une

image qui semble plus vraie. M. Daru entendit le futur membre de la Commune apostropher ainsi M. Thiers : « Nous avons fait une révolution, vous savez comment on s'y prend, vous qui en avez fait deux... » Régère ajoutait que le peuple n'attend pas : « Nous vous avons donné jusqu'à 2 heures. Vous n'êtes pas prêts. Nous prononçons la déchéance! »

Le flot emporte Régère vers la salle des séances du Corps législatif, où le président Schneider, appuyé par Gambetta, Adolphe Crémieux et d'autres députés de la gauche, essaie d'endiguer la violence des discoureurs populaires. N'y parvenant pas, M. Schneider descend enfin du fauteuil présidentiel et, sous les insultes et les horions, quitte la salle, désormais livrée aux gardes nationaux qui fraternisent avec l'émeute. De quels excès ces furieux ne vont-ils point souiller l'autel des « libertés nécessaires »? Jules Favre a vécu une autre Révolution; peut-être se souvient-il qu'au 24 février 1848, la grande voix de Lamartine a rallié le peuple et dégagé la Chambre, lorsque le poète eut l'inspiration d'emmener à l'Hôtel de Ville les insurgés du Palais-Bourbon. Prudente tradition à suivre. A cette masse qui prétend imposer de force la proclamation immédiate de la République, Jules Favre arrache son consentement au cérémonial parisien des révolutions : « Ce n'est point ici que cet acte peut être accompli, c'est à l'Hôtel de Ville. Suivez-moi, j'y marche à votre tête! »

***

Que les traditions sont puissantes! La foule apaisée obéit à Jules Favre, secondé par Gambetta, et se met en marche. Encadré par Kératry et Jules Ferry, Jules Favre la guide, la détourne en route de se jeter sur les Tuileries, puis, rencontrant le général Trochu et son état-major à cheval, qui s'avancent au petit pas, il leur persuade aisément de s'incliner devant le nouveau pouvoir civil et de retourner s'enfermer au Louvre; ensuite il achève sans dommage cette expédition assez périlleuse. Gambetta a devancé la colonne à l'Hôtel de Ville.

Là, des meneurs révolutionnaires improvisent déjà leurs choix inquiétants; ils mettent en avant les noms de Blanqui,

Flourens, Félix Pyat, Delescluze... Voilà Gambetta qui s'attire des menaces en s'irritant contre Félix Pyat. Autour de lui, les députés républicains, tous accourus, s'adaptent vite, comme lui, à la surprise et à la pratique du pouvoir. Par une soudaine et facile métamorphose, les mêmes hommes qui paraissaient personnifier à la Chambre l'effrayante démagogie mordant sur le roc de l'Empire, ces mêmes hommes se groupent pour constituer un parti d'autorité modératrice; ils réagissent, à leur manière, contre la pression de la multitude; ils comprennent qu'il faut opposer une règle aux redoutables engouements du peuple souverain. Ils s'inspirent des circonstances. Paris est menacé et, sauf peut-être M. Thiers, qui n'est pas loin de le devenir, tous les élus de Paris sont républicains... Cela suffit à tracer la règle : tous les élus parisiens de 1869, même s'ils ont opté pour d'autres grandes villes, formeront le « Gouvernement de la Défense Nationale », sous la présidence du général Trochu, gouverneur militaire de Paris. Règle un peu sommaire, dont l'inconvénient fut de mécontenter profondément la province; mais c'était une règle, et qui pouvait se justifier par le grand danger prêt à fondre sur Paris.

Cette règle eut, dans le moment, l'avantage d'exclure le romantique Félix Pyat et quelques autres exaltés « sans mandat ». Elle n'excluait point le diabolique Henri Rochefort, député de Paris, alors en prison pour délit de presse. Ses collègues l'oublièrent pourtant sur leur liste. Mais le peuple, qui ne l'oubliait pas, le tira de Sainte-Pélagie et l'amena en grande pompe à l'Hôtel de Ville, où il fallut bien lui faire bon visage et l'admettre à siéger dans le nouveau gouvernement.

Jules Favre s'en excusa en disant : « Ce ne sera pas le moins sage! En tous cas, nous préférons l'avoir dedans que dehors. »

***

M. Thiers, bien qu'il soit député de Paris, est resté au Palais-Bourbon : il ne convient pas à sa dignité de recevoir l'investiture de la « vile multitude ». Blâme-t-il donc l'entreprise hardie des chefs de la gauche? Nullement, et il dira

plus tard : « Si la gauche ne s'était point portée à l'Hôtel de Ville, le pouvoir, dès ce jour même, eût passé à la Commune, et Dieu sait ce qui fût arrivé ! » Mais, pour ce qui le concerne, il préfère se borner à laisser faire et persévérer jusqu'au bout, sans la moindre illusion, dans la fiction de ses chères vieilles habitudes parlementaires.

M. Thiers a maintenant soixante-treize ans et même dans sa jeunesse, en 1830, il a réussi sa première Révolution sans grimper sur les barricades de Juillet.

Au moment même où la colonne de Jules Favre pénètre à l'Hôtel de Ville, le député bonapartiste Dréolle croise M. Thiers, un peu désemparé, dans les couloirs de la Chambre et lui propose de tenir une réunion dans la salle à manger de la Présidence. Admirons ici le respect invétéré des formes chez ces partisans de l'ordre : aucun d'eux ne songe à violer les scellés révolutionnairement apposés, une heure plus tôt, par Glais-Bizoin sur les portes de la salle publique des séances. A quatre heures, deux cents députés s'assemblent dans la grande salle à manger, pour délibérer sur « la proposition de M. Thiers », qu'ils sont seuls maintenant à n'avoir pas oubliée. C'est pendant cette séance qu'ils apprennent les choix de l'Hôtel de Ville, puis l'envahissement des Tuileries et la fuite de l'Impératrice. On se hâte d'entendre la lecture du rapport, et M. Thiers prononce quelques paroles que « la faiblesse de sa voix et la dimension de la pièce » empêchent de nettement percevoir[1]. On adopte un texte légèrement amendé, car, l'euphémisme du matin ayant perdu sa raison d'être, rien n'empêche plus de revenir à la formule primitive de M. Thiers et de constater la « vacance du pouvoir ». On décide enfin de ne pas ignorer entièrement les événements du dehors, mais de charger huit délégués « d'aller conférer, à titre de collègues, avec les membres de la Chambre qui siègent à l'Hôtel de Ville ». Et c'est, de nouveau, le règne de l'euphémisme : les apparences sont sauvées, l'Assemblée n'a point *reconnu* le gouvernement insurrectionnel.

A l'Hôtel de Ville, Jules Grévy porte la parole au nom de la délégation. Grévy propose aux occupants de l'Hôtel de

1. *Compte rendu non officiel*, annexé au Rapport général de la Commission d'enquête sur le 4 septembre.

Ville de venir se rallier à la « commission de gouvernement » instituée par la Chambre[1]. Jules Favre répond : « Il est trop tard! »

Après le départ des délégués, le Gouvernement de l'Hôtel de Ville décide de rendre la politesse et de négocier à son tour avec les débris du Corps législatif. Dans la soirée, vers huit heures, Jules Favre et Jules Simon se présentent au Palais-Bourbon; on les accueille sans courroux, avec courtoisie, « comme si rien d'extraordinaire ne fût survenu », a dit Jules Favre. Dans la somptueuse salle à manger de la Présidence, l'assemblée a prié M. Thiers de présider sa dernière réunion, hommage auquel il fut très sensible : « Je fus chargé, ce qui dura une demi-heure, de présider ce Corps législatif où j'avais essuyé tant d'outrages quelques semaines auparavant. » M. Thiers invite les deux visiteurs à s'asseoir et nomme finement Jules Favre : « Mon cher *ancien* collègue... » Expression à double détente : elle peut signifier que Jules Favre et Jules Simon se sont exclus de l'assemblée, à moins qu'on ne préfère y voir, avec Émile Ollivier, « une façon de constater le décès du Corps législatif ».

Le procès-verbal[2] de cette réunion suprême est précieux pour fixer la position prise par M. Thiers vis-à-vis de la Révolution; il n'adhère ni ne proteste :

M. BUFFET. — Ne devons-nous pas rédiger une protestation?

M. THIERS. — De grâce, n'entrons pas dans cette voie. Nous sommes devant l'ennemi, et, pour cela, nous faisons tous un sacrifice aux dangers que court la France : ils sont immenses. Il faut nous taire, faire des vœux, et laisser à l'histoire le soin de juger.

C'est un consentement.

Les délégués de l'Hôtel de Ville voudraient davantage : une patriotique « ratification », au nom de ce nouveau gouvernement qui a offert un siège à « notre illustre collègue qui vous

1. Cette commission de huit membres ne comprend point M. Thiers, mais il y avait fait entrer son ami M. Barthélemy Saint-Hilaire.

2. Publié aux pièces justificatives du Rapport général de la Commission d'enquête sur le 4 septembre.

préside », dit Jules Favre, au « plus illustre des députés de Paris », dit Jules Simon. Cela, ils ne l'obtiendront pas de l'Assemblée expirante et hostile, et naturellement M. Thiers ne reviendra pas sur son refus. Mais Jules Favre a dit : « Notre devoir est de défendre Paris et la France. » Voilà ce qui touche M. Thiers : il ne lui convient « ni de reconnaître, ni de combattre ceux qui vont lutter contre l'ennemi ».

Sa neutralité presque bienveillante soulève des cris de réprobation : « Nous ne pouvons pas garder le silence contre la violence faite à la Chambre!... Les scellés ont été mis sur la porte de la Chambre!... » Alors M. Thiers s'impatiente contre ces défenseurs d'un régime né lui-même du coup d'État : ils oublient un peu trop, à son gré, « la violation d'une autre assemblée ». M. Thiers lance des coups de griffe : « Y a-t-il quelque chose de plus grave que les scellés sur les personnes? N'ai-je pas été à Mazas? Vous ne m'entendez pas m'en plaindre! » Mais le tapage continue, et le président Thiers redouble : « Vous devriez bien ne pas oublier que vous parlez devant un prisonnier de Mazas. » Peut-être désire-t-il inviter discrètement les protestataires à convenir que leur sort actuel est plus doux que son sort ancien : on ne les enfermera pas à Mazas. Puis, quittant ce ton agressif, il consent, lui aussi, à protester contre la violence d'aujourd'hui « et contre toutes les violences de tous les temps dirigées contre nos Assemblées »; mais il adjure l'auditoire de réprimer ses ressentiments « en présence de l'ennemi, qui sera bientôt sous Paris », et de se retirer avec dignité. Ici le procès-verbal ajoute : « L'émotion profonde de M. Thiers se communique à toute l'Assemblée. »

La séance est levée à dix heures du soir.

Le lendemain matin, le *Journal Officiel de la République Française* publia ce décret décisif : « Le Corps législatif est dissous. — Le Sénat est aboli. »

***

Après le 4 septembre, M. Thiers se conforme au conseil qu'il a jugé bon pour autrui; il se retire sous sa tente et fait

serment, dit-il, « de ne plus mettre la main aux affaires de notre pauvre France, vaincue, abaissée », mais de chercher son refuge moral dans les plus hautes méditations : « L'étude des vérités éternelles est, me disais-je, une noble occupation, surtout pour une fin de vie, et j'étais décidé à lui consacrer le peu de jours qui me restaient à vivre. Depuis quelques années, je fréquentais l'Observatoire, l'École Normale, le Muséum d'histoire naturelle, et j'étais résolu à y rechercher encore le repos et l'oubli de tout ce que j'avais vu depuis quarante ans. »

Il est très vrai que, de tout temps, M. Thiers se crut de vastes aptitudes pour l'astronomie, la chimie, les mathématiques. Parfois il visitait les laboratoires des savants réputés de son époque, les Pasteur ou les Leverrier, se plaisant à leur proposer des problèmes dont l'audacieuse ingénuité étonnait un peu ces chercheurs patients et modestes. Heureusement pour eux, M. Thiers ne s'attardait guère à écouter leurs réponses, préférant qu'eux-mêmes l'entendissent pérorer; il prit toujours moins de plaisir à réfléchir qu'à émerveiller. Même au lendemain du jour où la tribune parlementaire est mise sous scellés, ne soyons point trop surpris que M. Thiers n'ambitionne qu'en passant de s'adonner à la philosophie.

La République approche, et ne la tient-il pas toujours pour « le gouvernement qui nous divise le moins »? C'est aussi le seul régime permettant à M. Thiers d'aspirer à la première place dans l'État et, au moment même où l'action l'entraîne aux sommets, serait-il admissible que M. Thiers renonçât pour toujours à l'action?

Les Prussiens, eux aussi, approchent. Bientôt ils assiégeront Paris, jadis « fortifié » par M. Thiers. Il faudra traiter en vue de la paix. Et, pour faire la paix, quel homme d'État aurait plus d'expérience et d'autorité que M. Thiers, en face de la Prusse et devant l'Europe.?

Devant la France, sa situation personnelle est incomparable : il n'a point trempé dans la Révolution, il ne l'a pas non plus entravée; au contraire, il l'a préparée et facilitée. M. Thiers a des amis dans le gouvernement provisoire; il en a de bien plus nombreux et plus puissants encore dans les anciens partis et dans le pays tout entier. Il a déconseillé

la guerre, et on l'en admire; il a aidé à renverser l'Empire, il en est absous par la nation; il a refusé le pouvoir pour lui-même, ce refus a sa récompense : son nom est le seul qui rassure tout le monde.

Non, dans le fond de son cœur, M. Thiers ne peut pas croire absolument qu'il ne devra plus jamais « mettre la main aux affaires de la France. »

ROBERT DREYFUS

LE SORT DE POYNTON[1]

XVI

Il avait exprimé l'espoir de la revoir le jour suivant, mais Fleda décida sans peine qu'il ne la verrait pas si elle n'était pas là pour la recevoir. S'il y avait une chose au monde qu'elle désirât en ce moment, c'était que le jour suivant ne ressemblât en rien à celui qui venait de s'écouler. En conséquence, elle ne pensa plus qu'à partir; elle irait immédiatement chez Maggie. Elle courut le soir même télégraphier à sa sœur, et quitta Londres le lendemain matin, par un des premiers trains. Elle désirait interposer quelque chose entre elle et Owen, et il n'y avait rien qu'elle pût interposer, sinon la distance, sinon le temps. Elle laissait le champ libre à Mrs Brigstock. D'ailleurs, elle avait renoncé à son plan; elle n'en avait d'autre maintenant que celui de la séparation. Cela voulait dire abandonner Owen, renoncer au beau devoir de l'aider à rentrer dans son bien, mais quand elle avait entrepris cette tâche, elle n'avait pas prévu que, par une manœuvre si simple, Mrs Gereth la ferait échouer. Cette scène chez son père avait anéanti toutes les tâches, et cette scène était de la main de Mrs Gereth. Il fallait, à présent, qu'Owen, quoi qu'il arrivât, agît lui-même. Fleda n'avait pas connu l'étendue de sa tendresse pour lui jusqu'à ce moment où elle devint consciente de la force avec laquelle elle souhaitait qu'il se montrât supérieur, peut-être même sublime. Elle avait une

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 juillet, 1er et 15 août.

sorte de foi obscure que cette supériorité, cet héroïsme, ne lui seraient peut-être pas après tout funestes. Elle fermait les yeux, et, pendant un jour ou deux, elle ne vécut que de ce splendide espoir. Ce fut avec lui qu'elle accomplît le rapide voyage; ce fut avec lui qu'elle arriva chez Maggie; la petite maison vulgaire dans l'ennuyeuse petite ville en fut illuminée. Owen prenait, dans sa pensée, d'autres proportions : nul doute qu'il n'accomplît virilement toutes les tâches qui se présenteraient.

En rangeant sa modeste garde-robe dans les armoires encore plus modestes de Maggie, elle entrevit cette heureuse vérité, qu'au moins ses pauvres objets ne créaient pas les complications des biens de Mrs Gereth. En accompagnant Maggie dans les ruelles boueuses, où il fallait choisir son chemin, en s'enfonçant avec elle dans des masures infectes et dans des boutiques puantes, en la soutenant dans ses discussions sur le poids des gigots et le goût des fromages, c'était encore, partout, son rêve secret qui se mêlait aux choses. Dans la boue, les chaumières et les boutiques, elle se sentait heureuse et seule avec lui. Cette joie domina même au repas du soir, lorsque son beau-frère, traçant des plans avec sa fourchette sur une nappe dégoûtante, entreprit de l'intéresser au scandaleux système d'égouts du Foyer des Convalescents. Pour être seule avec son rêve, elle avait fui de Ricks — et elle sentait maintenant que c'était aussi pourquoi elle avait fui de Londres. Cette satisfaction fut naturellement menacée, mais non complètement détruite, par l'arrivée, le second jour, du billet qu'elle était sûre de recevoir d'Owen. Il était allé à West Kensington et ayant trouvé le nid vide, avait obtenu son adresse de la petite bonne et puis s'était hâté d'aller au club, lui écrire.

— *Pourquoi m'avez-vous abandonné au moment où j'avais justement le plus besoin de vous?* — demandait-il.

Ce qui suivait la rassura davantage, il est vrai, sur sa fermeté d'âme.

Je ne sais pas qu'elle peut être votre raison, était-il écrit, *ni pourquoi vous n'avez pas laissé un mot pour moi, mais je ne crois pas que vous puissiez penser que j'ai fait, hier, quelque chose que je n'aurais pas dû faire. En ce qui concerne Mrs Brigstock, j'ai, certainement, senti ce qui était bien et je l'ai fait. J'aurais été honteux si je vous avais laissée à sa merci. Je veux que vous ne*

soyez ennuyée par personne; personne ne doit être désagréable pour vous, sauf moi. Je suis maintenant tout à fait libre de vous désirer et je vous désire beaucoup plus que vous ne m'avez permis de vous le dire. Il faut absolument que je vous voie, à cause de ce que j'ai dû dire à Mrs Brigstock. Elle a été plus désagréable que je ne l'en croyais capable, mais je me conduis comme un ange. Je vous assure que je suis parfait, c'est exactement ce que je voudrais que vous voyiez. Vous me devez quelque chose, vous savez, puisque vous vouliez faire quelque chose pour moi, que vous ne l'avez pas fait et que votre départ inexpliqué fait comprendre, n'est-ce pas, qu'en fin de compte, vous ne pouvez pas le faire. Mais ne m'abandonnez pas. Consentez à me voir, quand ce ne serait qu'une fois. Je n'attendrai pas votre permission, j'arriverai demain. J'ai regardé l'indicateur et j'ai vu que je pourrais arriver après déjeuner et repartir très commodément. Je ne resterai pas longtemps. Pour l'amour de Dieu, soyez-là.

Cette missive arriva le matin : Fleda aurait encore eu le temps de télégraphier un refus. Elle réfléchit à cette possibilité; puis elle relut le billet et y trouva, en une phrase, la formule exacte de son devoir. Owen, dans sa simplicité, l'avait exprimée et la subtilité de Fleda n'avait rien à répondre. Elle lui devait quelque chose pour son échec évident, et ce qu'elle lui devait était de le recevoir. Il est vrai qu'on aurait pu dire qu'elle n'avait rien gagné par sa fuite. Mon Dieu, elle avait gagné tout de même quelque chose, elle avait gagné un répit. Maggie, qui croyait avoir sa confiance, et qui ne la possédait en aucune façon, l'avait sermonnée pour avoir quitté Mrs Gereth, et Maggie fut, par conséquent, enchantée quand Fleda lui parla du visiteur qu'elle attendait de bonne heure dans l'après-midi et lui demanda de la laisser seule. Maggie aimait à voir loin et elle put alors à loisir, seule dans sa chambre, sonder l'avenir. Elle avait compris que Fleda « avait quelque chose », ainsi qu'elle le disait familièrement, et l'importance de cette constatation lui sembla accrue quand elle s'aperçut que M. Gereth avait l'air d'avoir quelque chose, lui aussi.

Fleda, au salon, sut assez vite ce que c'était. C'était simplement, déclara-t-il, dès qu'il l'aperçut, que tout, désormais,

allait bien. Quand elle lui demanda ce qu'il voulait dire, il répondit qu'à partir de ce moment, il pouvait pratiquement se considérer comme un homme libre : il avait eu, dans la rue, à West Kensington, une scène si affreuse avec Mrs Brigstock!

— Je savais ce qu'elle voulait me dire; c'est pour cela que j'avais décidé de la faire partir. Je savais que ce serait désagréable pour moi, mais j'y étais parfaitement préparé, — dit Owen. — Elle parla dès que nous eûmes tourné le coin; elle me demanda de but en blanc si j'étais amoureux de vous.

— Et qu'avez-vous répondu?

— Que cela ne la regardait pas.

— Ah! dit Fleda, je n'en suis pas sûre.

— Mais moi, je le suis, et c'est moi que cela regarde le plus. Naturellement, je n'ai pas employé tout à fait ces mots-là. J'ai été extrêmement poli, aussi poli qu'elle. Mais je lui ai dit que je considérais qu'elle n'avait pas le droit de me poser cette question. J'ai dit que je n'étais pas sûr que même Mona en eût le droit, à cause de son extraordinaire conduite, vous savez.

Fleda resta silencieuse un instant.

— Tout cela ne répondait pas à ce qu'elle demandait.

— Alors vous pensez que j'aurais dû le lui dire?

La jeune fille réfléchit de nouveau.

— Je pense que je suis surtout contente que vous ne le lui ayez pas dit.

— Je savais ce que j'avais à faire, — dit Owen. — Il me semblait qu'elle n'avait pas le droit de tomber comme cela sur nous et de nous demander des explications.

Fleda prit un air très grave et pesa toute la question.

— Je vois bien que, quand elle s'est mise en route, et quand elle est arrivée, elle n'avait pas l'intention de tomber sur nous.

— Alors que voulait-elle faire?

— Exactement ce qu'elle m'a dit avant de partir; elle voulait plaider devant moi.

— Oh, je l'avais bien entendu! — dit Owen. — Mais quelle cause voulait-elle plaider?

— Elle espérait me décider à vous abandonner. Elle me croit terriblement intrigante — et s'imagine que j'ai pris, en quelque sorte, possession de vous.

Owen s'étonna :

— Vous n'avez pas levé le doigt. C'est moi qui ai pris possession.

— C'est très vrai, vous avez tout fait vous-même, — dit Fleda, avec une douce gravité et sans une ombre de coquetterie, — mais ce sont des distinctions qu'elle n'est pas obligée de faire. Elle voit cette singulière intimité entre nous, et cela lui suffit.

— Moi, je suis intime avec vous, et vous ne l'êtes pas avec moi! — s'écria Owen.

Fleda sourit faiblement.

— Vous me faites tout au moins penser que j'apprends à vous connaître très bien quand je vous entends dire une chose pareille. Mrs Brigstock est venue m'aborder, est venue me supplier, — continua-t-elle, — mais de vous trouver là, comme chez vous, me faisant une amicale visite et prenant le thé, a lassé sa patience. Elle ne sait pas, vous comprenez, qu'après tout je suis une jeune fille convenable. Elle a tout simplement décidé sur-le-champ que j'étais dangereuse.

— Je n'ai pas pu supporter la manière dont elle vous a traitée et c'était ce que j'avais à lui dire, — répliqua Owen.

— Elle est simple et lente, mais elle n'est pas sotte; je trouve qu'elle m'a, en somme, très bien traitée.

Fleda pensait à la manière dont Mrs Gereth avait reçu Mona quand les Brigstock étaient allés à Poynton.

Owen eut l'air de trouver que Fleda mettait une mauvaise volonté insupportable :

— C'est vous qui avez tout supporté... Vous avez été très chic. Et moi aussi, je trouve. Si vous saviez la difficulté que j'ai eue! Je lui ai dit que vous étiez la plus noble et la plus droite des femmes.

— Cela n'a guère dû lui enlever l'idée qu'il y a des choses pour lesquelles je vous conseille.

— C'est vrai, — répondit naïvement Owen. — Elle dit que nos relations ne sont pas innocentes.

— Que veut-elle dire?

— Vous pensez bien que j'ai insisté pour le savoir. Savez-vous ce qu'elle a eu le toupet de me répondre? — demanda Owen. — Elle a dit, ce qui était aussi fort, qu'elle ne les trouvait pas du tout naturelles.

Fleda réfléchit de nouveau :

— Eh bien, elle a raison, — dit-elle enfin.

— Mais, sur ma parole, c'est vous qui les rendez ainsi — Sa mauvaise volonté le poussait à bout. — Je veux dire que vous leur donnez cet air en me tenant ainsi à l'écart.

— Vous ai-je tenu à l'écart aujourd'hui? — dit Fleda en secouant tristement la tête, avec un geste découragé des bras.

Owen profita de ce mouvement de résignation pour essayer de lui prendre la main, mais avant qu'il eût pu la saisir, elle l'avait mise derrière son dos. Ils avaient été, jusque-là, assis tous les deux sur l'unique divan de Maggie, mais ce geste la fit se lever tandis qu'Owen, découragé, s'enfonçait dans son siège et la regardait avec reproche :

— A quoi me sert d'être venu puisque je ne trouve en vous qu'une pierre!

Elle soutint son regard avec toute la tendresse qu'elle n'avait encore jamais exprimée, et ce moment révéla au jeune homme les richesses d'affection qu'elle avait amassées.

— Peut-être, après tout, — hasarda-t-elle, — y a-t-il même dans une pierre un peu de secours pour vous.

Owen, pendant une minute, la regarda fixement :

— Ah! vous êtes magnifique, magnifique comme pas une, — s'exclama-t-il, — mais que je sois pendu si je vous comprends jamais. Mardi, chez votre père, vous étiez aussi belle, quand je suis parti, que vous l'êtes en ce moment. Mais le jour suivant, quand je suis revenu, j'ai vu que cela n'avait, sans doute, rien voulu dire; et maintenant que vous m'avez laissé revenir et que vous brillez devant moi comme un ange, je sens de nouveau que vous n'êtes pas d'un pouce plus près des paroles que je voudrais que vous disiez.

Il resta encore un moment assis; puis il se dressa subitement :

— Ce que je voudrais que vous disiez est que vous m'aimez... Ce que je voudrais que vous disiez est que vous avez pitié de moi.

Il s'élança près d'elle.

— Ne me comprenez-vous pas, miss Vetch? Je voudrais que vous m'épousiez.

A ces mots, Fleda lui tendit la main par charité; elle reçut de la sienne une vive et rapide étreinte.

— Parlez-moi un peu plus de votre liberté d'abord, — dit-elle. — Je comprends que Mrs Brigstock n'a pas été complètement satisfaite par le sort que vous avez fait à ses questions.

— Je sais bien qu'elle ne l'a pas été. Mais moins elle l'est, plus je suis libre.

— Que peuvent faire ses sentiments, je vous prie? — demanda Fleda.

— Mais parce que Mona est pire que sa mère. Elle souhaite bien davantage de rompre.

— Alors pourquoi ne le fait-elle pas?

— Elle le fera, dès que sa mère sera rentrée et lui aura tout dit.

— Lui aura dit quoi? — interrogea Fleda.

— Mais que je suis amoureux de vous.

Fleda discuta : — Êtes-vous bien sûr qu'elle le fera?

— Certainement, j'en suis sûr, avec toutes les preuves que j'ai déjà. Cela l'achèvera, — déclara Owen.

Ces paroles rendirent sa compagne de nouveau songeuse.

— Prenez-vous donc tant de plaisir à l'achever — une pauvre fille que vous avez aimée.

Owen laissa à la question le temps de mûrir en lui; puis avec une sérénité déconcertante même pour Fleda qui le connaissait bien :

— Je ne crois pas que je l'aie jamais aimée *pour de bon*, vous savez, — répondit-il.

Le rire de Fleda lui causa une surprise aussi visible que l'émotion qu'elle exprimait :

— Alors, comment saurais-je que vous aimez *pour de bon*... quelqu'un d'autre?

— Oh, je vous le montrerai! — dit Owen.

— Je dois vous croire sur parole, — continua la jeune fille. — Mais si Mona ne renonce pas à vous? — ajouta-t-elle.

Owen ne fut déconcerté qu'un instant; il avait pensé à tout :

— Eh bien, c'est alors que vous entrez en scène...

— Pour vous sauver. Je comprends. Vous voulez dire que c'est moi qui dois vous débarrasser d'elle.

Le désarroi d'Owen montra, un instant, qu'il était glacé par la rigueur de sa logique. Mais, en attendant sa réponse, elle sentit bien que ce n'était pas lui qui souffrait le plus. Il ouvrit la bouche pour répondre, et elle eut le temps de dire :

— Vous voyez, Mr Owen, qu'il n'est pas encore possible de parler de ces choses.

Avec la rapidité de l'éclair, il lui saisit le bras :

— Vous voulez donc dire que vous en parlerez?

Puis, comprenant enfin le consentement immense de ses yeux :

— Vous voudrez bien m'écouter? Oh, chère, chère Fleda... quand, quand?

— Ah! quand il y aura autre chose que de la peine!

Ces mots étaient partis comme un grand cri soudain, et ce qui arriva ensuite fut que le son même de sa douleur la bouleversa. Elle avait entendu l'accent de son âme; elle se détourna vivement de lui, la seconde d'après elle éclatait en sanglots, puis les bras d'Owen l'entourèrent... Il la serra dans ses bras, et elle s'abandonna; elle versa, sur sa poitrine, des larmes abondantes; quelque chose d'empoisonné, d'étouffé, palpitait et s'élançait; quelque chose de doux et de profond surgissait, quelque chose qui venait des lointains de son cœur et de sa vie, qui avait commencé avec la première apparition d'Owen dans son indifférence, et qui n'avait pas cessé de grandir. Elle sentit ses lèvres sur son visage et l'étreinte de ses bras, forte maintenant du secret deviné. Ce qu'elle faisait, surtout ce qu'elle avait fait, elle le savait à peine; elle n'était consciente, en s'arrachant à ces bras, que de la chose qui avait pris place dans le cœur palpitant d'Owen, et c'était ceci : comme par le déclic d'un ressort, tout venait de lui être révélé. D'un seul bond, il avait franchi le grand mur qui les séparait : ils étaient ensemble face à face. Elle n'avait plus un lambeau de secret; un ouragan avait passé, était parti, et laissait détruite la grande façade trompeuse qu'elle avait édifiée pierre par pierre. Le plus étrange fut la désolation de cet instant.

— Et pendant tout ce temps, vous m'aimiez!

Owen devina la vérité avec une surprise si grande qu'elle prit presque la forme d'une tristesse, d'une terreur causée par la perception soudaine que ce n'était pas là qu'était l'impossibilité. Alors elle était peut-être tout entière ailleurs.

— Je vous aimais, je vous aimais, je vous aimais.

Fleda gémit cet aveu, avec le même ton de défi qu'elle aurait eu en confessant une mauvaise action.

— Comment aurais-je pu ne pas vous aimer! Mais vous ne devez pas, vous ne devez jamais, jamais m'en parler! Ce n'est pas à vous d'en parler, — insista-t-elle, — non, n'en parlez pas.

Il était, en vérité, facile de ne pas parler quand la difficulté était de trouver des mots. Il joignit les mains devant elle comme devant une idole; ses paumes pressées tremblaient tandis qu'il retenait son souffle et qu'elle se calmait dans l'effort de revenir au réel, au devoir. Il l'aida dans cet effort, la faisant asseoir pour l'apaiser avec un geste aussi délicat que si elle avait été un objet sacré. Elle se laissa tomber sur une chaise et il se mit à genoux devant elle; elle se renversa les yeux fermés et il posa sa tête sur ses genoux. Il n'y avait, pour la remercier, que cet acte de prostration, qui dura, en silence, jusqu'à ce qu'elle eût posé sur lui des mains consentantes, qu'elle eût touché, qu'elle eût caressé sa tête, qu'elle l'eût tenue dans sa tendresse jusqu'à ce qu'il eût complètement reconnu son long aveuglement. L'aveu sembla n'être que de lui — et il la laissa, quand elle se mit debout, le relever enfin, comme d'une basse humiliation.

Si, dans les yeux l'un de l'autre, maintenant ils lisaient la vérité, cette vérité semblait à Fleda plus dure qu'auparavant, plus dure surtout parce qu'au moment même où elle en prenait conscience, il murmurait en extase, serrant ses mains, dont il avait repris possession, les portant à sa poitrine étroitement unies aux siennes.

— Je suis sauvé, je suis sauvé... oui, je le suis. Je suis prêt à tout. J'ai votre promesse, — cria-t-il, devant la réponse trop lente à son gré et avec le ton, qu'il avait si souvent, d'un grand garçon dans l'exercice d'un beau jeu.

Fleda s'était de nouveau dégagée, avec le serment intérieur

qu'il ne la toucherait plus. Tout cela arrivait trop tôt : c'était affreux.

— Nous ne devons pas parler ainsi, nous ne le devons pas, il faut attendre! — Je me déteste, protesta-t-elle, pour avoir à parler de Mona : c'est comme si j'attendais les souliers d'un mort. C'est trop vil de l'espionner et d'escompter ses actes.

Le visage d'Owen trahit, à ces paroles, une frayeur renaissante, la crainte de quelque ténébreux circuit de sa pensée :

— Si c'est de vous dont vous parlez, je comprends. Mais pourquoi est-ce vil de ma part?

— Oh! je parle pour moi! — dit Fleda avec impatience.

— Oui, je l'épie, oui, j'escompte ses actes; quelle autre chose puis-je faire? Si je compte sur elle pour savoir où nous en sommes définitivement, je ne fais que la chose du monde à laquelle elle m'a de sa main conduit tout droit. Les publications étaient en train; la moitié des invitations était faite. Qui a, tout d'un coup, demandé un délai injustifié? Ce n'est pas moi qu'il faut voir dans tout ceci. Je n'ai jamais songé qu'à en finir. — Owen devenait de plus en plus lucide, de plus en plus confiant dans l'effet de sa lucidité. — Elle disait qu'elle prenait position pour voir ce que maman ferait. Je lui ai dit que maman ferait ce que je voudrais, et alors elle m'a répondu qu'elle voulait voir cela d'abord. Je lui ai dit que j'arrangerais tout pour le mieux; elle m'a répondu que vraiment elle préférait l'arranger elle-même. C'était un refus tout net de me témoigner la moindre confiance? Et maintenant, — dit Owen, — elle a, comme de juste encore moins de confiance en moi, si c'est possible.

Fleda fit à cette opinion l'hommage d'une minute de silence.

— Quant à cela, elle a naturellement raison.

— Pourquoi diantre aurait-elle raison? — Puis, comme sa compagne s'éloignait de lui, avec un geste des mains, pour réponse : — Je ne vous ai jamais regardée — ce qui s'appelle regarder — avant qu'elle m'y ait véritablement forcé, — continua-t-il. — Je sais de quoi je parle. Je vous assure que j'ai raison.

— Non, vous n'avez pas raison. Vous avez tout à fait tort, — s'écria Fleda en désespoir de cause. — Vous ne devez

pas rester ici... Vous ne le devez pas, — ajouta-t-elle avec fermeté. — Vous me faites dire des choses terribles et il me semble que je vous les fais dire aussi.

Mais avant qu'il eût pu répondre, elle avait repris sur un autre ton : — Comment se fait-il donc, si tout a changé, que vous n'ayez pas rompu?

— Moi?

La question semblait l'avoir pétrifié.

— Pouvez-vous me poser cette question quand je ne souhaitais que de vous plaire? Ne sembliez-vous pas me montrer, de votre merveilleuse manière, que c'était exactement ce qu'il fallait faire? Je n'ai pas rompu, exprès pour le lui laisser faire. Je n'ai pas rompu afin qu'il n'y ait pas une chose qu'on pût dire contre moi.

Fleda, après lui avoir lancé ce défi, revint à lui pour s'accuser :

— Il n'y a pas une chose qu'on puisse dire contre vous et je ne sais pas quel sot langage vous me faites tenir. Vous m'avez satisfaite, vous avez eu raison, vous avez été parfait et c'est ma seule consolation et il faut que vous partiez. Tout doit venir de Mona; et si rien ne vient, toutes nos paroles sont de trop. Vous devez me laisser seule, pour toujours.

— Pour toujours? — dit Owen, stupéfait.

— Je veux dire jusqu'à ce que tout soit différent.

Il regarda autour de lui et prit son chapeau : il semblait, ayant acquis l'essentiel de ce qu'il cherchait consentir volontiers à respecter les formes, malgré la privation qui en résultait. Il la couvrit du regard avec un beau et simple sourire, mais n'essaya plus de l'approcher.

— Oh, je suis tellement heureux! — s'écria-t-il.

Elle hésita : elle ne cherchait qu'à être impeccable, même au risque d'être sentencieuse :

— Vous serez heureux si vous êtes parfait, — risqua-t-elle.

Ces mots le firent éclater de rire.

— Je ne prétends pas être parfait; mais j'aurai une lettre ce soir.

— Tant mieux, si c'est celle que vous désirez.

Elle ne pouvait pas en dire davantage et ayant pris un ton aussi sec que possible, elle tomba dans un silence marqué qui

enlevait à Owen tout prétexte pour ne pas s'en aller. Cependant, il restait là encore, maniant son chapeau, et remplissant la longue pause d'un sourire forcé et inquiet. Il désirait lui obéir complètement mais il souhaitait évidemment quelque chose de plus. Tandis qu'il marquait cette attente, deux pensées vinrent à Fleda. La première fut que son attitude ne réalisait vraiment pas le bonheur qu'il dépeignait. La seconde eut à peine traversé la tête de Fleda qu'elle la trouva formulée sur ses lèvres, en dépit de ses résolutions. Elle prit la forme de cette question inattendue :

— Quand donc Mrs Brigstock devait-elle être de retour, m'avez-vous dit?

Owen fut surpris.

— A Waterbath? Elle devait passer la nuit en ville, vous savez. Mais quand elle m'a quitté, après notre conversation, je me suis dit qu'elle prendrait un train du soir. Je sais que je lui ai donné envie de rentrer chez elle.

— Où vous êtes-vous séparés? — demanda Fleda.

— A la gare de West Kensington — elle allait à Victoria. Je l'ai accompagnée et c'est sur le chemin que nous avons causé.

Fleda médita quelque temps.

— Si c'était bien cette nuit-là qu'elle était rentrée, vous auriez déjà eu des nouvelles de Waterbath.

— Je ne sais pas, — dit Owen. — Je pensais que j'aurais pu en recevoir ce matin.

— Elle ne doit pas être rentrée, — déclara Fleda. — Mona aurait écrit immédiatement.

— Oh! certainement. Elle m'aurait jeté sa réponse à la tête, — concéda joyeusement Owen.

Fleda réfléchit de nouveau.

— Alors, même dans le cas où sa mère ne serait pas rentrée avant le matin, vous auriez eu votre lettre aujourd'hui au plus tard. Vous voyez qu'elle met beaucoup de temps.

Owen hésita, puis se mettant à rire :

— Oh! tout va bien. Je suis sûr de l'effet de la venue de Mrs Brigstock sur elle... l'effet de cette mauvaise humeur que la vieille dame montrait quand nous nous sommes séparés. Savez-vous ce qu'elle m'a demandé, — continua-t-il familiè-

rement, — elle m'a demandé avec une sorte de ton aigre, si je croyais que vous aviez vraiment de l'affection pour moi. Naturellement je lui ai dit que je pensais que vous ne vous souciiez pas de moi — pas pour un sou. Comment aurais-je pu le croire, avec vos manières extraordinaires? Cela ne fait rien; j'ai bien vu qu'elle croyait que je mentais.

— Vous auriez dû lui dire, voyez-vous, que c'était la première fois que je vous voyais en ville, — observa Fleda.

— Ma foi, je l'ai dit et pour vous, pour vous uniquement!

Un je ne sais quoi, dans ces paroles, toucha si fort la jeune fille que, pendant un moment, elle n'osa pas parler.

— Vous êtes un honnête homme, — dit-elle à la fin. Elle se dirigea vers la porte et l'ouvrit : — Adieu.

Mais il ne partit pas encore; et elle se rappela comment, à la fin de l'heure passée à Ricks, elle avait été obligée de lui faire quitter la maison. Il avait l'habitude d'une sorte de flânerie enjouée qui l'aidait dans de telles occasions, mais elle voyait cette fois-ci son poing vigoureux froisser ses gros gants épais, comme s'ils avaient été en papier.

— Mais, même s'il n'y a pas de lettre... — commença-t-il. Il commença et abandonna sa phrase.

— Vous voulez dire, même si elle ne vous délie pas? Ah! vous m'en demandez trop! — Fleda parlait de l'antichambre minuscule, où elle s'était réfugiée entre le vieux baromètre et le mackintosh usé. — Que puis-je dire? Que sais-je? Au revoir, au revoir! Si elle ne vous délie pas, c'est que vraiment elle est attachée à vous!

— Elle ne l'est pas, elle ne l'est pas : il n'y a rien entre nous! Est-ce qu'on ne se rend pas compte?... Seulement avec vous! — ajouta Owen lamentablement.

Sur ces paroles, il sortit de la pièce, abaissant sa voix en secrètes supplications, la priant de discuter vraiment avec lui le cas où Mona ne dirait rien. C'était cet aveu d'un besoin d'aide et d'approbation qui la faisait battre en retraite, qui l'endurcissait dans son effort pour sauver ce qui pouvait rester de tout ce qu'elle avait donné, et donné probablement pour rien. De le voir se cramponner ainsi moralement à elle créait la vision d'une faiblesse cachée, quelque part, au sein de cette belle jeunesse, une heureuse faiblesse d'homme

sur laquelle, si elle en avait eu le droit légitime, ç'aurait été un délice de veiller. Elle défaillit un peu, cependant, à la pensée qu'il n'y avait pas encore de droit, que le pauvre Owen pût légitimement conférer.

— Vous pouvez m'en croire, — murmura-t-il, — sur mon honneur, vous savez, elle me déteste.

Fleda avait saisi la pomme de la rampe peinte du petit escalier de Maggie; elle recula, en montant sur la première marche. — Pourquoi, alors, ne le montre-t-elle pas de la seule manière possible?

— Elle l'a montré! Le croirez-vous si vous voyez la lettre?

— Je ne désire voir aucune lettre, — dit Fleda. — Vous allez manquer votre train.

Elle lui faisait face, lui disait adieu de la main et avait reculé d'une marche; mais il s'élança près de l'escalier et par-dessus la rampe, lui saisit rudement le poignet :

— Voulez-vous dire qu'il faut que j'épouse une femme que je déteste?

Du haut des marches, elle plongea ses yeux dans le visage levé vers elle.

— Ah, vous voyez qu'il n'est pas vrai que vous soyez libre! — Elle semblait presque exulter. — Ce n'est pas vrai!... ce n'est pas vrai!

Lui, à ces paroles, comme un nageur qui lutte, eut un mouvement de la tête et répéta sa question :

— Voulez-vous dire que je dois épouser cette femme?

Fleda hésita; il la tenait ferme.

— Non. Tout vaut mieux que cela.

— Alors, au nom de Dieu, que dois-je faire?

— Vous devez vous arranger avec elle. Vous ne devez pas pas trahir à votre foi. Tout vaut mieux que cela. Vous devez, en tout cas, être absolument sûr. Elle doit certainement vous aimer... comment pourrait-elle ne pas le faire? Moi, je ne renoncerais pas à vous, dit Fleda. Elle parlait haletante, en mots entrecoupés. « Vous lui avez promis le mariage : c'est une chose immense pour elle. » Puis, le regardant encore un moment : « Moi, je ne renoncerais pas à vous, » dit-elle de nouveau. Il lui tenait encore le bras; elle comprit son désarroi, sa détresse. D'un geste rapide de la tête, elle se baissa jusqu'à

sa main, pressant sur elle ses lèvres avec une force qui doubla la force de ses mots : « Jamais, jamais, jamais! » cria-t-elle; et avant qu'il eût réussit à la saisir, elle s'était retournée, avait enjambé les escaliers, et avait fui loin de lui plus vite encore qu'elle n'avait fui à Ricks.

XVII

Dix jours après cette visite, elle reçut un message de Mrs Gereth : *Venez immédiatement me retrouver ici.* C'était remarquablement sec, dit Maggie; mais aussi, ajouta Maggie, remarquablement généreux. « Ici », était un hôtel à Londres et Maggie avait embrassé un genre de vie qui commençait déjà à lui donner le désir d'un hôtel à Londres. Elle aurait répondu immédiatement et fut surprise de voir sa sœur hésiter. L'hésitation de Fleda, qui ne dura qu'une heure, s'exprima dans la pensée de la jeune fille par la réflexion qu'en obéissant à l'ordre de son amie, elle ne savait pas « de quoi il retournait ». Cet ordre, cependant, était aussi bien une prière; mais la générosité de Mrs Gereth avait créé à Fleda des obligations plus fortes que toutes les répugnances. Cette fois-ci, au bout d'une heure, elle sacrifia à la reconnaissance en prenant le train, et à sa méfiance en laissant ses bagages. Elle partit comme pour la journée seulement. Dans le train, cependant, elle eut une autre heure de méditation, pendant laquelle ce fut seulement la méfiance qui grandit. Il lui semblait que, pendant ces dix jours, elle avait vécu dans l'obscurité, attendant, du côté de l'Orient, une aube qui ne s'était pas levée. Elle avait moins pensé à Mrs Gereth, ayant été ces derniers temps si particulièrement occupée de Mona. Si les événements devaient justifier les prévisions d'Owen sur l'action de Mrs Brigstock sur sa fille, cette action était, à la fin de la semaine, un mystère aussi entier que jamais. Ce silence général était exactement ce que Fleda avait désiré, mais il lui donnait pour le moment le profond sentiment d'un échec, le sentiment d'une chute soudaine effectuée d'une hauteur où elle avait eu toutes les choses à ses pieds. Elle n'avait rien à ses pieds maintenant : elle était, elle-même,

tout au fond. Aucun signe de vie ne lui était venu d'Owen — du pauvre Owen qui n'avait évidemment aucune nouvelle à donner de la fameuse lettre de Waterbath. Puisque la lettre n'avait pas été écrite, il aurait fallu qu'il avançât un argument considérable pour prouver sa liberté. Son silence s'accordait avec la stricte honnêteté que son amie exigeait de lui.

A travers cette situation, on entrevoyait le rôle important de Mona. Fleda avait assez d'imagination — ce qui est précieux dans la vie — pour réaliser cette image d'une immobilité efficace. La vierge puissante de Waterbath était certainement en train de réussir, puisqu'elle pouvait entretenir ses griefs, comme des parents pauvres, sans aucun frais. Elle représentait un colossal poids mort; un mauvais présage prenait corps dans cette tranquillité. « Quel est donc le jeu qu'ils jouent? » Voilà tout ce que la pauvre Fleda pouvait dire; car elle avait l'intime conviction qu'Owen était maintenant sous le toit de sa fiancée. C'était surprenant s'il détestait Mona; et s'il ne la détestait pas, qu'était-ce donc qui l'avait amené à Raphael Road et chez Maggie? Fleda ne voyait pas très clair, mais elle sentait que, pour expliquer que leur dernière entrevue n'eût donné aucun résultat, il fallait l'hypothèse du sacrifice total qu'elle lui avait présenté. Il n'était allé à Waterbath que parce qu'elle lui avait dit, en somme, qu'il devait y aller. Elle défaillait en voyant que, dans cette atmosphère impénétrable, la silhouette épaisse de Mona n'avait jamais perdu un pouce. Elle se demandait, avec agitation, ce que Mrs Gereth pensait maintenant, et ressentait une étrange allégresse à l'idée que le sable sur lequel la maîtresse de Ricks avait édifié un triomphe temporaire tremblait sous la surface. Comme le *Morning Post* était encore silencieux, Mrs Gereth devait, naturellement, être encore plus confiante. De cet aveuglement Fleda comprenait l'importance, en se disant que pendant un mois la mère d'Owen avait été aussi impénétrable que Mona. Elle avait laissé sa jeune amie tranquille parce que, de Ricks, elle entretenait la certitude que son fils avait fait le contraire. Elle avait eu raison, mais les choses en étaient bien avancées! Faire venir Fleda était, de ce point de vue, Fleda le sentait, parfaitement naturel; on la faisait

venir pour voir enfin, combien de points la jeune fille marquait, compte facile à faire, si Owen était vraiment à Waterbath.

Fleda trouva Mrs. Gereth dans un modeste appartement et remarqua sur son noble visage, un air de fatigue qui indiquait, se dit-elle, l'effort de cette pénible attitude de réserve dont Fleda avait eu le bénéfice. Un des traits habituels de leurs relations était une légère timidité de Fleda provoquée par l'intrusion puissante de Mrs Gereth dans son intimité. Si l'épanchement avait été difficile même à l'époque où la jeune fille, dans le premier feu de son amitié, avait éprouvé le plus de confiance, le cœur lui manquait maintenant qu'elle arrivait avec des réticences, des conditions et qu'elle ne pouvait pas se permettre les simplifications hardies de sa protectrice. Dans la lueur qui illumina le regard fatigué, au moment où elles s'embrassèrent, Fleda sentit si bien le retour du fardeau sur ses épaules que son courage chancela vraiment et qu'elle se demanda quel secours elle avait apporté de la retraite où on l'avait envoyée. Les manières aisées de Mrs Gereth faisaient bon marché de la faiblesse, et il y avait dans cet accueil une chaleur, une espèce de noblesse familière qui humiliait par avance une conscience tourmentée. Quelque chose était arrivé. Fleda le voyait, et dans l'air de bravade qui semblait annoncer que tout était changé, elle voyait aussi la formidable affirmation que ce quelque chose était ce qui devait plaire à une jeune fille sensée. Cette jeune fille se sentit encore plus petite, même avant que sa compagne, s'apercevant au second coup d'œil qu'elle n'avait pas de bagages, ne se fût exclamée et ne l'eût amicalement grondée. Mais certainement, elle avait compté que Fleda resterait!

Fleda pensa que le mieux était de montrer aussi de l'aplomb et dès le début :

— C'est justement, chère Mrs Gereth, ce dont je voulais être sûre. Il m'a semblé que le mieux était de faire cela d'abord, je veux dire m'en assurer, sans faire de préparatifs.

— Eh bien, vous aurez la bonté de les faire sur-le-champ!

Miss Gereth parlait avec beaucoup d'énergie :

— Vous partez à l'étranger avec moi.

Fleda fut surprise, mais elle sourit aussi :

— Ce soir... demain?

— Dans très peu de jours. C'est tout ce qui me reste à faire, maintenant.

Le cœur de Fleda, à ces mots, battit brusquement; elle se demanda à quel trait de la situation il était fait allusion.

— Je pars pour un an au moins — continua son amie. — Nous irons droit à Florence. Nous pourrons nous arranger là. Naturellement, je ne compte pas, — ajouta-t-elle, — que vous resterez tout ce temps avec moi. Ce sera à décider. Owen nous rejoindra aussitôt que possible, il n'est peut-être pas tout à fait prêt à partir avec nous. Mais je suis convaincue que c'est ce qu'il y a de mieux à faire. Cela fera un bon changement; cela mettra l'intervalle convenable.

Fleda écoutait; elle était profondément intriguée.

— Comme vous êtes bonne pour moi! — dit-elle d'abord.

Ce projet lui suggérait tant de questions qu'elle savait à peine laquelle poser la première. Elle en choisit une au hasard :

— Vous tenez vraiment de Mr Gereth qu'il viendra avec nous?

La mère de Mr Gereth sourit en réponse et Fleda savait que ce sourire était une critique tacite de cette manière d'appeler son fils. Fleda parlait habituellement de lui en disant, Mr Owen; il faisait partie de sa nouvelle ligne de conduite de renoncer ostensiblement à ce droit. Les manières de Mrs Gereth confirmaient l'impression d'une assurance qu'elle n'éprouvait pas : Fleda l'avait eue dès les premiers mots et se souvenait de l'audace voulue avec laquelle, peu de semaines auparavant, elle avait accueilli le premier mouvement de stupeur de son amie, au milieu des dépouilles de Poynton. C'était son habitude de considérer comme absolument acquis tout ce qu'elle désirait :

— Oh, si vous répondez pour lui, ce sera tout aussi bien, — dit-elle.

Puis elle posa ses mains sur les épaules de la jeune fille et la tint à bout de bras, comme si elle allait la secouer un peu, tandis que dans les profondeurs de ses yeux brillants, Fleda découvrait quelque chose d'obscur et d'inquiet.

— Méchante petite fourbe, pourquoi ne m'avez-vous rien dit?

Le ton adoucissait la dureté des paroles, et sa visiteuse n'avait jamais eu un tel sentiment de son indulgence. Mrs Gereth savait être patiente; cela faisait partie de son plan général de séduction, mais c'était aussi comme si elle tendait à Fleda une forte note quand la jeune fille ne pouvait que fouiller inutilement une poche vide.

— Vous le saviez parfaitement à Ricks et cependant vous l'avez, en fait, nié. C'est pourquoi je vous appelle méchante et fourbe.

Ce fut aussi probablement pourquoi elle l'embrassa presque rudement.

— Je crois qu'avant de vous répondre, il vaudrait mieux que je sache de quoi vous parlez, — dit Fleda.

Mrs Gereth la regarda avec un peu de dureté.

— Vous vous êtes parfaitement tenue, ma chère. Je ne vous apprends rien, en vous disant qu'il meurt d'amour pour vous.

Fleda hésita.

— Vous l'a-t-il dit, chère Mrs Gereth?

La chère Mrs Gereth sourit avec douceur :

— Comment aurait-il pu, puisqu'il ne communique avec moi que par votre intermédiaire et que vous êtes si compliquée que vous cachez tout?

— N'a-t-il pas répondu au billet par lequel vous lui appreniez que j'étais en ville? — demanda Fleda.

— Il a suffisamment répondu en se précipitant chez vous sur le champ.

Mrs Gereth riposta avec une fermeté prompte qui mettait à néant d'avance, presque insolemment, toutes les remontrances possibles : le sentiment que Fleda eut de sa propre responsabilité devint alors si intense que ses rancunes lui parurent légères en comparaison. Elle n'eut pas la force d'élever une plainte et fut seulement capable, abandonnée ainsi avec ses petits secrets, de tirer d'elle-même, au bout d'un moment, cette question :

— Comment alors, avez-vous pu savoir que votre fils a jamais pensé...

— Qu'il irait au feu pour vous? — interrompit Mrs Gereth. — J'ai eu la visite de Mrs Brigstock.

Fleda ouvrit les yeux.

— Elle est allée à Ricks?

— Le lendemain du jour où elle a trouvé Owen à vos pieds. Elle sait tout.

Fleda secoua tristement la tête; elle était plus effrayée qu'elle ne voulait le montrer. Ce singulier voyage de Mrs Brigstock à Ricks, qu'avec une simplicité égale, pour une fois, à celle d'Owen, elle n'avait pas deviné, lui parut maintenant la cause du silence de ces dix derniers jours.

— Il y a des choses qu'elle ne sait pas — s'écria-t-elle tout de suite.

— Elle sait qu'il ferait n'importe quoi pour vous épouser.

— Il ne lui a pas dit cela, — dit Fleda.

— Non, mais il vous l'a dit. C'est encore mieux! — dit Mrs Gereth en riant. — Ma chère enfant, — continua-t-elle, avec un air qui affecta la jeune fille comme une sorte de sacrilège aveugle, — n'essayez pas de vous faire meilleure que vous n'êtes. Moi, je sais qui vous êtes. Je n'ai pas vécu si longtemps avec vous pour rien. Vous n'êtes pas encore une sainte du Paradis. Seigneur, pour quelle sorte de personne m'auriez-vous prise, au temps de ma belle jeunesse! Mais vous l'aimez heureusement, petite sotte. Vous êtes pâle d'amour ma belle. Voilà justement ce que je voulais voir. Et, au nom du ciel je ne peux voir ce qu'il y a à blâmer là-dedans. — Puis, avec une intention plus précise, un regard qui sembla étrange à Fleda, elle ajouta : — Tout est arrangé.

— Je ne l'ai vu que deux fois, — dit Fleda.

— Que deux fois?

Mrs Gereth souriait encore.

— Chez papa, le jour dont Mrs Brigstock vous a parlé, et une fois, depuis, chez Maggie.

— Eh bien, cela vous regarde tous les deux et il me semble que vous n'avez guère de sang dans les veines. — Mrs Gereth parlait avec un bel enjouement qui donna, une minute, de l'éclat à sa conviction. — Je ne sais pas ce qui est en vous. Vous exagérez les difficultés d'une manière absurde. Mais soyons contents de ce peu et quand je vous aurai tous les deux à l'étranger....

Elle s'interrompit, comme gênée par une pensée trop forte

et ce qu'elle attendait de leur réunion à l'étranger ne fut exprimé que par un lent frottement de mains.

Ce geste rendit, d'ailleurs, la promesse si certaine que sa compagne fut, pour un moment, persuadée. Mais il n'y avait rien encore qui parût justifier la conviction enthousiaste de Mrs Gereth; la visite de la dame de Waterbath ne l'expliquait qu'à moitié.

— Est-il permis d'être étonnée, — demanda respectueusement Fleda, — que Mrs Brigstock ait cru trouver de l'aide en allant vous voir?

— Il n'est jamais permis d'être étonné devant les aberrations des sots de naissance, — dit Mrs Gereth. — Si une vache essayait de compter, elle arriverait à d'aussi beaux résultats. Mrs Brigstock est venue essayer de me persuader.

— Mais qu'espérait-elle de vous, connaissant votre opposition si ferme dès le début?

— Elle ne savait pas que c'était vous que je voulais, ma chérie. C'est surprenant, car je suis violente, et je publie bruyamment mes désirs. Mais cette vieille chouette ne sent pas votre charme.

Fleda se sentit rougir légèrement, mais elle essaya de sourire.

— Lui avez-vous parlé de moi? Lui avez-vous fait comprendre que vous me vouliez?

— Pour qui me prenez-vous? Je ne suis pas assez folle.

— Vous n'avez pas voulu vexer Mona? — insinua Fleda.

— Non, je ne voulais pas la vexer, naturellement. Nous avons dû naviguer dans un étroit passage, mais, grâce à Dieu, nous voilà enfin au large!

— Qu'appelez-vous le large, Mrs Gereth? — demanda Fleda.

Puis, comme l'autre ne savait que répondre :

— Savez-vous où est Mr Owen aujourd'hui?

Mrs Gereth fut surprise :

— Voulez-vous dire qu'il est à Waterbath? Eh bien, c'est votre affaire. Si cela vous est égal, je n'ai rien à dire.

— Il m'est égal qu'il soit où il veut, — dit Fleda. — Mais je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où il est.

— En ce cas, vous devez être honteuse de vous! — s'écria

Mrs Gereth avec un changement de ton qui montrait quelle profonde passion renforçait toutes ses paroles.

La pauvre femme, saisissant ensuite, la main de sa compagne, comme pour réparer un peu sa dureté, parla avec plus de patience :

— Ne comprenez-vous pas, Fleda, quelle foi immense, quelle foi fervente, j'ai mise en vous?

Son ton était vraiment celui de la supplication.

Fleda fut profondément secouée; elle resta silencieuse un moment.

— Si, je comprends. Était-elle venue pour se plaindre de moi?

— Elle était venue voir ce qu'elle pouvait faire. Elle avait été terriblement bouleversée, la veille, par ce qui s'était passé chez votre père et elle s'était embarquée pour Ricks, sur l'inspiration du moment. Elle ne pensait pas à venir en partant de chez elle, mais de vous voir si intimement installée avec Owen, l'avait subitement décidée. Toute l'histoire, m'a-t-elle dit, était écrite sur vos deux visages. Elle essaya de me faire céder par un appel à mon bon cœur, ce fut son expression, et quand elle commença à me parler sur vous, quand elle commença à dénoncer la fourberie d'Owen, j'ai montré autant de bon cœur qu'elle pouvait le désirer. J'ai fait comme si je n'entendais qu'une supplication pour sa fille, que vous et Owen faisiez mourir, mais je m'appliquais à être compatissante pour Mrs Brigstock. Je lui ai demandé pourquoi le mariage n'avait pas été célébré quand, depuis des mois, Owen était absolument prêt; et je lui ai prouvé avec évidence que cette malheureuse faute de Mona dégageait la responsabilité d'Owen. Voulait-elle de lui maintenant qu'il lui était devenu étranger, qu'il était dégoûté, qu'il avait un grief sur le cœur? Elle me rappela que Mona avait aussi un grief, mais elle reconnut qu'elle n'était pas venue me parler de cela. Ce qu'elle était venue faire n'était pas d'essayer de reprendre mon bric à brac, mais simplement de regagner Owen. Ce qu'elle voulait, c'était que, par charité, je consentisse à « être juste ». Owen avait été affreusement ensorcelé — elle n'a pas dit ce mot, elle a dit égaré — mais c'était vous, tout simplement, qui l'aviez ensorcelé. Il reviendrait à lui si je voulais le débar-

rasser de vous. Elle m'a demandé de but en blanc si je désirais qu'il vous épousât.

Fleda avait écouté avec une douleur intolérable et une frayeur croissante, comme si son interlocutrice entassait, pierre par pierre, une masse mortelle sur sa poitrine. Elle avait le sentiment d'être enterrée vive, étouffée par la simple expansion d'une autre volonté; elle n'avait plus à présent qu'une étroite brèche pour respirer. Un seul mot, se disait-elle, suffirait à la combler et, avec la question qui lui vint aux lèvres quand Mrs. Gereth s'arrêta, il lui sembla que, glacée de terreur, elle recevait son verdict.

— Qu'avez-vous répondu à cela? — demanda-t-elle.

— J'ai été embarrassée, car je voyais le danger... le danger qu'elle retournât chez elle dire à Mona que je vous soutenais. Ç'avait été un bonheur d'apprendre qu'Owen s'était déjà tourné vers vous, mais ma joie ne me fit pas perdre la tête. Je réfléchis avec intensité pendant quelques secondes; et je trouvai ma porte de sortie.

— Votre porte de sortie? — murmura Fleda.

— Je me suis souvenue que vous m'aviez défendu de dire un mot à Owen.

Fleda riposta :

— Et vous êtes-vous souvenue de la petite lettre, que malgré ma défense, vous êtes arrivée à lui écrire?

— Parfaitement. Ma petite lettre était un modèle de réticence. Ce dont je me souvins fut tout ce que je m'étais interdit de dire en ces quelques mots. J'avais été un ange de délicatesse,... je m'étais effacée comme une sainte. Il n'aurait pas été digne de moi d'avoir fait tout cela, puis d'apparaître à cette femme comme ayant fait le contraire. De plus, cela ne la regardait pas.

— Est-ce ce que vous lui avez dit? — demanda Fleda.

— Je lui ai dit que cette question révélait une méconnaissance totale de la nature de mes relations actuelles avec mon fils. Je lui ai dit que je n'avais plus du tout de relations avec lui et que rien ne s'était passé entre nous, depuis des mois. Je lui ai dit que j'avais pris à Poynton ce que j'avais le droit de prendre et que je n'avais rien fait d'autre au monde. J'étais bien décidée, puisque j'avais dû tenir ma langue,

pour vous obliger, à déployer toute la vertu acquise par mon sacrifice.

— Et Mrs Brigstock fut-elle satisfaite de votre réponse?

— Elle fut visiblement soulagée.

— Il est heureux pour vous, — dit Fleda, — qu'elle ne semble pas avoir compris la manière dont vous m'avez, presque sous son nez, vantée à votre fils à Poynton.

Mrs Gereth sembla se rappeler cette scène; elle sourit avec une sérénité qui montrait admirablement la bonne humeur avec laquelle elle était arrivée à accueillir ces allusions exaspérantes.

— Comment l'aurait-elle comprise?

— Elle l'aurait comprise si Owen avait raconté votre sortie à Mona.

— Oui, mais il ne l'a pas fait. Tout son instinct l'a poussé à le cacher à Mona. Il ne le savait pas, mais il vous aimait déjà! — déclara Mrs Gereth.

Fleda secoua la tête avec découragement.

— Non, c'était seulement moi qui l'aimais.

Mrs. Gereth mêla immédiatement à sa flamme cette pâle étincelle.

— Chère petite misérable! — s'écria-t-elle et, de nouveau, elle embrassa sa jeune amie avec férocité.

Fleda se soumit comme un animal malade. Elle se soumettrait à tout maintenant :

— Et puis, qu'est-il arrivé?

— Rien, si ce n'est que, quand elle est partie, je me suis dit qu'elle avait gagné quelque chose.

— Quoi donc?

— Son déjeuner et rien d'autre. Mais moi, j'avais tout gagné!

— « Tout ». Fleda trembla.

Mrs Gereth, frappée sans doute par son ton, la couvrit d'un regard d'une profondeur prodigieuse.

— Ne me manquez pas maintenant.

Cela avait si bien l'air d'une menace que la pauvre fille, devinant enfin toute la vérité, se laissa tomber faiblement sur une chaise.

— Au nom du ciel, qu'avez-vous fait?

Mrs Gereth était debout dans la gloire du grand coup qu'elle allait frapper.

— Je vous ai installée.

Fleda, épouvantée, la vit qui remplissait la pièce du rayonnement de sa magnificence.

— J'ai tout renvoyé.

— Tout? — balbutia Fleda.

— Jusqu'à la plus petite tabatière. Le dernier chargement est parti hier. Les mêmes gens l'ont fait. Le pauvre petit Ricks est vide.

Puis dans une conclusion splendide, comme pour couper court à toute remontrance :

— Tout est à vous, petite sotte, — termina Mrs Gereth, en levant sa belle tête et en frottant ses mains blanches.

Dans ses yeux profonds, Fleda vit qu'il y avait des larmes.

HENRY JAMES

(Traduction de madame DAVID.)

(La fin dans le prochain numéro.)

TERRES TREMBLANTES D'ORIENT

Les rives de la Méditerranée ont toujours possédé le triste privilège de l'instabilité; mais, comme la mémoire des hommes est fugitive, il semble qu'elles n'aient jamais été soumises à des épreuves aussi générales et aussi répétées que celles qui, dans le courant de 1928, ont couvert de ruines les Balkans, la Grèce et l'Asie Mineure. Quand on étudie de tels cataclysmes, ce n'est pas avec l'espoir d'y trouver un remède, car ils sont trop grands pour nous. Pourtant, cette étude peut comporter des résultats pratiques; en fixant l'échelle de grandeur des phénomènes, elle nous donne la mesure des précautions nécessaires; et même il n'est pas défendu d'espérer que la science sismologique finira par découvrir des signes prémonitoires, ou par établir des lois de périodicité, qui permettront aux populations, prévenues à temps de se mettre à l'abri. Mais, fût-elle inutile, cette étude ne mériterait pas moins d'être poursuivie puisque le roseau pensant de Pascal, quand l'Univers l'écrase, veut savoir de quoi il meurt.

Lorsqu'on considère de quels éléments est faite la « terre ferme », on ne s'étonne guère de sa fragilité; les couches sédimentaires qui, depuis un milliard d'années, s'accumulent à sa surface, ne sont que des déblais sans cohésion; souvent, les moins résistantes sont placées en dessous, et des remaniements incessants ont, au cours des âges géologiques, plié, contourné et déplacé les couches primitivement horizontales. Mais, en plus, ce sol si peu résistant est constamment tra-

vaillé, en dessous par les déplacements, brusques ou progressifs, du magma interne, en dessus par l'infiltration des eaux souterraines qui, glissant entre les roches, dissolvant tout ce qui est soluble, entraînant tout ce qui est meuble, laissent sur leur passage un terrain poreux, fissuré ou même creusé de vastes cavernes. Ainsi, tout cet édifice en porte à faux est soumis en outre à une lente corrosion; tous les remaniements de la surface, comme le nivellement des montagnes et les dépôts d'alluvions, modifient les formidables pressions qui s'exercent en sous-sol. On conçoit que ces causes d'instabilité, en s'aggravant, puissent amener le déclanchement brusque d'un séisme, et que l'effondrement local, réagissant lui-même sur l'équilibre instable des régions voisines, se propage par « répliques » dans une zone étendue.

Une longue expérience nous a appris que les tremblements de terre ont une double origine, *volcanique* et *tectonique*; les premiers, plus localisés et moins fréquents, sont liés aux éruptions, mais sans être proportionnés à leur violence; ainsi, le formidable cataclysme qui détruisit Saint-Pierre, à la Martinique, par la descente d'une nuée ardente sortie de la Montagne Pelée, ne s'accompagne d'aucun mouvement sensible du sol, et l'explosion formidable du Bandaï, au Japon, qui fit sauter la moitié d'une montagne, ne produisit qu'une secousse très localisée; inversement, de grands séismes se produisent fréquemment, sans que les volcans du voisinage paraissent s'en émouvoir.

Au contraire, les séismes les plus graves et les plus étendus paraissent dus à des mouvements lents ou à des déformations progressives des régions internes; sous leur poussée, la croûte superficielle, qui n'est qu'une pellicule de quelques kilomètres, cède d'abord comme un ressort qui se tend; mais un moment vient où, la limite d'élasticité étant atteinte, la croûte se brise et s'effondre, en cherchant une nouvelle position d'équilibre; ainsi, nous pouvons vaguement prévoir, dans les séismes d'origine tectonique, une sorte de périodicité, les intervalles de rémission représentant le temps nécessaire pour la préparation d'une crise nouvelle. Il n'est pas nécessaire, pour expliquer les mouvements profonds, de faire intervenir des causes mystérieuses; la simple décom-

pression des roches, soumises à des pressions de plusieurs milliers d'atmosphères, suffit à en rendre compte. On peut citer en exemple le grès de Monson (Massachussetts) qui, au sortir de la carrière, se dilate avec bruit et, parfois, se rompt avec une véritable explosion, en projetant en l'air ses éclats; une fois même, cet effet se produisit sur une table rocheuse de 30 pieds de diamètre qui sauta, en formant un monceau de débris ayant 3 pieds d'épaisseur. On peut aussi faire état des explosions qui se produisent fréquemment, en l'absence de toute combustion de grisou, dans les galeries de mines : ainsi, le 14 juillet 1869, dans le bassin de Dortmund, le mur d'une galerie éclata littéralement, à 500 mètres sous terre, causant la mort de plusieurs mineurs et déterminant un tremblement de terre qui s'étendit à 10 kilomètres autour de la mine; une cloche d'église fut mise en branle, le sol se crevassa, des voies ferrées furent disjointes, enfin, il y eut des secousses prémonitoires et consécutives plus faibles; curieux exemple d'un véritable séisme dont la cause première nous est exactement connue; il ne paraît pas téméraire d'étendre ces explications à la plupart des mouvements tectoniques.

Deux causes, malheureusement très insuffisantes, agissent pour amoindrir et localiser l'effet de ces cataclysmes. La première réside dans les frémissements de l'écorce, qui permettent aux couches superficielles de se prêter peu à peu aux pressions venues de l'intérieur. Ces frémissements sont, pour ainsi dire, incessants; l'aiguille des sismographes sensibles est sans cesse en mouvement, et le nombre annuel des « microséismes » enregistrés dans certains observatoires a été évalué à 30 000; le vent, les variations de la pression atmosphérique, produisent des ondes superficielles qui courent sur le sol comme les vagues sur la mer; les grands tremblements de terre produisent, de leur côté, des vibrations qui peuvent faire plusieurs fois le tour du globe, et dont les unes sont purement superficielles, tandis que d'autres cheminent à l'intérieur[1].

D'autre part, les attractions combinées de la Lune et du Soleil déterminent une *marée de l'écorce* dont le rythme périodique, véritable respiration de la Terre, soulève, deux fois par jour, sa surface d'une vingtaine de centimètres;

1. Voir *Les trois frissons de la Terre. Revue de Paris* du 1er octobre 1923.

ce mouvement régulier doit agir, lui aussi, pour permettre un tassement progressif des couches superficielles; mais nous savons, par une dure expérience, que ces causes sont insuffisantes pour nous préserver des grands séismes.

***

Une autre action intervient, non pour diminuer la grandeur des secousses, mais pour les localiser : il existe, sur la surface du globe, de grandes lignes de fracture, le long desquelles se distribuent, presque en totalité, les convulsions terrestres. Ces régions de moindre résistance, que les géologues nomment *géosynclinaux*, sont des fonds d'anciennes mers, où les sédiments déposés sous de grandes épaisseurs ont été énergiquement plissés, disloqués et relevés sur leurs bords par la formation de grandes chaînes montagneuses (ou *géanticlinaux*). Ainsi, tandis que les larges socles continentaux, possédant une architecture tabulaire, forment des aires stables de la croûte terrestre, les géosynclinaux, à l'architecture plissée, en constituent les zones fragiles : sur 150 000 séismes recensés par le grand géologue de Montessus de Ballore, 142 000, soit 94,6 p. 100 sont localisés dans ces zones sensibles.

Bien entendu, ces régions instables ne présentent pas la structure linéaire d'une simple fêlure; leur longueur est cependant énorme par rapport à leur largeur, et, comme elles ont été dessinées par des événements géologiques très anciens, leur distribution ne dépend pas de celle que présentent actuellement les eaux et les terres fermes; par suite les séismes peuvent se produire aussi bien au fond des mers qu'à l'intérieur des continents.

Le premier de ces « cercles du feu » fait le tour de l'Océan Pacifique; l'abondance des volcans s'y joint à la fréquence des séismes pour démontrer l'extrême fragilité de cette zone bordière, qui s'étend depuis l'archipel de la Sonde et le Japon jusqu'à l'Alaska et à la chaîne des Andes, et des glaces polaires à la ceinture brûlante des Tropiques. Dans la statistique citée plus haut, ce géosynclinal circumpacifique figure pour 41 p. 100 des tremblements de terre; peut-être sa part serait-elle plus grande, s'il ne traversait des régions où l'enquête est

difficile et où, souvent, les renseignements font complètement défaut.

Au contraire, la seconde ligne de fracture traverse les régions les plus peuplées et, dans l'ensemble, les plus civilisées du globe; les géologues lui donnent le nom de géosynclinal méditerranéen, mais cette appellation ne convient réellement qu'à une de ses parties, la plus intéressante pour nous en vérité; car elle s'étend, d'est en ouest, à travers l'Indo-Chine, où elle rejoint la fracture circumpacifique, la Birmanie, l'Inde septentrionale et la Perse; elle se continue à travers l'Asie Mineure et la Crimée, atteint les régions méditerranéennes, se prolonge jusqu'en Espagne et au Portugal; il est même possible que cette zone instable se continue sous l'Atlantique de façon à se raccorder, vers les Antilles, au géosynclinal circumpacifique. Considérée avec toute cette étendue, cette nouvelle zone d'instabilité s'inscrit, pour 53,5 p. 100, dans le total des séismes.

L'histoire des révolutions géologiques nous aide à comprendre l'origine de cette fragilité : vers la fin de l'ère tertiaire, il y a peut-être vingt à trente millions d'années, la face de la Terre fut le siège de remaniements, sans doute progressifs, mais dont le formidable total nous apparaît, à travers le recul des âges, comme un épouvantable cataclysme; le long de la zone dont je viens d'indiquer les grandes lignes s'étendait un vaste océan, que les géologues ont baptisé « mer nummulitique »; c'est alors que la Terre commença à se soulever , au nord de cette mer, en une série de bourrelets, dont les principaux furent l'Himalaya et les Alpes, ces dernières deux fois plus élevées qu'aujourd'hui. Tandis que des terres émergeaient, les eaux étaient refoulées, plus au sud vers l'Océan Indien, à l'ouest vers la Méditerranée, qui prit peu à peu son contour tourmenté actuel, complété tardivement par la naissance de l'arête apennine, épine dorsale de l'Italie. C'est au cours de ces transformations que l'écorce du globe, froissée et plissée à maintes reprises, devint plus fragile. Il est possible, d'ailleurs, que les transformations se continuent encore à l'époque présente, et que tous les cataclysmes que nous enregistrons ne soient que des détails infimes d'une lente transformation qui mettra des milliers de siècles à s'achever.

Quoi qu'il en soit, depuis les temps les plus lointains dont

l'humanité ait gardé le souvenir, les rives de la Méditerranée ont été agitées par d'innombrables séismes. Sur les deux lèvres du détroit de Gibraltar, le Maroc et l'Andalousie, plus loin l'Algérie et le Portugal ont été maintes fois secoués; notre Provence a vibré plus rarement, mais toute l'Italie est terre de séismes, spécialement dans les Calabres et aux alentours du détroit de Messine, où la terre se fait, à la fois, si belle et si cruelle. Mais c'est surtout autour de la Méditerranée orientale que le péril est partout et de tous les instants; et comme ces pays sont les plus anciennement civilisés du globe, l'histoire et la légende nous prouvent que les régions qui viennent d'être si durement frappées l'avaient été maintes fois au cours des âges; l'ouverture de la mer Morte eut des hommes pour témoins et la destruction de Sodome et de Gomorrhe fut, aux temps bibliques, la conséquence d'un affaissement brusque du sol; quant à Jéricho, on peut, sans être incroyant, attribuer sa destruction à un tremblement de terre plutôt qu'aux vibrations des trompettes, et comme cet événement fut annoncé par Dieu sept jours avant sa réalisation, il en résulte que les hommes possédaient à cette époque des moyens de prévoir les séismes qui sont malheureusement refusés à nos contemporains.

Mais c'est surtout, et de tout temps, l'Asie Mineure qui fut éprouvée; Antioche, les restes de Palmyre et de Baalbeck témoignent de la sévérité des chocs terrestres. Smyrne, qui vient encore une fois d'être frappée, l'a été à maintes reprises, surtout en 1880 par un cataclysme qui affaissa le sol de plus d'un pied. Jadis, près du lieu où elle se trouve, existait une ville, nommée Tantalis, qui fut détruite à plusieurs reprises, et M. Salomon Reinach a montré comment la fameuse légende de Tantale nous a transmis, en le déformant, le souvenir de ces lointains cataclysmes.

Quant à la Grèce, elle a éprouvé, de tout temps, la colère de Pluton et les jalousies, trop justifiées, de Vulcain; d'ailleurs, la structure déchirée de ses côtes, la profondeur des abîmes qui l'entourent, témoignent de l'instabilité de son sol : actuellement encore, on y compte une moyenne annuelle de 275 secousses. Mais les Grecs anciens avaient reçu le don merveilleux d'embellir tous les événements de leur vie, et

c'est sans doute à des tremblements de terre que nous devons les légendes qui, à travers les siècles, sont venues jusqu'à nous : la grande bataille des Dieux et des Géants, entassant Pélion sur Ossa, l'histoire de Deucalion, la naissance de la fraîche vallée de Tempé, en sont les exemples les plus connus. Et ces événements s'expliquaient tout naturellement par la colère des divinités; c'est ainsi qu'à Hélice, sur les bords du golfe de Corinthe, les habitants s'étant montrés cruels envers des étrangers venus de l'Ionie, leur ville fut, en punition, engloutie par un brusque affaissement du sol; cinq jours auparavant, on avait vu fuir tous les animaux de la région, comme les rats, les belettes, les serpents et même les scolopendres, ce qui supposait en ces êtres, une remarquable puissance de prévision; du reste, les Anciens admettaient l'existence d'un certain nombre de signes prémonitoires, la couleur et la forme des nuages, les bruits souterrains, et ils étaient si nombreux, qu'il s'en trouvait toujours quelqu'un dont la présence pouvait être constatée après coup.

***

La science sismologique nous a enlevé toutes ces illusions, elle a établi la vanité de tous ces présages. En faisant ainsi table rase, n'a-t-elle rien mis à la place de croyances qui apportaient au moins quelque consolation? Je voudrais montrer, en terminant, que son œuvre, envisagée du point de vue pratique, n'est tout de même pas stérile.

Assurément, la prévision des tremblements de terre est, actuellement, et pour longtemps encore, une chimère. Pas plus que le météorologiste ne sait prévoir les cyclones, le sismologue ne saurait annoncer les séismes; encore le premier a-t-il cette supériorité que la marche des grandes dépressions atmosphériques est assez lente et que leur trajectoire est assez bien définie pour que, dès l'apparition du météore, on puisse prévenir à temps les régions menacées; le tremblement de terre se propage, autour du centre d'émission, par une onde dont la vitesse atteint plusieurs kilomètres par seconde; un appel lancé du centre arriverait trop tard et d'ailleurs partirait du point le plus éprouvé pour avertir

des régions moins menacées. Il faut ajouter, pour être juste, que l'annonce d'un séisme est un avertissement pour toutes les régions voisines, en raison de la fréquence des *répliques*; en effet, un mouvement du sol est rarement isolé; la rupture d'équilibre instable qui s'est produite dans une région se répercute dans la région sensible, et peut se propager ainsi de proche en proche, le long du géosynclinal, ou revenir à son point de départ. Ces répliques se reproduisent parfois avec une régularité telle que les sismologues japonais ont pu les représenter, après coup, par des formules mathématiques; en aucun cas, elles n'ont permis de prévisions autres qu'un avertissement extrêmement vague.

Mais toute l'œuvre de la science ne se résume pas dans cette conclusion négative. En météorologie, l'étude statistique des faits et la considération des moyennes ont permis la définition des climats, et ces conclusions, si elles ne satisfont pas ceux qui voudraient prédire le temps, n'ont pas été cependant perdues; elles fixent les conditions de l'exploitation agricole dans les divers pays; la connaissance des effets maxima du vent et des vagues est utilisée à chaque instant pour les constructions maritimes et terrestres; sans elle, l'aviation serait impraticable. De même, l'étude des phénomènes sismiques a mieux délimité les zones dangereuses et les zones de sécurité relative, souvent très voisines et très mélangées. Les savants japonais sont passés maîtres dans les études; ils ont multiplié les stations d'observations, dont chacune enregistre annuellement des centaines de secousses; ils ont établi le plan détaillé des régions éprouvées; de toutes ces études il ressort clairement que la nature du sous-sol exerce une influence prépondérante, et que le danger est beaucoup plus grand en terrain mou que sur un sol compact.

Cette conclusion a été amplement vérifiée lors du grand cataclysme de Californie, qui détruisit en partie San Francisco le 18 avril 1906; une commission scientifique établit comme suit l'échelle croissante des destructions : les constructions les moins éprouvées étaient fondées sur la roche en place; plus affectées étaient les maisons bâties dans des vallons partiellement comblés par la dégradation des pentes, puis les édifices fondés sur les dunes, et enfin, au sommet de

l'échelle des destructions, tout ce qui reposait sur des remblais artificiels créés autour de l'ancienne ville. Mais le pire danger se trouve sur les lignes de jonction entre deux terrains différents, que le séisme tend à séparer, de telle sorte qu'une construction à cheval sur les deux sera nécessairement écartelée et renversée. Pour une raison analogue, le voisinage des failles géologiques est particulièrement redoutable; c'est ainsi qu'en 1906, les désastres se sont accumulés sur les lèvres de la grande faille californienne, dont la longueur est voisine de 300 kilomètres. Nous aboutissons donc à des conclusions pratiques : les constructions massives devront être réservées aux sols compacts, et les zones dangereuses, formées de sols mous ou rapportés, ne devront soutenir que des édifices très légers, et très solidement articulés.

La sismologie nous enseigne encore autre chose; elle nous fait connaître l' « ordre de grandeur » des phénomènes, classés d'après le danger qu'ils font courir aux habitations; il est aisé de comprendre qu'un ébranlement du sol très ample, mais relativement lent, est plus aisément supporté qu'une secousse de faible amplitude, mais brusque : autrement dit, le facteur caractéristique de la puissance destructive d'un séisme est l'*accélération* prise par chaque point du sol. Or, de même que le pendule sert à mesurer l'accélération de la pesanteur, qui cause la chute des corps, les sismographes, qui sont aussi des pendules d'un type spécial, mesurent l'accélération du choc sismique, et par conséquent, nos observatoires sont outillés pour chiffrer l'intensité du phénomène.

D'après ces principes, et en résumant les résultats d'une vaste enquête, le savant japonais Omori a établi une échelle qui s'est substituée presque partout aux graduations empiriques des anciens observateurs. Cette classification, laissant de côté les petites trépidations inoffensives, comprend sept étages dont le premier, caractérisé par une accélération voisine de 30[1], n'étend pas ses dommages au delà de quelques lézardes dans les enduits des maisons et de l'arrêt des pendules. Au 4e degré (accélération 200), les phénomènes commencent à prendre mauvaise tournure : toutes les cheminées d'usines sont renversées, la plupart des maisons ordinaires en briques

1. Celle de la pesanteur étant, comme on sait, égale à 980.

sont détruites, des fissures de deux et trois pouces de large s'ouvrent dans les sols bas et mous. Et les effets vont en s'aggravant dans les classes supérieures, jusqu'à la dernière, qui comporte des accélérations supérieures à 400 : « Toutes les constructions sont totalement détruites, à l'exception d'un petit nombre de celles en bois; quelques portes ou même quelques maisons en bois reposant sur des pierres de fondation sont projetées jusqu'à trois pieds de distance; il se produit d'énormes glissements de terrain, accompagnés de failles et de dénudations. » Telle est la forme la plus brutale du cataclysme; on voit qu'en aucun cas, on n'a observé une accélération égale à celle de la pesanteur, et ceci nous permet de dire que les relations où on parle d'objets lancés en l'air sont apocryphes et fausses.

Tous ces faits systématisés emportent une conséquence : ils dictent les précautions nécessaires, en chaque région, suivant le degré de la sismicité. Assurément, on ne peut pas affirmer que les commotions ne dépasseront jamais telle ou telle classe de l'échelle d'Omori, pas plus qu'on ne peut prévoir le maximum de fureur d'une tempête ou d'un cyclone. Mais, de même qu'on a établi des règles efficaces pour résister au vent ou aux vagues, il est possible d'imposer des règles de constructions applicables à chaque pays, règles qui doivent tenir compte des habitudes locales et de la nature des matériaux utilisés. Les divers gouvernements n'y ont pas manqué et, après chaque violent séisme, ils ont imposé aux habitants des règlementations plus ou moins raisonnables, et qui furent plus ou moins exactement suivies, car l'insouciance des hommes est extrême, et d'autant plus grande que le risque est plus fréquent; on s'habitue à tout, « même à mourir ». C'est ainsi qu'après le tremblement de terre qui détruisit Blidah, le 16 février 1716, le dey d'Alger prescrivit de reconstruire les habitations de telle sorte qu'elles s'appuient les unes sur les autres; j'ai choisi, à dessein, cet exemple un peu suranné pour montrer que, sans être un sismologue professionnel, on peut, avec le simple bon sens, concevoir et édicter des règles pratiques; on comprend, en particulier, combien peu résistantes sont les murailles édifiées avec des briques, ou des pierres, plus ou moins bien assemblées avec de l'argile gâchée, ou de mau-

vais mortiers qui ne font que remplir les interstices sans faire prise avec les éléments; on en a eu la preuve à Charleston où la partie de la ville, rebâtie à la suite d'un premier séisme avec un ciment de qualité inférieure, s'effondra de nouveau quelques années après; de même, on constate très généralement que les pauvres masures résistent moins bien que les maisons solidement établies avec des matériaux de choix.

Il appartenait au Japon, où l'esprit de technicité scientifique est si développé, d'étudier de près le problème et d'édicter les meilleures règles. Ces règles sont nécessairement très diverses, car un modèle uniforme ne peut pas convenir aux pays froids et aux climats tropicaux, à une ferme et à une banque, à un bâtiment administratif et à une église. Mais le principe reste le même : il faut établir entre les diverses parties du bâtiment, entre ce bâtiment et le sol, des liaisons solides, possédant une certaine élasticité, et aussi variées que possible, de façon à pouvoir résister à des efforts de traction dont la direction ne saurait être prévue à l'avance. Trois matériaux se prêtent surtout à ce genre de construction : le bois, le fer et le ciment armé. Aussi est-ce avec ces matériaux qu'est construite la maison japonaise moderne, suivant des types déterminés par de nombreux essais; mais le bois, si habilement et si artistement utilisé par les Nippons, présente le grave inconvénient de donner naissance à des incendies qui font souvent plus de victimes que le séisme lui-même.

Ainsi, la lutte de l'homme contre les forces brutales de la nature est terriblement inégale. Toute notre science n'aboutit qu'à des moyens imparfaits de protection, et le seul qui serait véritablement efficace, à savoir la prévision des séismes, se dérobe à tous nos efforts : la véritable raison, c'est que nous ne savons pour ainsi dire rien de ce qui se passe sous nos pieds; de toutes nos ignorances, celle-là est la plus grave.

L. HOULLEVIGUE

PARMI LES LIVRES

M. Roger Martin du Gard vient de nous donner *La Consultation* et *La Sorellina* qui sont la quatrième et la cinquième partie du roman des Thibault. Ce sont des ouvrages d'une excellente exécution. Je crains seulement d'en mal parler. M. Martin du Gard ne m'a pas caché que je n'avais rien compris au second volume, je crois, et c'est bien possible. J'avais cru démêler une opposition entre deux clans, les Thibault catholiques et les Fontanin protestants. M. Thibault, membre de l'Institut et philanthrope officiel, est proprement le Pharisien sincère, orgueilleux et sans pitié; madame de Fontanin, généreuse, mystique, déçue et amoureuse, garde, dans de cruelles épreuves, un optimisme tendre et indulgent.

Il paraît que ce n'est pas cela du tout; et en effet, dans les romans qui suivent, les Fontanin rentrent dans l'ombre. Je reconnais volontiers que je me suis trompé. Je reconnais aussi que j'ignore absolument où l'auteur veut nous mener. Je veux bien que les Thibault soient un ensemble; malheureusement pour moi, si j'y reconnais une suite, je n'y démêle pas un plan. M. Martin du Gard souhaiterait, du moins il me l'a écrit, qu'on jugeât l'édifice d'ensemble. Il a parfaitement raison. Malheureusement je n'espère pas qu'il me soit donné de voir jamais cet ensemble. On nous promet encore deux volumes, puis d'autres encore, dont les titres seront annoncés plus tard. Le premier volume est vieux de six ans. Il faut beaucoup de mémoire pour en distinguer encore le détail. Cette mémoire, M. Martin du Gard a d'autant plus mauvaise

grâce à l'exiger qu'il en est lui-même tout à fait dépourvu. Il m'a vivement reproché de n'avoir pas lu son premier volume, dont j'avais écrit, au contraire, un compte rendu détaillé et, il me permettra de le lui dire, plein de sympathie. Quand on est séparé d'un auteur par tant de malentendus, et quand on le comprend si mal, le mieux est de n'en plus parler. Car on ne définit bien que ce qu'on a plaisir à connaître. En étudiant *La Consultation* et *La Sorellina*, j'ai le sentiment que je vais à l'aventure. Il faut pourtant dire ce que l'on pense.

Ce qui frappe d'abord dans cette suite de volumes, c'est qu'il ne s'agit point d'une suite de romans reliés entre eux, comme sont les Rougon-Macquart, mais d'un seul roman, fort long, et qu'on nous livre par fragments. De là l'indéterminé de l'ouvrage. L'auteur choisit dans la biographie de cinq ou six personnages, et particulièrement de trois, des épisodes ou des jours à sa fantaisie. Il les choisit d'ailleurs bien, et il décrit des moments dramatiques. Mais il est évident qu'il est maître de ces biographies, qu'il peut multiplier à l'infini ces jours d'élection qu'il nous raconte, et qu'il est impossible de prévoir où nous mènera sa fantaisie. Je reconnais d'ailleurs que la vie est ainsi faite, et qu'elle se déroule comme un défilé incohérent d'épisodes sans nécessité. Mais je doute que M. Martin du Gard ait voulu rendre ce caractère.

Une petite note jaune, glissée dans *La Consultation* par une main prévoyante, résume les trois premiers volumes. Le premier est occupé par une de ces fugues, qui ne sont pas rares chez les enfants; on pourrait presque dire que, plus ou moins brèves, elles sont la règle. Jacques Thibault et Daniel de Fontanin filent à quatorze ans du lycée et sont rattrapés près de Marseille. Madame de Fontanin pardonne, mais le père Thibault, l'homme de bien dans toute son horreur, met Jacques dans la maison qu'il a fondée à Crouy pour le relèvement de l'enfance coupable. Jacques s'y pervertirait entièrement si son frère Antoine ne réussissait à l'en tirer. Cinq années passent. Daniel de Fontanin se destine aux arts; Jacques est reçu à l'École Normale; Antoine, plus âgé de dix ans, s'est voué avec une passion ambitieuse, dit le memento, à sa carrière de médecin.

C'est à ce moment que le troisième volume nous raconte

les aventures sentimentales des deux frères. « L'adolescence de Jacques, chaste, inquiète, est livrée à de confuses attractions. Il voit presque chaque jour Jenny de Fontanin : elle lui inspire une curiosité ardente, douloureuse, proche tantôt de l'amour et tantôt de la haine. » Mais l'ancienne institutrice qui gouverne la maison de M. Thibault, mademoiselle de Waize, a une nièce, Gise, de quatre ans plus jeune que Jacques. « Les quinze ans de Gise, qui s'épanouissent près de lui, ne le laissent pas insensible; et la tendresse fraternelle qu'il porte à ce jeune être naïf et câlin se trouble par instants d'un sentiment moins pur. » — De son côté, Antoine fait l'expérience de la passion. Il aime violemment une aventurière, nommée Rachel Gœbfert, et cette initiation sentimentale le transforme. Mais au bout de quelques mois, Rachel s'enfuit « pour rejoindre en Afrique un énigmatique forban, nommé Hirsch, beaucoup plus âgé qu'elle, dont elle a été l'esclave, le souffre-douleur et qui n'a cessé de la tenir sous son envoûtement ».

C'est pendant ce drame que Jacques se prend de querelle avec son père, le brave, déclare son intention d'épouser Jenny de Fontanin. Le père Thibault, toujours solennel, le maudit et le chasse. Jacques s'en va en disant : « Je vais me tuer, » et il ne reparaît plus. On le cherche en vain. Trois années passent. Le père, tourmenté de remords, déprimé, se meurt d'un cancer. Et c'est à ce moment que le quatrième volume commence. Ce volume est simplement une journée d'Antoine, et au bout de cette journée, un examen de conscience, amené et résolu suivant tous les rites du roman. Il mange dans un bar, à la fin d'une dure journée, quand le problème de l'impératif catégorique se pose à lui.

Tout à coup il jeta sa cigarette et s'arrêta, songeur. « N'est-ce pas étrange, si l'on y pense? Ce sens moral que j'ai expulsé de ma vie, et dont je me sentais, il n'y a pas une heure, radicalement affranchi, voila que je viens de le retrouver en moi, brusquement! Et non pas réfugié dans quelque repli obscur et inexploré de ma conscience! Non! Épanoui, au contraire, solide, indéracinable, s'étalant à la place principale, en plein centre de mon énergie et de mon activité : au cœur de ma vie professionnelle! Car il ne s'agit pas de jouer sur les mots : comme médecin, comme savant, j'ai un sens de la droiture absolument inflexible, et sur ce point-là, je crois bien pouvoir dire que je ne transigerai jamais... Comment concilier tout cela!...

« Bah, se dit-il, pourquoi toujours vouloir concilier? » En fait il y renonça vite, et, cessant de penser avec précision, il s'abandonna lâchement au bien-être, mêlé de fatigue, qui peu à peu l'engourdissait.

Il faut reconnaître que toute cette fin est excellente. On dirait du Rod, écrit vers 1890. A cela près, j'avoue que je n'aime pas beaucoup l'ouvrage, en dépit des scènes pittoresques. L'histoire des visites que fait un médecin ou qu'il reçoit dans un jour est une admirable raison pour une suite de petits contes. Mais on sent dans leur agencement la main de l'auteur. Ce sont des variations. De ces visites, M. Martin du Gard pourrait en décrire cent, qui seraient toutes diverses, et émouvantes. Il les réussit comme des crêpes.

J'ouvrais *la Sorellina* avec un peu d'inquiétude. Tout à coup j'ai trouvé un chef-d'œuvre. Pourquoi? Le ton est le même et la virtuosité n'est pas supérieure. Mais le roman s'est resserré. Une violence dramatique nous tient étonnés.

Le livre est fait de deux sujets. M. Thibault est plus près de mourir, et le récit de ces jours qu'il est seul à ne pas connaître pour les derniers, est singulièrement émouvant. Il souffre, il se plaint, il se sent mieux, il simule, il déchoit sans s'en rendre compte, il replonge pendant des jours dans les souvenirs de son enfance, dans cette enfance même. Et en même temps, il flaire par moments la visiteuse, il essaie de reconnaître sa présence à l'air des visages, il se rassure, il se compose une attitude, il se donne à lui-même le spectacle de sa belle mort. — L'autre sujet est celui-ci : Antoine retrouve Jacques, le frère enfui depuis trois ans et qu'on croyait mort. Une lettre qui est adressée à Jacques par Jalicourt, l'académicien, le professeur à l'École Normale, apprend à Antoine que Jacques vient de publier une nouvelle, *la Sorellina*, dans une revue suisse.

Jalicourt donne même à Antoine un numéro de la revue, et Antoine, dans un café du quartier latin, parcourt fiévreusement ces pages, seules nouvelles qu'il ait du frère perdu. Elles ne sont que trop claires. C'est tout leur histoire, non déguisée, mais dramatisée encore, et l'innocente aventure avec Gise transformée en inceste. Tout cela dans un style haché, pailleté, harassant par la brièveté et l'aigu de la notation. Cette heure émouvante, où Antoine cherche Jacques à

travers cette littérature, se hâtant, revenant, s'énervant, tout à coup blessé, tout à coup frappé d'un coup de lumière, fait un chapitre d'une étrange et vivante beauté. Une agence privée a vite retrouvé l'adresse du fugitif, qui vit à Lausanne depuis près d'un an. Antoine part pour Lausanne. La fin prochaine de leur père n'est qu'un trop juste prétexte. La rencontre des deux frères, la violence de Jacques, fondue en faiblesse, leur conversation hésitante, leurs silences, leurs confidences et leurs reprises, l'énigmatique et l'inquiétant de la vie de Jacques, leur départ pour Paris et tout à coup la confession balbutiée dans le train tandis qu'Antoine s'inquiète et craint des aveux surpris par les autres voyageurs, tout cela est d'une vérité poignante, d'un pathétique rapide et coloré. Voilà donc Jacques à Paris. Que va-t-il advenir de lui?

***

Les tableaux de la société où nous vivons sont assez rares. Voici pourtant deux livres où sont décrits les hommes d'affaires, *Jubabau*, de M. Rouff[1], et *Inhumains* de M. Jacques Sahel[2].

M. Rouff a formé, lui aussi, le dessein d'une grande composition, *Les Temps révolus*, où, dans des romans successifs, il tracerait l'histoire d'un puissant syndicat, grands industriels, grands financiers, grands politiques, et leurs secrets comparses. Il nous les a d'abord montrés à Genève, où la Société des Nations les assemble sur le quai Wilson. Et maintenant nous les trouverons réunis, et à l'apogée de leur puissance. Le groupe Jubassi et le groupe Baulois se sont réunis pour constituer une société, la Jubabau, aussi puissante qu'un État. En fait il s'agit bien d'une république oligarchique. Ayant réussi à mettre la main sur les pechblendes radifères de Batang, ils se sont fait donner un vaste territoire, un désert de rochers et de sapins perdu au fond du

1. Émile-Paul. — Deux volumes antérieurs s'appelant *Sur le Quai Wilson* et *les Étranglés*.
2. Grasset.

Dauphiné, à l'Est du Monêtier, entre la vallée de la Clarie et celle de la Guisane, à quelques kilomètres de la frontière italienne. La communication avec l'Italie se fait par un col entre le Genèvre et le Chabeston. Les torrents fournissent la houille blanche, et les vallées ouvrent une voie de raccordement avec la grande ligne un peu au-dessous de Modane. On a complété cette voie par un réseau fluvial Durance-Buech-Drôme. « On importait ici sans frais excessifs le minerai de Madagascar, du Congo, de Batang et on en exportait les produits semi-manufacturés ou finis que les navires des transports Rochellois — filiale de Jubabau — prenaient en fret vers l'Afrique, vers l'Orient et l'Extrême-Orient où ils allaient de nouveau charger des matières premières issues des terres possédées outre-mer par l'entreprise : minerais, blés, maïs, coprah, coton, cafés, etc... Un port bien outillé avait été arrangé pour son usage personnel par la Société Jubassi-Baulois sur l'étang de Berre. »

En somme, c'est le système qu'on appelle en Allemagne un Konzern vertical. Je regrette de dire à M. Rouff que ce système de concentration est aujourd'hui complètement abandonné, et qu'on en a trop vu les dangers dans l'effondrement du Konzern Stinnes. Il me répondra, il est vrai, que la prospérité de Jubabau durera toujours bien le temps de son roman, et qu'il ne lui en faut pas davantage. Enfin, puisque nous en sommes à examiner l'affaire, un territoire de mille hectares me semble beaucoup trop petit pour son dessein. La ville, les usines, la banlieue, étoufferont. Pensez qu'en dehors des usines de radium, il s'est établi là des papeteries, des tréfileries, des manufactures d'impression de toiles, des fabriques de chaussures, une usine de châssis automobiles, une fabrique d'appareils photographiques.

Ce n'est que le commencement. « Des sociétés françaises, franco-italiennes, franco-anglaises, franco-américaines, par la suite, devaient bientôt compléter l'immense centre industriel en installant leurs ateliers, leurs cheminées, leurs fours, leurs trains métallurgiques, leurs réservoirs chimiques, leurs scieries, leurs peausseries et leurs tissages aux limites de la concession Jubabau. » On a envie de retenir la main de M. Rouff tandis qu'elle sème les usines. A-t-il pensé au débit

des voies? Au transport des vivres? J'ai peur que la vie ne soit hors de prix dans ce désert surpeuplé.

La ville même est magnifique. Mais M. Rouff a entouré cette cité modèle de quartiers lépreux, qui surprennent un peu. On peut élever en quelques mois des boulevards bordés de palais. Mais pour fabriquer les rues chaudes, les bouges, les repaires, les angles commodes pour l'assassinat, il faut des siècles. La canaille vit sur le passé putréfié. Comment imaginer rien de pareil à Jubabau? Entendez M. Rouff raconter la promenade que font Morchaud et la môme Berloque dans ces ruelles de pestilence.

Le taxi voguait en cahotant le long d'une parade de masures basses et borgnes que dominaient quelques hauts immeubles mornes piqués de lumières, casernes populeuses, pelées, dégradées, bourrées d'humanité, grouillantes, assourdies de piaillements. Puis des gares de banlieue, de triage, des dépôts de machines, des terrains vagues clos de palissades disloquées, de talus encombrés, de brousses épaisses fleuries, de bidons défoncés, de vaisselle cassée, de plats de fer troués. Il fallut enfin mettre pied à terre et avancer dans une sorte de zone barbare, semée de cabanes, de vieux wagons transformés, où la chaussée n'était qu'esquissée parmi les ornières, les trous, les fossés, par des bourrelets de terre grasse. On évitait comme on pouvait des tas d'ordures, on affrontait des semis de détritus, on escaladait des barricades de scories, parfois on se courbait pour passer sous des voûtes de vieux linges qui séchaient. Puis le couple rentra dans des rues, ou du moins dans une zone où il retrouva la civilisation primitive de maisons disloquées, biscornues, misérables, d'échoppes, de caboulots, de guinguettes. Après le désert, les antres pelés, lézardés, poussiéreux, louches, les repaires de misère, les bouges du crime.

Eh quoi! C'est là cette cité modèle, parfaitement organisée, et dont les ouvriers jouissent d'un bonheur et d'un confort inégalés? — C'est qu'il y a en M. Rouff deux hommes. Il y a l'inventeur de Jubabau, de l'État neuf fondé par la grande industrie dans un pays vierge et aménagé selon la plus récente perfection. Et il y a aussi un romancier réaliste, truculent, qui a besoin de pittoresque, de crotte, de puanteur, de crasse, de murs écaillés et d'humanité en guenilles. Ce romancier s'ennuie dans la ville, nette comme une épure, aérée, confortable et propre, qui a été tracée par ses ingénieurs. Encore dans les palais, il peut se divertir en imaginant des orgies. Mais chez des pauvres honnêtes et bien tenus, quel ennui!

Il a bien essayé de s'évader en filant sur Paris et en nous décrivant la prison de Saint-Lazare, où il a fait une débauche de pustules et de pourriture. Mais ce divertissement n'a duré que quelques pages. Alors il n'y a plus tenu, et il a créé un cloaque autour de Jubabau, sur le modèle de la zone.

Et ce réaliste est en même temps un étonnant machinateur de complots. Naturellement les communistes se sont glissés dans Jubabau, et ils essaient de pervertir l'œuvre des capitalistes. Et savez-vous qui commande à ces bandes? On ne vous le dira, comme de juste, qu'à la dernière page. C'est la belle madame Rocco-Montès qui a été à Genève la maîtresse de Morchaud, et qui vient d'épouser un autre administrateur. Elle est secondée par la sœur de la directrice des Galeries Fleuries. Et l'homme qui exécute les coups de main, qui vole les documents, qui placera demain les bombes, c'est Pidmer, le loqueteux, le balayeur, l'innocent que tous les voyous de Jubabau harcèlent de torgnoles quand ils ont bu. — Vous pensez bien qu'au milieu de ces aventures, de ces recherches policières, de ces crimes, de ces prostitutions et de ces ordures, on n'a pas le temps de s'ennuyer un instant. Et on se demande avec épouvante ce qui va advenir, maintenant que Morchaud, l'un des directeurs, a vu de ses propres yeux le traître Pidmer remettre à madame Rocco-Montès, à la lueur d'une lampe de poche, les plans d'un tank perfectionné, grâce à quoi les armées de Moscou sont maîtresses de mettre en capilotade les forces conjurées des États capitalistes.

***

Inhumains, de M. Jacques Sahel, n'est pas l'œuvre, je le crois du moins, d'un romancier de carrière. Mais le livre est écrit dans un style exact, vigoureux, pittoresque quand il le faut, et en somme excellent. Et de plus l'auteur, décrivant les hommes d'affaires, au lieu de fabriquer de vrais fantoches, a peint d'après modèles. De là l'air de naturel, la ressemblance, la vie qui sont dans l'ouvrage. On fait foi à l'auteur et en reconnaissant des traits si justes, on admet qu'il nous a vraiment conduit chez les hommes qui gouvernent le monde. Il a choisi, pour en faire le centre de son roman, une

affaire d'une importance exceptionnelle. Il a imaginé que le groupe avait besoin, pour sauver d'immenses domaines regorgeant de pétrole et de coton, que l'Angleterre déclare la guerre aux Bantous. Pour cela il faut que les Bantous battent d'abord les Portugais. Pour cela, il faut armer les Portugais et, avec des complicités, faire enlever les armes par les Bantous. C'est un peu compliqué, mais très ingénieux. Quant aux honnêtes gens qui se mettent à la traverse, on les supprime. Tout cela sent un peu le roman. Il y a des documents volés comme dans le livre de M. Rouff. Mais les portraits sont saisissants, les épisodes variés et pittoresques, et les complots même sont tramés avec assez d'adresse pour qu'avec un peu de bonne volonté nous demeurions persuadés que toute la haute bourgeoisie de France est composée de criminels.

HENRY BIDOU

TABLEAUX D'UN MIDI A L'AUTRE

Cagnes. — Entre Saint-Raphaël et Menton, la maison de Renoir est l'un de ces quelques pèlerinages dont le nombre augmente heureusement sur la Riviera avec les enlaidissements qu'entraîne une vogue trop universelle. Ce pays magnifique, étrange, excessif, n'avait point besoin jadis d'être annobli. Pris entre la mer et ces chaînes de montagnes, grandioses mais paisibles, dont les masses s'accumulent parfois, sans jamais perdre de leur superbe, il est en marge de ceux qui l'environnent. Le climat, les nuances, le ciel et les saisons y ont leur personnalité. Les crêtes qui le ferment se gravent sur le ciel avec hardiesse, reliant les sommets l'un à l'autre, par de longs traits d'une souplesse déliée. Des caps nombreux sont hardiment lancés sur la mer, formant des baies radieuses, comme celles de Menton, de Monaco, de Villefranche, des Anges, de Golfe-Juan ou de la Napoule. Cette dernière, que Cannes envahit, est dominée par la chaîne de l'Estérel. Elle est sans doute unique en Europe et peut-être dans le monde, avec ses îles de Lérins couvertes de pins et d'une végétation de myrtes, de cystes et de lentisques, où, le long de la mer, chantent des cigales tout l'été.

La baie de Naples a son volcan, ses trésors enfouis dans le sol et son collier de noms prestigieux à l'oreille, mais elle n'est pas plus grandiose et elle est moins « habitable » que celle de Nice, cette *baie des Anges*, que gardent des cimes drapées de neiges, des montagnes aux flancs de granit dont la base est couverte de verdures, de villas et de vignes — et les sommets couronnés de forts.

Le promeneur y peut tout concevoir, — même ce sentiment de sécurité que doit donner un pays, non seulement dans ses grandes villes florissantes, mais, encore, dans des décors qui semblent n'être qu'enchanteurs, — pour la sérénité que nous y goûtons de les supposer à l'abri de convoitises injustifiées ou d'un coup de main.

Renoir, malade, rhumatisant à l'excès, perclus, tordu, mais ayant conservé la folle activité de la jeunesse qui demeure fréquemment à des peintres qui sont particulièrement coloristes, Renoir avait choisi le cœur de la Côte d'Azur pour y vivre encore et pouvoir y travailler. Il s'était fixé à Cagnes, à flanc de coteau, à peu de distance de la vieille ville étagée sur un rocher, au milieu d'oliviers archicentenaires, plus tordus encore que lui-même, mais continuant de produire, eux aussi, leur récolte abondante, malgré le temps et la vétusté.

La maison dessinée par madame Renoir est là, volets fermés, car le troisième fils du vieux maître, qui a conservé la demeure où son père est mort après avoir tant travaillé, est en ce moment absent avec sa jeune femme. Ils sont allés rendre visite au fils de Cézanne, dans le Var. Le fils de Renoir chez le fils de Cézanne...

Une hirondelle a des façons de voler devant la maison, qui révèlent un nid alentour. Je le découvre, sous le porche. Des cris en sortent... La même hirondelle ou quelque autre, allait et venait-elle, ainsi, déjà, lorsque le peintre goutteux se faisait transporter dans un fauteuil à brancards, jusqu'à ce petit atelier aux quatre faces vitrées que j'aperçois d'ici parmi les oliviers? Il laissait s'étendre son modèle dans l'herbe et, de l'intérieur de la pièce, à travers les carreaux, abrité des courants d'air dont il avait horreur, il travaillait, il travaillait encore, avec ce regard si jeune et ce pinceau fixé par une tige de fer au poignet! Pendant que le beau-frère de M. Claude Renoir va chercher les clefs et que l'on fait le tour de la maison pour en ouvrir la porte, je revois un soir de ballets russes, au théâtre des Champs-Élysées, Renoir dans la loge d'une amie où on l'avait amené sur un fauteuil porté par deux hommes. J'avais été au-devant de lui. Il semblait chétif, usé par la maladie, la douleur. Pourtant, les yeux

conservaient leur brillante jeunesse, une vivacité surprenante et il se passionna pendant toute la représentation. Mes regards ne pouvaient guère se détacher de ses mains, avec toute l'instabilité et les remous que la pensée peut prendre au théâtre. Il semble que nous y trouvions la faculté de nous isoler plus aisément, tandis que le souvenir et les images s'alourdissent de tout ce que le spectacle suggère. Je revoyais le *Bal du Moulin de la Galette*, de la salle Caillebotte, au musée du Luxembourg; je revoyais des toiles de la collection Durand-Ruel, *la Loge de théâtre*, et des canotiers dans des barques, à Bougival, et des bouquets de lilas, qui dégageaient la violente saveur du printemps... Et des lèvres de femmes, des bouches charnues et fraîches, faisant la moue sensuelle de ces femmes qui ont plus d'instinct que d'intelligence et qui ne sauraient exister sans un homme ici-bas ou plusieurs hommes à la file. C'est la femme de Renoir. Sa tête penche, comme si l'épaule de son amant venait de s'en éloigner ou qu'elle en attende le retour. Les lèvres ne semblent faites que pour mordre ou pour être mordues. La condition importe peu ou n'importe pas. Une femme est *la femme*, la femme d'amour, un peu bétail, un peu fruit — et fleur. Quels pinceaux légers, variés, renouvelés, quelle fraîche couleur il avait fallu pour projeter dans l'infini de l'art ces constellations dont les mondes étaient ces corps à la chair en fleur, cette voie lactée de pétales nacrés et roses, comme si, la main de Dieu secouant les pommiers de ses vergers, cette pluie vivante en fût tombée.

Et je voyais les mains nouées, recroquevillées, qui paraissaient deux moignons. Le pinceau à tige de fer s'y attachait à l'aide d'une courroie. Il semblait que les forces divines eussent frappé cet homme pour avoir créé, précisément, de trop vives illusions et s'être rapproché trop près d'une réalité qui ne saurait appartenir aux hommes... Renoir sans mains, n'était-ce pas un mythe comparable à ceux des grandes fables anciennes qui ont alimenté tous les récits du monde?

...Tandis que l'hirondelle vole devant la maison et n'ose franchir ce porche où elle a fait son nid, je revois le vieillard douloureux dans le théâtre de marbre, tandis que dansait Karsawina. J'aperçois pourtant, devant moi, les vieux oliviers

qu'on dit avoir été plantés au temps des Valois, la haie de romarin dont le bois monte trop vite et, à l'écart, le petit atelier vitré dans lequel travaillait le vieux maître.

Je songe que Manet, qui fut de peu de temps son précurseur, atteindrait cent ans en 1930... Et je songe à l'âge que pourrait avoir François Ier, contemporain de ces oliviers noueux, tordus, dont le tronc se décharne, se découpe, s'ajoure et qui portent encore, à bout de branches, leurs nuées de feuilles grises, avec des airs de titans contrefaits.

Un bruit de clef tournant dans la serrure de la porte d'entrée. Ole Winding, le jeune écrivain danois, beau-frère de M. Claude Renoir, vient d'ouvrir la porte. Je jette un regard au nid de l'hirondelle. Une affreuse petite tête décharnée sort de l'amas de boue qui forme sous la corniche cette coupe frémissante et adorable, un nid. L'hirondelle que j'agaçais — bien à tort, car j'étais épris de son vol, de ses ailes en croissant, de sa hardiesse, de son intrépidité... et de sa crainte de moi, — l'hirondelle va pouvoir remettre leur pâture aux petits qui bientôt s'envoleront et ne la connaîtront plus.

. . . . . .

Le dernier fils de Renoir a tenu à conserver la maison où s'écoulèrent les dernières années de la vie de son père, dans l'état où celui-ci l'avait laissée. Mais rien ne s'immobilise dans la nature, les plus belles tombes s'effritent et doivent périr. Ici, du moins, la vie est restée. Des êtres humains, qui ont engendré des enfants, demeurent. Il y a dans la salle à manger des objets qui n'ont point cessé de servir et, sous un cendrier où s'est éteinte une cigarette, quelques billets de monnaie qu'avant de partir on a laissés là.

Que Dieu nous préserve du goût des collections! Nous avons beaucoup aimé les choses. Et puis, à l'approche de l'âge mûr, nous avons retrouvé cette plus grande jeunesse du cœur et des sens qui nous portait, durant l'adolescence, à rechercher les baisers d'une mère, des regards amis, des étreintes et des lèvres. Le goût pour les objets, l'œuvre d'art, la chose intelligemment ou naïvement laissée par la main d'un homme ne nous était venu qu'aux approches de la vingtième année. Ce goût nous a quitté. Nous sommes revenus à la chair, aux sentiments, à l'immensité d'inconnu qui habite les êtres, —

et le plus bel objet d'art c'est encore un corps vivant qui nous l'offre, comme les plus purs joyaux sont dans les yeux. Des hommes comme Renoir, comme Manet, comme Claude Monet, ne se sont pas attachés à ce que d'autres mains avaient pétri ou tracé, à ce que d'autres intelligences ou d'autres sensibilités avaient créé. Ils ne se souciaient que de ce qu'ils éprouvaient devant la nature, c'est-à-dire devant l'homme, la femme, le paysage.

On chercherait vainement dans cette maison de Cagnes d'autres œuvres d'art que celles qui furent créées par l'homme qui vivait là. Il travaillait, il rêvait. Il ne s'est pas amusé, il n'a point trompé ses inquiétudes, son angoisse avec la présence de ces riens, d'ailleurs charmants, à la poursuite desquels tant de gens ont laissé, sans s'en être aperçu, le meilleur d'eux-mêmes, — ou bien par lesquels ils nous laissent apercevoir ce qui en est le plus médiocre. La maison d'Anatole France nous eût ému davantage, si elle avait été comparable à la cellule d'un de ces anciens sages auxquels il se flattait de ressembler... Je me suis beaucoup émerveillé, lorsque je n'avais certainement pas vingt-quatre ans, sur la maison de Loti, à Rochefort... Encore celle-là matérialisait-elle des voyages révolus, évoquait-elle de lointaines escales et des aventures racontées. Mais, quand même, que de poussière, quels trompe-l'œil et quel trompe-la-faim s'y révélaient!... Loti n'y voyait point les choses sous leur apparence, mais vêtues par les ombres changeantes du souvenir et toutes rayonnantes de cette magique parure que la jeunesse et le passé se plaisent à répandre sur des fantômes.

Dans cette maison de Cagnes, au milieu de ses hectares d'oliviers, seul le labeur de Renoir laissait des traces. Elle était la ruche dans laquelle s'entasse le miel... Il me plaît de ne pas trouver ici de fumoir oriental, de salle à manger hispano-mauresque, ni aucune de ces reconstitutions si fort à la mode chez les peintres qui habitaient avenue de Villiers ou alentour, dans le temps où Renoir ne vendait point ses tableaux et où ceux-là s'enrichissaient. Qu'ils sont oubliés, lointains, quelles défroques pèsent sur leur mémoire et que eur talent, qui se plaisait à des reconstitutions vestimentaires, sans souci de la seule vie qui compte, nous paraît factice,

médiocre, aujourd'hui. Nous ne savons pas ce que le temps, qui emporte comme la marée et ne rapporte que longtemps après, et à sa guise, — nous ne savons pas quelle surprise le temps nous réserve... La mode ramènera peut-être certains de ces artistes-là, mais la mode est capricieuse et il faut savoir, avant tout, discerner ce qui lui revient de ce qui n'est qu'à la gloire, — toute nue.

Certains amateurs, nombre de marchands et, aussi, quelques hommes dont le jugement mérite d'être tenu pour moins léger ou moins intéressé, déclarent préférer la dernière manière de Renoir, — celle des jeunes femmes nues à la croupe démesurée, à la tête petite, aux seins opulents, à la chair rose et perlée, qui s'ébattent en grand nombre dans une nature d'ailleurs fluide, comme frémissante de la brise marine pendant les jours brûlants de l'été. Ces toiles ont leurs qualités, et même leurs qualités incomparables, surtout si l'on songe aux mains recroquevillées, au pinceau à tige de fer retenu au poignet par une lanière de cuir et à l'homme brisé en deux qui se faisait porter dans cette sorte de grande cage vitrée où il ne voyait le plus souvent ses modèles qu'à travers des vitres.

J'avoue préférer les toiles de la période qui va de 1872 à 1885 ou à peu de temps près. Dans une grande pièce de la maison, dont la partie au nord est un vitrage, une toile de cette époque est accrochée, parmi beaucoup d'autres, car il y a ici des Renoir dans toutes les chambres et, quelquefois, des toiles non tendues et fixées au mur par des punaises, certaines ayant servi à plusieurs études, l'une dans la partie supérieure, l'autre en bas, un paysage d'un côté, une nature morte de l'autre.

Cette toile, qui doit dater de 78 ou de 80, représente une toute jeune femme vêtue d'une de ces robes à rayures qu'on appelle pékinées, roses et bleues, sur un fond gris. Les cheveux ont des reflets acajou et le chapeau que l'on devine, est garni de coques de ruban bleu. Les yeux ont une certaine asymétrie, ils ne louchent pas, ils ont, comme disent les gens du peuple, un certain vague... Le nez est petit, ce petit nez sensuel, têtu, tout à l'instinct, un petit nez de chien, qui caractérise ces femmes de Renoir. La bouche est, une fois de plus,

la partie exceptionnelle du tableau. D'où nous sommes assis, de l'autre côté de l'atelier, ces lèvres donnent l'apparence d'être sensibles et malléables au toucher. De près, deux petits coups de pinceau sur la lèvre supérieure, d'une valeur plus soutenue que le ton qui forme le dessous, suffisent — suffisent, que cela est vite écrit! — à créer l'illusion. On voudrait posséder, dans une chambre toute nue, cette toile-là. Elle évoque, sans pastiche, grand Dieu! ce qu'il y a de meilleur dans Goya.

Au-dessus, entre 1898 et 1902, une toile moyenne, peinte au cap d'Antibes, deux dames coiffées de grands chapeaux, assises à l'ombre des pins. Au loin, on aperçoit la courbe d'une anse, la mer bleue, quelques maisons radieuses de soleil. Un petit garçon aux mollets nus est couché sur le sol, près de l'une des dames, qui est madame Renoir elle-même. La soie des corsages, la couleur des chapeaux, l'atmosphère de la toile, vue dans le pays même où elle fut peinte, forment un tableau incomparable.

Il y en a d'autres dans la maison... Combien! Une maquette d'un panneau décoratif qui ne fut jamais exécuté, destiné à la Ville de Lyon et qui est, je crois, le Rhône recevant la Saône dans ses bras. Les collectionneurs, qui aiment à se croire audacieux, pourraient accrocher cette toile auprès d'un Fragonard, l'un des meilleurs. La maison de Fragonard, la maison de Renoir : il s'en faudrait de peu que l'on puisse, depuis Cagnes et Grasse, s'apercevoir de l'une à l'autre, entre le ciel et la mer!

...Nous sommes restés là, longtemps, dans des pièces, dont la belle-mère de M. Claude Renoir poussait les persiennes fermées. Parfois, avant que ces persiennes ne fussent ouvertes, dans la pénombre ardente des habitations méridionales, au cœur de l'été, les toiles se devinaient avant d'être *vues*, dans un doux rayonnement. Elles s'éclairaient progressivement. Elles naissaient aux regards, surgissant des ténèbres blondes qui les vêtaient. Nous déplorions de ne plus savoir dans la chambre voisine l'infatigable et courageux vieillard, ce jeune homme septuagénaire, qui portait sa souffrance et la difformité de ses précieuses mains avec la grâce juvénile et cette noblesse émouvante et tendre que nous avons vues pendant

la guerre à des mutilés de vingt ans, subitement devenus des vieillards — et à jamais resplendissants d'une héroïque jeunesse...

***

Nîmes. — Les arènes changées en cinéma. Des affiches placardées partout dans l'embrasement des arcades. Un urinoir sur le trottoir même qui enserre la massive et millénaire architecture. Des candélabres et des fils électriques n'importe où, comme autour d'un marché.

Il était facile, à la place de ces candélabres hideux, d'éclairer la façade circulaire des arènes avec des réflecteurs placés de l'autre côté de la chaussée. Aujourd'hui, les arènes de Nîmes, l'une des *beautés* de la Provence, sont traitées en simple hall de cinéma, par des exploitants auxquels aucune condition d'ordre esthétique ne fut imposée.

Que font les délégués des *Monuments historiques?*

Et la *Maison Carrée,* cette merveille, qui semble demeurée pour donner aux architectes contemporains une leçon de mesure et de sagesse? Supprimez un mètre dans la longueur, ajoutez-en un. Vous détruisez la perfection atteinte. Une petite rue y mène, depuis les Jardins de la Fontaine. On y a placé un réverbère à l'extrémité, au beau milieu du champ laissé à la vue, entre les immeubles parallèles. Tout l'effet produit par le péristyle de la Maison Carrée s'en trouve irrémédiablement gâté... Là, encore, un réflecteur était si facile.

Quels trésors possèdent ces villes, qui ne paraissent point s'en douter! Nos voisins, les Italiens, ont un autre souci des vestiges qui font la fortune de leurs vieilles cités. Cher Jean-Louis Vaudoyer, connaisseur vigilant et sensible, qui posez sur ces *Beautés de la Provence,* les scellés de vos pages précieuses, enthousiastes. Vaudoyer, rudoyez les municipalités de ces villes qu'accable leur ancienne divinité, comme des souillons qui traîneraient dans la poussière un manteau royal. Ce sont moins les Nîmois du présent que viennent voir les nombreux étrangers qui visitent la ville, que les fantômes des rudes et artistes légions qui les fondèrent et s'y sont enivrés de la vue de ces femmes qui étaient déjà des Françaises, et du vin que l'on devait y fabriquer déjà... Comme ils s'étaient

enivrés à l'eau de ces fontaines, qui jaillissent massives, malléables et divinement fraîches d'un rocher blanc.

***

CITÉ DE CARCASSONNE. — Dehors, avant dîner, sur la place, entre l'église et l'hôtel. Des messieurs officiels, en habit. Au grand jour paisible et blond qui précède le crépuscule. Des *ministres*. Les *ministres* exercent un curieux prestige. Il en est cependant dont on ignorera toujours le nom. Connaissant le poste qu'ils occupent ou pouvant les nommer, on ne sait sur quel ministère ils règnent. Mais ils détiennent une part de ce pouvoir officiel, autour duquel les hommes qui l'ont créé se disputeront, tant qu'il restera des hommes à la surface du monde. Nul ne sait au juste en quoi consiste leur puissance. Sauf certains individus habiles, qui connaissent la manière d'exercer sur eux ce qu'on appelle une *influence*.

La petite cité de Carcassonne, où s'est installé l'un des meilleurs hôtels de ces provinces, mais où ne vivent que ces commerçants à l'usage du touriste, dont on pourrait dire que l'office consiste à dépouiller de leur originalité et de toute beauté les lieux dont ils assument la responsabilité de faire la propagande, la petite cité de Carcassonne offre vers la fin du jour un spectacle charmant. Les fêtes historiques, les tournois, le film qui se déroulent dans le cadre créé par des murs tant restaurés, laissent traîner là, — lorsque les heures consacrées au travail ont enfin touché à l'instant qui marque le repos, — des figurants disparates qui ne semblent même point surpris de s'y retrouver. Des dames en costume du temps de *Saint-Cendre* ou de la *Chronique de Charles IX*, des dames à vertugadin font penser à celles de Brantôme ou de Tallemant des Réaux, — et aux épisodes de nos défilés carnavalesques. Des automobilistes venant de rouler pendant 5 ou 600 kilomètres, se mêlent à elles. Puis vient une troupe d'une demi-douzaine de *boy scouts* américains de plus de vingt ans, poussiéreux, dégingandés et tanés par le soleil, qui semblent échappés à un vieux film. Le temps où triomphait ce Rio Jim aux yeux clairs, au masque rude, à présent oublié. Ils sont harnachés pour franchir la Cordillère des Andes. Ils viennent

de Toulouse, tout simplement, en auto-car. On se demande à leur vue si leur pays d'origine n'est pas bien primitif pour qu'ils se soient imaginé qu'il était indispensable de se vêtir en pionniers de l'Alaska, lorsqu'on voyage en France.

M. André Tardieu est en habit noir, auprès d'eux. Il a coiffé le chapeau haut de forme. Il faut rendre justice à M. Tardieu qu'il est parmi tant de ministres qui forment à Carcassonne, la suite du Président, le plus élégant de tous. L'habit de M. Tardieu n'a rien de commun avec ceux des banquets et des inaugurations. Il sort de chez un tailleur ayant évidemment sa clientèle faite des deux côtés de la Manche.

Ces détails ont leur importance. Les rapports entre Cabinets étrangers n'ont jamais été si fréquents. Nos ministres ne se sont que trop longtemps laissés accoutrer de manière seulement à ne point choquer ceux qu'ils supposaient les plus influents de leurs électeurs, probablement parce qu'ils faisaient plus de bruit. Le bolchevisme est une forme d'évolution stérile, déjà désuète et romantique. Un garçon du peuple intelligent, aujourd'hui, sait qu'il peut se faire promptement une situation. Il possédera son auto. Là-dessus nous pouvons imiter l'Amérique, où l'on en compte une par cinq habitants. Il fera de la culture physique, parce qu'il est indispensable d'y respirer, lorsqu'on veut une place au soleil. Les muscles de l'homme ont retrouvé leur antique importance dans sa destinée. Le civilisé de demain ne voudra pas qu'un mauvais tailleur gâte des formes dont l'harmonie indique déjà la résistance.

Les « candidats » qui croiraient plaire au peuple par des airs de petit intellectuel pelliculaire et besogneux ou d'avocat d'estaminet aux revers tachés font fausse route.

M. André Tardieu a raison ne n'avoir pas été se faire habiller à Saint-Denis, en devenant ministre. Je déplorais en mon for intérieur, récemment, la mauvaise coupe d'un grand magasin qui a des succursales dans les grandes villes de province et qui néglige de faire des épaules et de laisser aucune ampleur thoracique à ses vestons. Toute veste que je voyais essayer par un acheteur donnait à celui-ci, aussitôt, un air étriqué qui le diminuait de moitié. Bien coupés, tous ces vêtements entassés en si grand nombre eussent donné meilleur air aux Français

qui les porteront. Si j'étais propriétaire d'un grand magasin d'habillements tout faits, je ne voudrais que d'un coupeur habile... Il y a là une fortune à gagner!

A Londres, la façon de s'habiller de M. Doumergue a, dès le premier abord, frappé les Anglais. Son sourire et sa jaquette : voilà M. Doumergue populaire chez nos amis. Les autres qualités suivent. Mais il est faux que le peuple n'aime point ce qui est bien fait, avenant, ajusté et qui respire force et santé. Dans une ou deux générations, la politique des marchands de vins sera révolue.

...La rue de la Cité de Carcassonne, avant dîner, dans la fraîcheur délicieuse qu'apportent ces brises du soir, à la fin des journées torrides, est un spectacle charmant. Voici, montée sur un cheval blanc, vêtue d'une ample robe de velours rose ramagée d'argent, mademoiselle Jackie Monnier, ses dames d'honneur et ses pages. On vient de répéter je ne sais quelle scène du film de M. Henri-Dupuy-Mazuel... Les ministres se préparent à aller dîner; les organisateurs des fêtes de la Cité, qui se prodiguent, récapitulent les efforts et les recettes de la journée — dont une grande part est destinée à la Caisse des Retraites de la Presse...

On se croirait dans un décor, sur une scène de théâtre à ciel ouvert. Des Anglaises ont revêtu pour le dîner ces robes colorées et légères, à la confection desquelles il semble toujours que Burne-Jones n'ait point cessé de collaborer.

Mademoiselle Monnier aux grands yeux, met pied à terre. On l'entoure, certaines se font présenter. Elle avance la main en inclinant la tête. Derrière elle, les dames d'honneur caquètent; le portail de l'église se trouve coincé dans deux grandes tenailles d'ombre....

... Mais M. de Gobart, organisateur infatigable et toujours averti, nous propose d'aller prendre un cocktail. Au fait, n'est-ce pas plutôt quelque vin chaleureux et sucré du pays, dans lequel on a plongé le jet d'un siphon d'eau de Seltz?...

***

Tournois et Embrasements. — *Quatre heures de l'après-midi.* Il n'est en réalité que trois heures au soleil de Carcas-

sonne... Et quel soleil! Aucune brise ne vient, comme au bord de la mer, en tempérer les ardeurs. En dehors de la Cité, un large flanc de rocher sur lequel rien n'a poussé et ne poussera jamais forme une éminence. Une croûte d'êtres humains le recouvre, offerts aux rayons dévorants, à cette lumière intense, qui dessèche, rôtit, enveloppe d'une brûlure, à laquelle le corps ne semble résister que par miracle. En face de ce roc stérile, couvert de Carcassonnais assis sous des ombrelles, se dessine le rectangle sablé réservé au tournoi, devant un fragment de vieille porte de la ville, reproduit avec exactitude dans une matière éphémère... — Sur ce roc, des galériens eussent peut-être trouvé qu'il faisait chaud, mais la population aguerrie résistera jusqu'à la fin du spectacle, avec l'ardeur joyeuse, âcre, dont on voudrait oser dire qu'elle a la couleur et la densité du vin de ce pays.

Les tribunes font vis-à-vis au rocher. La ville enserrée dans des remparts qui semblent aujourd'hui trop importants pour elle, pour ses quelques marchands de cartes postales, ses brocanteurs et une poignée de population que n'a pas encore absorbée la ville nouvelle se développant à ses pieds, sur les bords de l'Aude, sinueuse et verte.

De ces tribunes nous avons choisi la plate-forme supérieure. Nous sommes habitué aux ardeurs de ce ciel qui nous est cher, d'où toute brume est absente, l'été. Sans faillir, pendant plusieurs mois, ce ciel accable de son paroxysme. Il transporte dans le domaine de l'excès, sur un sommet radieux et brûlant dont la violence parfait la beauté. De ces tribunes mêmes, les remparts semblent encore trop complètement reconstitués. Viollet-le-Duc y dépensa toute sa science qui était considérable. Sans doute n'était-il pas aussi un peu poète. Son travail est trop parfait, il manque de cet inachevé et d'une part respectueusement rendue au temps et à ses destructions, qui est indispensable dans tout ce que l'homme restaure et qu'il ne doit point restituer dans un état primitif, qui, en réalité n'exista jamais. Entre le commencement et la finition de ces édifices à peu près toujours incomplets, auxquels chaque génération ajoutait, que l'inexpérience et l'impétuosité des hommes obligeaient de détruire pour les améliorer sans cesse, les adapter aux transformations que le goût, puis

le progrès entraînaient avec lui, — des siècles coulaient.

Alors, le temps n'était rien. Voilà pourquoi la Cité de Carcassonne, que Viollet-le-Duc pensait reconstituer dans son état original, donne l'impression beaucoup plus d'un amusement d'architecte contemporain de Napoléon III, que d'un vestige préservé. Les toits couverts d'ardoises, dans un pays où l'on ne voit que tuiles roses, resteront toujours étrangers à l'atmosphère du pays. Mais ne chicanons pas avec le « décor » que forment ces remparts au tournoi que la volonté de M. Henri Dupuy-Mazuel, auteur du *Miracle des Loups* et de ses associés nous offre cet après-midi, au plus brûlant de l'été, devant le Président de la République et six ou sept ministres, dont celui même de la Marine, tout ce personnel gouvernemental en tenue de travail, — jaquette et chapeau haut de forme, — de M. Herriot à M. Albert Sarraut, de M. Tardieu à M. Leygues...

Les héros du tournoi sont les jeunes officiers de l'École de Saumur, le *cadre noir*; leur colonel est là, M. Wemære, qui surveille, avec les angoisses et la tendresse d'un chef intelligent et paternel, les exercices qu'il a fait mettre au point. Les officiers français, eux aussi, sont costumés. Ils ont revêtu des armures du XVIe siècle, des casques empanachés de blanc ou de noir. Les spécialistes vous diraient les noms de toutes les pièces de ces costumes dont certains ont été dessinés par George Barbier; les termes en sont poétiques, Théophile Gautier ou Maurice Maindron en eussent fait l'énumération avec art. A la vérité, nous pensons davantage à Maindron qu'à Gautier.

...Et puis, nous pensons aussi, devant certains détails, à des réunions de préfectures, inaugurations officielles, avec tout ce qui ne manque jamais d'y frapper les yeux et de nuire à ces tableaux que les narrateurs et les poètes — les peintres mêmes — nous ont laissés du passé — en s'efforçant de négliger, alors, ce qui devait faire tache, pour mettre plus en valeur ce qui servait l'effet souhaité. Là-dessus, les instantanés des photographes nous ont appris à ne plus nous montrer trop difficiles! La plupart des spectacles ne laisseront de toute fête contemporaine, grâce à la photographie, que l'impression de grandes monstruosités. Il faut bien de l'art

à *l'Illustration* pour conserver encore quelque vapeur devant certains sujets et nous procurer par là les illusions qui nous sont chères... Encore M. René Baschet, pour évoquer certaines fêtes et quelques épisodes de choix de la vie actuelle, préfère-t-il avoir recours au pinceau de ses aquarellistes... Au moins, le premier plan ne sera pas inévitablement un gendarme, un cycliste ou le noir et rectangulaire appareil d'un concurrent!

Le méridional est plus improvisateur que l'homme du septentrion. L'organisation, il aime à se la figurer, il se la raconte et même il la raconte autour de soi : à l'avance il voit des choses dignes des dieux et de lui. Lorsqu'il faut les réaliser, les mettre au point, son imagination l'embarrasse. Il laisse alors à la complaisance et à l'initiative d'autrui la plus grande part du travail.

J'arrivais d'Angleterre où j'avais vu, au camp d'Aldershot, le fameux *Tattoo*, si admirablement réglé. Le Président de la République et sept ministres s'étant rendus à Carcassonne pour y assister à un tournoi et à l'embrasement d'une cité, je me figurais trouver quelque chose encore de cette mise au point qui fait la plupart du temps tout le prix d'un spectacle.

La tribune, sur la plate forme supérieure de laquelle j'étais monté, était destinée à recevoir des spectateurs. On vint au milieu de la représentation nous avertir qu'elle manquait de solidité. On l'avait hâtivement montée et des organisateurs, atterrés à la pensée de la catastrophe probable, venaient — avec quelle flamme, quel accent et quelle humeur! — tancer les malheureux placés comme j'étais, en plein soleil, sur un plancher mal établi, au travers duquel nous étions menacés de passer, ce qui nous eût fait tomber sur la tête du « Gouvernement ». Mais de nouveaux spectateurs montaient sans cesse sur cette terrasse, que ceux qui voulaient nous en faire partir n'empêchaient point de s'y installer à leur tour!

Peu importe, d'ailleurs. Les officiers de Saumur, admirablement costumés, furent sous les armures et le poids des rayons d'un soleil incandescent, les cavaliers merveilleux que l'on sait.

Ils avaient préparé, répété, prévu, eux! Leur colonel avait pensé à tout... Que n'en était-il de même pour les organisateurs! On le vit bien, le soir, lorsque M. Doumergue fut amené,

après le banquet, dans une sorte de loggia d'où le feu d'artifice et l'embrasement de la Cité devaient lui apparaître dans tout leur éclat. Après une heure d'attente, le Président de la République partit, sans que rien n'eût lui. Les conversations avaient lieu dans la pénombre. Au pied du belvédère présidentiel installé devant le quartier de Cavalerie, la ville joyeuse se répandait, avec cette exubérance inouïe qui s'alimente dans l'enthousiasme de chacun d'une chaleur universelle. Mais, au delà du Carcassonne contemporain, sur sa hauteur, dans sa ceinture d'enceintes crénelées, hérissées de tourelles, coiffées de toits pointus, la Cité demeurait mystérieuse dans ses obscurités. M. le Maire, à peu près responsable, je pense, de tant de flottements, se dépensa et se dispersa en imprécations. Il n'avait oublié qu'une chose — qui pouvait être dite à un sous-ordre, c'est que, de la Cité, les artificiers attendaient qu'un feu, un signal parti du quartier de Cavalerie, les avertît que, le banquet terminé, tous les discours enfin prononcés, le Président et les invités du Préfet attendaient le spectacle.

Fatigué par tant d'allées et venues, de tournois, de soleil, de faux cols et de chapeau haut de forme, vers onze heures un quart, M. Doumergue se retirera, sans avoir vu le fameux embrasement dont Carcassonne est si légitimement fière. Un peu plus tard, M. le Maire se souviendra seulement du signal... Et, alors, tout là-haut, les premières gerbes du feu d'artifice feront monter un grand soupir de joie, suivi d'une clameur heureuse, lorsque les feux rouges s'allumeront entre les échauguettes et les barbacanes, à l'abri des mâchicoulis. Mais, à ce moment-là, nous l'espérons, le Président se sera endormi dans les draps frais de la Préfecture.

L'embrasement terminé, chacun songe à faire comme le Président. Hélas! M. le Maire n'a pas dû penser davantage au millier d'autos de toutes sortes qui remplissent la ville, qu'il n'a pensé à faire donner le signal de l'embrasement. Certaines municipalités de France sont à tel point contaminées par la politique, que ce sont bien rarement les intérêts d'un pays qui font choisir tels hommes, de préférence à tels autres, mais uniquement des soucis de nuances et d'opinions. Les électeurs ne s'aperçoivent pas de l'étendue

des maux qu'ils se créent. Dans le midi-sud, je pense que ces dangers sont plus exagérés qu'ailleurs.

Tandis que nous sommes revenus, avec l'héroïne de la fête, la reine du tournoi, la charmante, la ravissante mademoiselle Jackie Monnier, — et qui pense, — en compagnie de quelques amis, dont le colonel du *Cadre Noir*, à qui les façons du Midi paraissent quelque peu excessives, un refrain me vient aux lèvres, jadis entendu dans je ne sais quelle revue d'avant-guerre. Aux *Variétés* de Samuel, probablement avant M. Max Maurey, les *Variétés* de mademoiselle Germaine Gallois et de mademoiselle Saulier, les *Variétés* où, dans chacune de ces revues nouvelles, parmi les petites jeunes femmes de la saison, passait déjà le souvenir des jambes, des yeux et de la fantaisie d'Eve Lavallière.

« *On nous a tous embouteillés!* »

Le refrain me chante dans la tête... *On nous a tous embouteillés*! De fait, les véhicules sur quatre ou cinq rangs, à l'intercession des deux voies les plus passantes de Carcassonne, sont à tel point *embouteillées*, que nous demeurons là près de trois quarts d'heure, jusqu'à plus de la demie de minuit, sans pouvoir avancer ni reculer, au milieu d'un vacarme de trompes et de klaxons inimaginable. Pas un agent, pas un gendarme, pas un soldat. Personne pour assurer le service d'ordre.

Je pense aux grands policemen anglais, alentour d'Aldershot, qui levaient un bras ou les deux, le long de la file d'autos silencieuses, qui s'écoulaient au nombre de plus de dix mille, sur la route, dans la nuit....

ALBERT FLAMENT

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

La Place de l'Institut, par **Carl de Vinck** et **Maurice Vuaflart** (*M. Rousseau*). — **Les eaux et les fontaines de Paris,** par **Georges Montorgueil** (*Payot*). — **Passy,** par **J.-E. Blanche; La Seine,** par **P. Mac Orlan; L'Hôtel de Ville,** par **Léon Riotor** (*Éditions P. Lafitte*).

C'est se priver d'une partie du plaisir qu'une ville peut nous donner que de ne point connaître son histoire. Celle de Paris est riche et compliquée; mais heureusement il n'est guère d'année où un nouvel ouvrage ne vienne en éclairer quelque aspect demeuré encore imprécis. C'est à quoi nous devons souvent que tel monument ou tel quartier nous deviennent plus chers : leur vue se prolonge en nous le long d'une chaîne de souvenirs plus étendue. Après les Cain et les Hoffbauer, MM. Lenôtre, de Rochegude, Poète, Lemonnier, Hautecœur nous ont appris, par leurs travaux, à mieux comprendre certaines parties de notre ville. Faisons des vœux pour que le cercle de leurs lecteurs s'étende : si Paris comptait un grand nombre d'amis avisés, on monterait meilleure garde autour de ses souvenirs et l'on ne risquerait plus, par exemple, de voir débaptiser une place Médicis ou un quai Saint-Michel. Chacun comprendrait en effet qu'un nom poli par le temps a presque la valeur d'un monument et mérite d'être respecté... Il est vrai que les monuments ne le sont guère et si l'on n'ose pas toujours s'en prendre à eux directement, on s'attaque aux perspectives qu'ils commandent. Imagine-t-on d'aller gâter la place du Carrousel par une femme blanche et casquée; l'abside de Notre-Dame par un obélisque bizarrement juché sur un pont; le Luxembourg par cent complets vestons de bronze, au milieu desquels les nymphes de pierre semblent en exil,... et tant de places ou de carrefours par des quartiers de rocs saugrenus, soudain empilés près d'un kiosque de journaux, pour abriter la redingote d'un chimiste ou d'un homme politique, dont on eût pu honorer la mémoire autrement?

On compte aisément les perspectives où la laideur n'est pas venue se planter sur un piédestal et l'on se réjouit de trouver dans ce petit coin des « épargnées » la place de l'Institut, à laquelle MM. Albert

de Vinck et Vuaflart viennent de consacrer un bien intéressant ouvrage. Nous voici en face d'un des plus beaux décors de Paris... un des plus riches en souvenirs aussi. C'est sur l'emplacement du pavillon Ouest du Palais de l'Institut que s'élevait au Moyen Age la célèbre tour de Nesle. Elle terminait sur le fleuve la ligne des remparts de Philippe-Auguste, le long desquels courait un fossé profond, qui, sur les plans anciens, fait presque figure de rivière. La tour elle-même devait son nom à la proximité de l'hôtel de Nesle où vécurent vraisemblablement les trois belles-filles de Philippe le Bel, héroïnes des fantaisistes aventures que l'on sait, aventures qui ne tournèrent pas mal seulement pour les passants trop séduisants, comme le veut la légende, mais aussi pour les deux seigneurs qui y participaient régulièrement : ceux-ci finirent en effet écorchés, châtrés et pendus... Cet hôtel de Nesle, dont le souvenir devait occuper longtemps poètes et dramaturges, fut acheté et démoli, en 1580, par Louis de Gonzague, duc de Nevers, qui fit édifier à sa place l'hôtel de Nevers, lequel appartint par la suite à Henri de Guénégaud, puis à la princesse de Conti : d'où les noms des rues et du quai qui avoisinent aujourd'hui Monnaie et Institut.

Mazarin, en créant par testament le Collège des Quatre Nations (ainsi nommé parce qu'il était réservé aux jeunes gentilshommes nés dans les provinces acquises par les traités de Munster et des Pyrénées, provinces limitrophes de l'Espagne, l'Allemagne, la Flandre et l'Italie) n'avait pas formellement désigné l'emplacement où les bâtiments devaient s'élever. Mais ses amis savaient qu'il songeait à ces terrains de Nesle qu'il avait aperçus longtemps de son appartement du Louvre. Ce fut ce qui détermina leur choix. Les travaux furent vivement menés : la tour fut abattue, les fossés comblés, et dès 1670 le collège, dont Louis le Vau avait tracé les plans, était terminé. Un quai « ornemental » le bordait, limitant ce *Miroir d'Eau* de la Seine où de nombreuses fêtes, naumachies, etc., devaient être données dans les années qui suivirent.

On ignore généralement que le rez-de-chaussée du Collège fut, pendant quelque cent ans, divisé en boutiques, prenant jour sur le quai. Ce petit centre commercial attirait beaucoup de curieux, et la place du Palais connaissait une animation dont elle est aujourd'hui fort dépourvue. M. de Vincke a restitué minutieusement l'histoire de ces magasins, qui n'apparaîtra pas négligeable à ceux qu'intéresse l'activité commerciale du Vieux Paris. On note, parmi les occupants, plusieurs orfèvres et ciseleurs (les Germain, orfèvres du roi, Josias Belle qui monta la plupart des pierres gravées du cabinet royal, etc.), des « orlogeurs », de nombreux libraires (Le Breton, Nion, Aumont, etc.), des tapissiers, des pharmaciens, un charlatan,

des ébénistes... et un rocailleur (une profession bien oubliée! Le rocailleur vendait des coquillages pour les collections).

A la Révolution, le Collège devint Maison d'arrêt et ce fut à ce titre qu'il abrita, hôtes bien involontaires, la duchesse de Tourzel, Guillotin et de nombreux députés. Quant à la place Mazarini, elle avait été baptisée place de l'Unité, devant encore attendre de nombreuses années avant de devenir place de l'Institut.

L'année 1795 vit substituer à la prison une école centrale, c'est-à-dire un lycée (où Millevoye fut élève), remplacé à son tour en 1801 par l'École des Beaux-Arts. Le palais connut alors un terrible danger. On faillit en effet céder aux réclamations des gens du quartier et ordonner la destruction des deux pavillons, parce qu'ils empiétaient trop sur le quai, très étroit en ce temps. Il fallut l'intervention personnelle du Premier Consul pour les sauver, — mais, eu égard aux nécessités de la circulation on perça sous ces pavillons des arcades qui devinrent et demeurèrent pendant les deux premiers tiers du XIXe siècle, le rendez-vous des marchands d'estampes. (L'un d'entre eux vit encore et se souvient d'avoir acheté, au début de sa carrière, le gravure de Debucourt, *Les deux baisers* pour cinquante francs : elle a dépassé le demi-million à la vente Dutasta).

La construction de la passerelle des Arts, en 1802, obligea de détruire le beau quai de Le Vau. Cette passerelle surnommée d'abord *pont Ponpon* était à péage : on y avait rangé de nombreuses caisses d'orangers; des cafés s'y étaient installés et elle fut quelque temps considérée comme un lieu de promenade élégant. Elle devait être à peu près à l'apogée de sa vogue, lorsque les Beaux-Arts furent chassés du Palais par l'Institut. A cette occasion l'architecte Vaudoyer fut chargé de nombreux travaux de réfection devenus nécessaires, et sur les instructions de l'Empereur, il coucha, par supplément, aux pieds de la façade, les lions, qui y somnolent encore mais débarrassés de leur tâche primitive, car ils servaient à l'origine de fontaines et crachaient l'eau dans des bassins. Ce n'est plus que de l'encre qu'ils font couler aujourd'hui, la question de leur origine étant fort controversée : M. de Vinck a pu, en passant, la résoudre et prouver que ces animaux avaient été copiés sur des félins tout semblables installés jadis au pied de la *fontaine des Innocents*, et que ces lions des Innocents eux-mêmes avaient été inspirés par les statues d'origine égyptienne qui ornent, à Rome, la fontaine de Moïse.

Après cela l'histoire monumentale du Palais devient des plus paisibles, et l'on ne voit guère à signaler que la fermeture des arcades des pavillons et l'érection de la statue de la République sur la place. Nous souhaitons que, sage, elle y demeure : sinon

quelque redoutable grand homme ne tarderait pas à venir la remplacer...

***

Un des problèmes qui tourmenta le plus les Parisiens jusqu'au XIXe siècle fut celui de l'approvisionnement en eau. Nous avons du mal aujourd'hui, alors qu'il suffit de presser sur un bouton pour emplir une baignoire, à imaginer l'extrême disette dont souffrirent, de ce point de vue, nos ancêtres. Pourtant le Paris Gallo-Romain avait été richement approvisionné par les eaux que l'aqueduc d'Arcueil allait chercher à Wissous, mais l'invasion des Barbares avait provoqué la ruine de cet immense ouvrage et fait réapparaître des difficultés que le développement constant de la ville ne fit qu'accroître.

Avant que les grands travaux de Napoléon n'en eussent renouvelé les conditions, le ravitaillement de la ville en eau se fit grâce aux fontaines, aux puits et à la Seine. Les fontaines alimentées par de petites canalisations tout à fait insuffisantes ne débitèrent jamais qu'un très faible volume d'eau, mais la place d'honneur leur revient assez naturellement dans l'ouvrage que M. *Georges Montorgueil* consacre aux eaux de Paris, en considération des œuvres d'art qu'elles ont fait naître. Sur les trois fontaines que Philippe-Auguste fit construire, deux sont venues jusqu'à nous : la fontaine Maubuée (c'est-à-dire « mauvaise lessive ») à l'angle des rues Saint-Martin et Simon-le-Franc, qui fut réhabillée au XVIIIe siècle; la fontaine des Innocents, que Pierre Lescot et Jean Goujon transformèrent au XVIe siècle — mais qui n'a revêtu la forme quadrangulaire sous laquelle elle ne nous apparaît que depuis la disparition de ce cimetière des Innocents, dont M. Levaillant dans un récent ouvrage nous retraça l'histoire...

Au XVIe siècle encore appartient une petite fontaine installée au pied de la tour de Catherine de Médicis, à l'emplacement de cet ancien hôtel de la reine, que la halle aux blés a remplacé. Quant à la fontaine de Médicis, ornement du Luxembourg elle date des premières années du XVIIe : sa création fut rendue possible par la construction de l'aqueduc d'Arcueil, élevé par Marie de Médicis sur le tracé de l'ancien aqueduc romain. Le chef-d'œuvre de Jacques de Brosse a eu la bonne fortune de n'être pas trop endommagé par les transformations qu'il a subies au cours des siècles : la grotte qu'il abritait n'a pas été trop mal occupée par Polyphème guettant une bien petite Galatée, et la création d'une deuxième fontaine au revers de l'édifice n'en a nullement compromis la beauté. Cette dernière

transformation fut réalisée sous l'Empire; lorsque le percement de la rue de Médicis contraignit de déplacer le monument (primitivement adossé à une muraille), on en profita pour lui constituer une sorte de deuxième façade, où s'installa une Léda chassée de la rue du Regard.

Après nous avoir conduits à la fontaine de Bouchardon rue de Grenelle, belle et majestueuse, mais si pauvre en eau que les contemporains la nommèrent *La Trompeuse*, M. Montorgueil nous guide dans le Marais où s'abritent encore aujourd'hui dans des impasses ou des recoins obscurs maintes très vieilles fontaines, — puis, après un détour au parc des Mousseaux (Monceau), où Carmontelle édifia pour le duc de Chartres au XVIIIe siècle la Naumachie, il nous ramène à la fontaine du Palmier, place du Châtelet. C'est une des dix fontaines impériales qui subsistent encore : Napoléon en construisit beaucoup que, contrairement à la tradition, il se préoccupa d'alimenter d'une façon satisfaisante. La création du canal de l'Ourcq termina enfin pour Paris l'ère de la sécheresse et, l'impulsion une fois donnée, les grands travaux d'adduction ne cessèrent pas de se poursuivre pendant tout le siècle, les ingénieurs allant chaque fois capter une source plus lointaine et un véritable réseau de rivières finissant par se déverser dans les conduites parisiennes. Bien entendu l'apport de l'eau à domicile fit perdre petit à petit aux fontaines leur importance pratique, mais leur valeur décorative restant incontestable, on ne cessa pas d'en édifier, et il faut tout au moins citer celles de Visconti (place Gaillon, place Louvois, place Saint-Sulpice), de Hittorf (place de la Concorde), de Carpeaux et de Dalou.

On aimerait à pouvoir dire ici quelques mots de la création de nos grands parcs, à laquelle se trouve directement rattachée la curieuse question des puits artésiens, qui, au temps de l'ingénieur Mulot, passionna l'opinion de la ville, mais il nous faut revenir au Vieux-Paris... et à ces deux modes de ravitaillement que nous avons cités au début : les puits et l'eau de Seine, si nécessaires l'un et l'autre pour remédier à la trop fréquente carence des fontaines.

L'existence des puits parisiens passe aujourd'hui à peu près inaperçue : ils furent nombreux cependant, puisqu'un recensement opéré pendant le siège de Paris, en 1870, permit d'en compter 30 000, qu'un long abandon avait d'ailleurs rendus, pour la plupart, inutilisables. Il n'en est plus un seul qui soit en service aujourd'hui et ceux que nous pouvons voir (dans l'hôtel de Cluny, rue du Jardinet, rue du Figuier, près de Saint-Julien le Pauvre) ne sont plus que de précieuses reliques d'un passé où les puits avaient assez d'importance pour qu'un grand nombre de rues évoquassent d'un nom leur présence appréciée (rue du Puits-qui-parle, rue du Puits-

d'Amour, rue du Puits-mauvais, rue du Puits-certain, rue du Puits-de-l'Orme, etc.). Pourtant ces puits étaient souvent taris ou souillés : aussi la grande ressource de la population parisienne restait-elle, somme toute, la Seine. L'eau n'y manque jamais : la difficulté est d'aller l'y chercher. C'est ce dont les porteurs d'eau se chargeaient, corporation robuste, turbulente,... et nombreuse, puisqu'elle compta au XVIIIe siècle plus de vingt mille membres. Chaque famille bourgeoise avait un abonnement qui lui permettait de recevoir de son porteur tant de *voies d'eau*. Une voie d'eau coûtait six liards : elle se composait de deux seaux, soit vingt-trois litres. Un bon porteur d'eau faisait environ trente voyages par jour et beaucoup d'entre eux amenant l'eau dans leur quartier par tonneaux avant de commencer les livraisons, on voit que ce mode de distribution avait une importance considérable.

Le transport de l'eau de Seine par des pompes est demeuré par contre jusqu'à la fin du XVIIIe siècle insignifiant : les pompes hydrauliques de la Samaritaine et de Notre-Dame n'alimentaient que quelques fontaines. Quant à la célèbre pompe à feu des frères Périer, la pompe de Chaillot, dont la construction provoqua des polémiques où furent entraînés Mirabeau et Beaumarchais, elle marque dans le domaine de l'hydraulique parisienne le début des temps modernes.

On devine, par ces quelques notes, que M. Montorgueil a rassemblé avec beaucoup de diligence un grand nombre de documents concernant l'histoire de Paris. Son livre est d'une lecture fort agréable, mais peut-être plairait-il davantage encore s'il n'était orné de figures un peu hardies telles que « le lit de Procuste imposé à la stature de son génie » ou « la trajectoire d'une nouvelle rue, avec la brutalité d'un boulet, frappa en plein le chef-d'œuvre, » etc....

***

La petite collection des *Visages de Paris* évoque les divers aspects de la ville d'aujourd'hui. Les couvertures bleues qui habillent les volumes font son unité : mais les collaborateurs ont une tournure d'esprit si différente que si, au lieu de se partager la ville ils se fussent tous consacrés à la peinture d'un même quartier, on eût obtenu du même sujet des représentations curieusement contradictoires... toutes exactes, peut-être, après tout...

M. Jacques-Emile Blanche a toujours vécu à *Passy* : son père y dirigeait une maison de santé célèbre, qui offrait aux neurasthéniques l'agréable spectacle des vieux arbres du domaine de Lauzun, derniers vestiges de cette campagne que Passy représentait encore au début du XIXe siècle : il est des familles où l'on se souvient

aujourd'hui de trisaïeux qui allaient villégiaturer sur les hauteurs de Chaillot... Lorsque M. Blanche, enfant, courait les rues de son quartier, celui-ci s'était depuis longtemps soudé à Paris, et pourtant les autobus ou les métros ne lui injectant pas encore l'animation du centre, il conservait une sorte d'autonomie morale et l'aspect d'une ville de province (qu'il n'a pas tout à fait perdu). Pur Passyssien, M. Blanche jette un regard rapide et un peu dédaigneux sur la Muette, terre lointaine. Le vrai noyau de Passy s'allonge entre la Grand'rue et la rue Raynouard. De ce coin M. Blanche tire de nombreux visages jadis aperçus et évoque des artistes, des originaux ou des bourgeois essaimés alors dans la villa Fodor ou la rue de l'Annonciation — sans oublier cette opulente et austère famille Delessert, dont les hôtels bordaient la rue Raynouard... Réplique d'une sous-préfecture paisible et riche, où fussent demeurées égarées des épiceries de village, Passy recevait pourtant, des boardings et des finishing-schools qui s'y abritaient, un aspect vaguement international. Nombreux sont les Anglais qui sont venus terminer leur éducation dans ces pensions ourlées de jardins : leurs balles de tennis sautaient par-dessus les murs trop bas pour venir tomber dans les derniers potagers... De ce Passy de son enfance qu'il décrit à petits traits précis, M. Blanche parle un peu comme d'une cité disparue, sans paraître au reste ressentir cette émotion que font naître souvent les souvenirs. Ceux de ce temps-là lui en suggèrent d'autres, qui le conduisent à vingt hommes célèbres, car M. Blanche a connu tout le monde et il a une mémoire impeccable. On demeure ébloui et étourdi de toutes les papillotantes richesses qu'il lui est possible, en une plaquette, d'amasser.

M. Pierre Mac Orlan a accordé ses soins à *la Seine*. Il aime « la chanson infiniment émouvante » qu'elle murmure — et qui reproduit, paraît-il, « le visage tendre et sentimental de cette belle ville que mademoiselle Mistinguett compare à la personne d'une jolie blonde aux yeux rieurs ». Mais il se consolerait, j'imagine, si la Seine ne traversait pas le Vieux Paris. On le voit en effet tirer bien vite sa révérence à Notre-Dame, au Louvre, aux souvenirs qu'ils évoquent et « qu'il est — dit-il — inutile de retracer ». Sans doute, au milieu des impressions et des esquisses rassemblés, l'érudition n'eût pas été de mise, mais enfin l'on apprécie plus ou moins la patine de l'histoire et il est clair que M. Mac Orlan est plus sensible à la vie grouillante des faubourgs qu'à la grande émotion, toute tournée vers le passé, que prodigue à certains le spectacle contemplé de la passerelle des Arts... Par contre sous les ponts ou dans la banlieue M. Mac Orlan rencontre des vagabonds et des flâneurs qui l'amusent fort et les mariniers, le tondeur de chiens, le père

Armand et les guinguettes lui inspirent des pages excellentes, rêveuses et gouailleuses à la fois...

M. Riotor s'occupe, comme il convient, de *l'Hôtel de Ville*, où il siège parmi les élus. Il n'en dédaigne pas l'histoire et ne passe point sous silence la querelle relative à l'édification du premier hôtel de ville. Faut-il l'attribuer au Boccador ou à Pierre de Chambiges?... Mais ce qui l'intéresse davantage c'est la vie municipale; les réunions du conseil. Il en parle avec indulgence et ironie. Telle séance qu'il dépeint, telles discussions dont il nous donne, par extraits, le compte rendu, nous avons quelque peine d'ailleurs à les accueillir avec l'aimable philosophie dont l'expérience a imposé le goût à M. Riotor. Ce n'est pas qu'à l'égard de certains élus nous ne soyons depuis longtemps en défiance, mais lorsqu'on s'avise précisément de reviser les richesses et les charmes de la ville, on souhaite plus vivement que jamais de lui voir une majorité de directeurs diligents et affinés... Quelques sourires masqués nous prouvent au reste que M. Riotor, qui est un artiste et un lettré, est parfaitement de cet avis...

Le frère Ange, duc de Joyeuse,
Maréchal de France et Capucin, par **Jean Cruppi** (*Plon*).

On a souvent signalé les ressemblances qui existent entre le XVIe siècle et l'époque où nous vivons. Il est bien vrai que l'instabilité passionnée et l'inquiétude qui marquèrent les esprits de la Renaissance sont loin de nous demeurer étrangères. Toutes les croyances alors semblaient mises en question, les influences les plus diverses s'exerçaient : on eût dit que chacun était à la recherche de soi-même et se laissait alternativement entraîner par des courants contraires. De ces hésitations, de ces revirements Henri de Joyeuse, auquel M. Cruppi vient de consacrer un excellent ouvrage, nous offre un excellent exemple. On en trouverait sans doute de plus significatifs encore, parce que portant sur des personnages plus inclinés vers les plaisirs dont ce siècle eut le goût — et dont Joyeuse au contraire eut la volonté de se tenir éloigné; — il n'en est guère de plus curieux.

Henri de Joyeuse était le troisième fils de Guillaume de Joyeuse, lieutenant-général du roi dans le Languedoc. Sa prime jeunesse s'était écoulée à Toulouse, désolée alors par les luttes sanglantes qui mettaient aux prises catholiques et protestants. Dégoûté de ces vains massacres, Henri manifesta de bonne heure le désir d'entrer dans la vie religieuse. Ses parents s'y opposèrent et le destin parut leur donner raison. A seize ans, grâce à l'appui de son frère Anne,

qui jouissait de la faveur de Henri III, Henri de Joyeuse était en effet devenu l'ami du roi et semblait prendre plaisir à la vie de la cour.

En réalité il n'avait pas abandonné complètement son pieux projet, qu'il n'eût pas tardé à mettre à exécution, si le roi ne lui avait impérativement suggéré d'épouser mademoiselle de Lavalette, sœur du duc d'Epernon. Résigné et désolé Henri obéit... et eut l'heureuse surprise de trouver une jeune fille qui, élevée en province, était presque aussi dévote que lui. Aussi les jeunes époux menèrent-ils en commun une vie édifiante où les exercices de piété et les mortifications tenaient la meilleure place : ce n'était pas assez cependant pour Henri qui, sa jeune femme étant morte après quelques années, se fit admettre au couvent des Capucins, malgré l'opposition du roi, et revêtit la robe monacale. Cette brusque retraite d'un grand seigneur à qui toutes les faveurs semblaient réservées fit sensation.

Devenu frère Ange, Joyeuse disparut donc de la scène du monde, et l'on eût pu croire qu'il l'avait quittée à jamais, lorsque, cinq ans plus tard, une suite d'événements tragiques le ramena dans le siècle.

L'aîné des Joyeuse, Anne, que Henri III avait comblé de faveurs dans l'espoir de pouvoir l'opposer aux Guise, avait été tué à la bataille de Coutras — en même temps que son frère Claude. A la suite de l'assassinat de Henri III la guerre civile avait redoublé de violence dans le Midi, et les ligueurs, en haine de Henri de Navarre, contre qui ils étaient depuis longtemps en lutte, avaient résolu de faire proclamer roi le cardinal de Bourbon. Heureusement pour la France leurs troupes subirent une série d'échecs et furent délogées de plusieurs places : ce fut au cours d'un de ces combats que périt le troisième frère de Joyeuse : Scipion.

Vaincus et privés de chef, les Toulousains ne renoncèrent pas à la lutte, mais comme leur confiance dans les Joyeuse était un des ressorts de leur énergie, ils cherchèrent un membre de la famille qui pût prendre la direction de leur armée. Le cardinal François ayant, comme on pouvait s'y attendre, décliné cet honneur, il ne restait plus que frère Ange, en qui les ligueurs du Midi mirent soudain tout leur espoir. Henri n'avait-il pas été aux armées avant de se faire capucin? Le hasard fit qu'en ces conjonctures frère Ange se trouvât dans un couvent de Toulouse, où son frère le cardinal l'avait mandé. Une foule de gens du peuple s'y rendit, pour implorer son secours, dans le temps même où des théologiens partiaux entreprenaient de lui démontrer que le service du Seigneur réclamait manifestement qu'il entrât dans la lutte.

C'est ici que la personnalité du frère Ange achève de s'affirmer

dans sa merveilleuse singularité. Ce capucin qui, depuis une année, étonnait tous les religieux auprès desquels il vivait par sa volonté d'effacement, sa merveilleuse douceur, son humilité sincère, et les privations qu'il s'imposait se décida brusquement à accepter le commandement proposé et devint aussitôt un chef de troupes si violent et tyrannique qu'il réussit en quelques mois à se faire de nombreux ennemis parmi ses plus chaleureux partisans. Ce fut en vain que Henri IV, avant de commencer la campagne, tenta de négocier avec lui. Frère Ange, éveillé à l'ambition, ne trouvait jamais que les avantages à lui personnellement offerts fussent suffisants.

Pourtant, après quelques mois de combats il dut bien se résigner à composer, mais le traité de Folembray qu'il signa prouve qu'au cours des négociations la considération de ses intérêts ne l'avait pas abandonné. Pour prix de sa soumission frère Ange, — redevenu duc de Joyeuse — fut en effet nommé maréchal de France et pourvu des prééminences et avantages dont jouissaient les plus anciens maréchaux. Quelques mois plus tard, Henri de Joyeuse faisait son entrée dans Toulouse pacifiée à la tête des troupes du roi, son ancien adversaire...

Un an après (1597), on célébrait à Paris le mariage d'Henriette-Catherine de Joyeuse — l'unique enfant que Henri avait eu de son mariage — avec Henri de Bourbon, duc de Montpensier. De cette union allait naître Marie de Bourbon qui devait épouser Gaston d'Orléans et mettre au monde la Grande Mademoiselle...

Quant au duc de Joyeuse, devenu un des serviteurs préférés de Henri IV, il ne tarda pas à se sentir tourmenté par le regret de la vie monastique : aussi en 1599 se fit-il tonsurer de nouveau pour pouvoir revêtir la robe franciscaine. Pendant les années qui suivirent il prêcha très fréquemment à Paris, où il acquit une grande réputation d'orateur : Henri IV était assidu à ses sermons. Tout de l'ancien Joyeuse semblait cette fois bien disparu. On lui offrit la pourpre, il la refusa... La mort le frappa en 1608, alors que, moine mendiant, il accomplissait un voyage en Italie. Sa dépouille fut ramenée à Paris : on lui fit des obsèques magnifiques et telles qu'il convenait à l'un des plus grands personnages du royaume.

J'adore, par **Jean Desbordes** (*Grasset*).

D'après M. Jean Cocteau, qui a écrit pour ce livre une belle préface, la publication de *J'adore* marquerait, ou à peu près, la fin d'une période que « la crainte du ridicule et la préciosité plastique » ont marquée. On ne peut accuser M. Desbordes, cela est bien cer-

tain, d'être gâté par cette sécheresse de cœur, cette indifférence sentimentale, qui se manifestent chez beaucoup d'écrivains contemporains; et il est vrai qu'il ne cherche point les conjonctions de mots explosives, les métaphores épicées. C'est quelque chose sans doute, et il faut reconnaître aussi qu'une ferveur parfois touchante anime certaines de ses phrases, vigoureuses et caressantes à la fois. Qu'il dépeigne une bête, un coin de jardin, M. Desbordes n'est pas incapable de nous faire penser une seconde à madame Colette, dont le génie naturel évoque si puissamment en nous, quand il faut, le mouvement d'un animal, la fraîcheur d'un puits, le sommeil d'un platane. Mais enfin M. Desbordes est encore assez loin de cette maîtrise : il faut bien le dire puisqu'une réclame un peu excessive nous oblige à ne pas signaler dans ce livre que les promesses... Tout d'abord *J'adore* a le grave défaut d'être un livre ennuyeux. Il est très bien de nous dire : « C'est bon de faire le mort... C'était beau le soleil... C'était bon l'été... J'embrasse toutes les choses... Mon cœur est plein... Il y a des parfums... Il y a des roses... Il fait beau, » d'être toujours ravi, nu, en extase, enivré, de se laisser baigner par le soleil, le vent, etc.; il serait charmant sans doute de voir répandu autour de soi un peu de cet optimisme heureux : mais deux cents pages sur ce thème c'est un peu long. Il est vrai qu'il y a des variations, que M. Desbordes ne s'en tient pas aux seules déclarations d'amour. Les actes ne l'effraient pas ni leur peinture et, faune panthéiste, il étreint tour à tour les jeunes gens, les arbres, la terre elle-même. C'est ce que M. Cocteau appelle « être d'avant le mal ». On entend parfaitement ce que cela signifie : les animaux aussi appartiennent à cette ère. Et personne ne leur en fait grief : mais on n'a pas absolument démontré les avantages que nous pourrions éprouver à revenir à ce stade. Au reste s'il est d'avant le mal, M. Desbordes nous rappelle souvent qu'il n'est pas d'avant le christianisme, car il mêle le Christ et la Vierge à ses amours d'une façon tout à fait surprenante. Si la révolution littéraire annoncée doit être aussi une révolution religieuse, les cérémonies que comportera le nouveau culte attireront sinon beaucoup de fidèles, du moins beaucoup de curieux...

Sous le signe du Caribou,
par **Charles de Saint-Cyr** (*Aux Éditeurs associés*).

Je ne sais si M. Charles de Saint-Cyr a beaucoup voyagé. Dans un charmant volume de vers qu'il écrivit naguère, le *Livre d'Iseut*, il me semble qu'il déclarait n'avoir pas même été jusqu'à Blois.

Mais c'était vraisemblablement une imagination de poète. En tout cas il est certain que M. de Saint-Cyr aime la pensée des voyages. Il est de ceux qui savent se faire des heures délicieuses en lisant des ouvrages sur les pays lointains, pour préparer les croisières qu'ils comptent faire... et que, finalement, ils ne font jamais. A cette espèce aussi appartient Jérôme le Cormier, le tranquille Français, que M. de Saint Cyr a placé sous le signe du Caribou. Ce négociant d'allure débonnaire passe tous ses instants de loisir dans l'arrière-boutique d'un marchand de cartes et de mappemondes, en rêvant caravanes et conquêtes. Une atmosphère d'aventures héroïques imprègne cette chambre paisible où l'on évoque chaque jour la découverte des Amériques, en nettoyant le fourneau de sa pipe. Après des années d'hésitation le Cormier se décide d'ailleurs à partir, mais je crois que c'est plutôt cédant aux forces dynamiques qui régissent la construction des romans que pour obéir à sa nature véritable. Il est certain en tout cas que les entretiens de sédentaires auquels il prend part sont avec des souvenirs de collégien sportif ce qu'il y a de plus savoureux dans cet amusant petit livre. Quant au voyage de le Cormier dans le nord du Canada, voyage entrepris pour retrouver les traces des premiers Français qui, bien avant Christophe Colomb, auraient visité l'autre continent, il est d'une fantaisie un peu ahurissante, qui nous fait songer aux tribulations de cet Horace Pirouelle, naguère évoqué par M. Soupault. Passé le cercle polaire, il faut croire que la tyrannie du déterminisme n'est plus acceptée : le Cormier lui-même, bien que vieil homme d'affaires, ne vit plus que sous l'empire de l'acte gratuit...

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.